

**FNA 1661 -
Dreamworld -
JM Ligny & D.
Goult**

**JM Ligny
D. Goult**

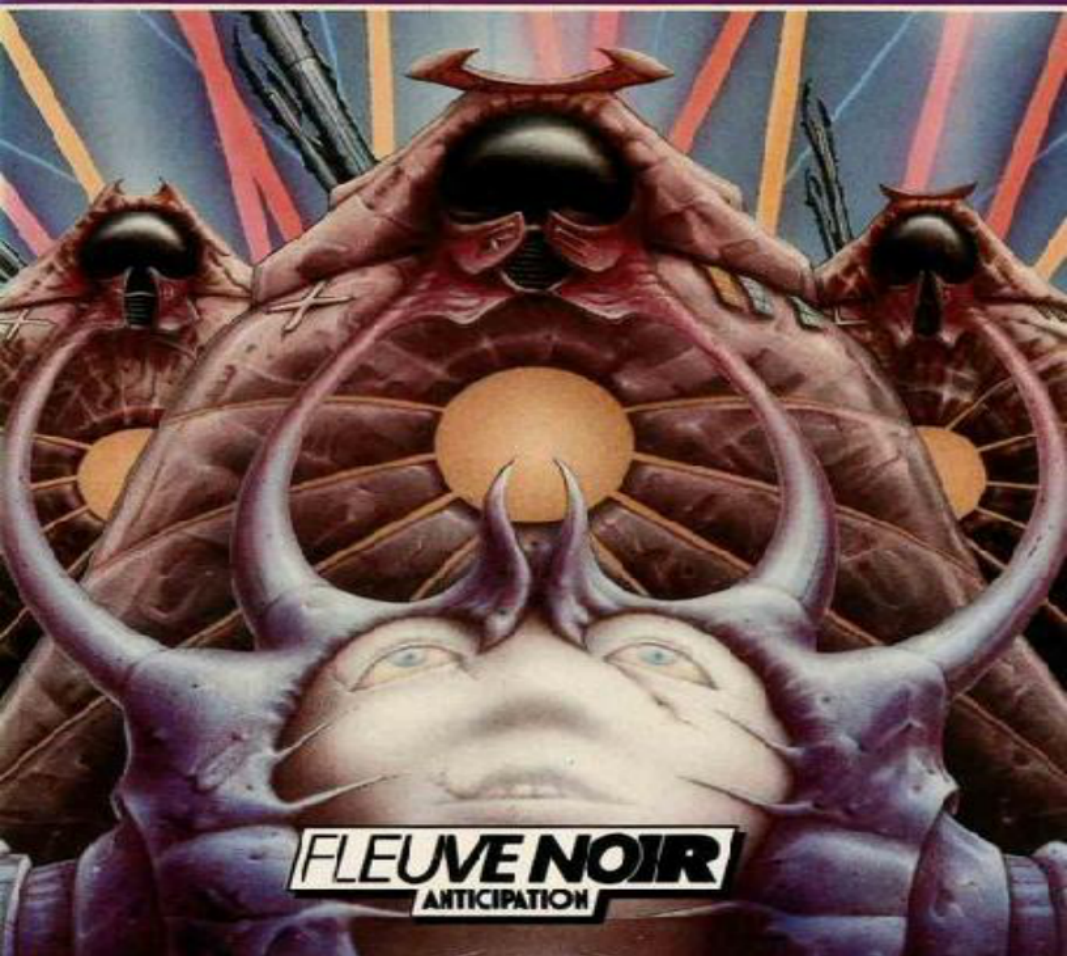
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

J.-M. LIGNY — DOM. GOULT

DREAMWORLD



JEAN-MARC LIGNY DOMINIQUE GOULT

DERAMWORLD

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière– Paris-VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1988 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN : 2-265-04017-7

ISSN : 0768-3014

A living secret, in silent darkness : abomination As soft and discrete as uranium

Your silver voice called us to action, the parts we play Are illusions that seem like we really are

Shriekback – « The shining path » (1986).

PROLOGUE

Noir cachalot d'acier, le sous-marin s'enfonce lentement dans les flots gris, qui referment sur lui leurs bras d'écume. Bientôt le périscope fend seul la houle, pour un dernier regard rigide et rectiligne, qui s'engloutit lui aussi dans les abysses.

À l'intérieur, l'équipage s'active avec discipline et célérité, en harmonie avec les clignotements des contrôles, le grondement des moteurs, les codes qui défilent sur les écrans. Peu de mots échangés, pas de gestes inutiles : fusion des hommes et des machines.

— Faible écho dans le 40, annonce un matelot affecté à la surveillance du sonar.

Le commandant de bord s'approche, se penche sur l'écran. Un lieutenant le rejoint.

— Gisement inchangé, toujours à 40, précise le matelot.

— Qu'est-ce que ça peut être ? s'interroge le lieutenant.

— Pas un navire classique en tout cas, répond le commandant, écouteurs aux oreilles. Lieutenant, donnez l'alerte.

Le subalterne acquiesce, s'éloigne. Les sirènes se mettent à hurler leur chant de mort dans les courbes. Branle-bas de combat : courses effrénées des soldats qui se ruent à leur poste. Le commandant appelle le timonier :

— Des deux bords en avant lente, route au 90, barre à zéro.

— Équipage aux postes de combat ! retentit la voix du lieutenant dans un moniteur.

— Commandant, intervient l'homme au sonar, l'écho se rapproche ! Gisement inchangé, distance trois milles !

L'officier hoche la tête, comme s'il venait de prendre une grave décision. Enclenche son micro :

— Tubes 2 et 4. Profondeur périscopique. En montée lente.

Ses ordres sont répercutés : chacun sait ce qu'il doit faire. Ceux qui n'ont pas encore de rôle à jouer attendent – regards inquiets, traits tendus.

Le sous-marin remonte dans un bouillonnement de bulles. Le nez camus des torpilles se pointe à l'embouchure des tubes.

— Tubes 2 et 4 parés !

Le commandant hésite : est-ce le moment ? Il saisit les poignées du périscope afin de repérer la cible.

— À toucher ! crie le matelot du sonar – trop tard.

L'étrave d'un destroyer emplit le champ de vision – soc de charrue titanique labourant les flots limoneux. Le commandant se jette en

arrière, comme s'il pouvait éviter le choc.

Hurllements des sirènes, des hommes – crash, fracas – cris de l'acier tordu, torrents d'eau écumante – panique, bousculades – tôles froissées, membrures pliées, corps hachés, déchiquetés – obscurité glauque, grouillements obscènes de membres arrachés, de viscères déchirés, têtes décapitées, sang et eau, l'étrave du destroyer comme une hache de géant – mort, horreur, écoëurement –

clap de fin

Retour de la lumière – néons blancs fonctionnels. Évacuation de l'eau rougeoyante, dans laquelle apparaissent des câblages, des pompes, des boîtes noires qui crachent encore des filets de sang, des volutes de fumée. Les matelots se relèvent, soupirent, s'essorent, extirpent de leurs vêtements trempés des moignons tremblotants, des membres dépecés. Une équipe de nettoyage ramasse les « morts » – mannequins estropiés, vestiges de chair synthétique. Un technicien offre une cigarette au « commandant », qui cherche machinalement son briquet dans sa veste dégoulinante. On déplace les poutrelles de plastique, les tôles de carton broyées. Le matelot du sonar lance un clin d'œil à la caméra... Écran au noir.

Lumière dans la salle de projection. Billial se redresse dans son large fauteuil club. Son visage poupin recouvre quelque couleur. Près de lui, un homme sec aux yeux caves guette, anxieux, sa réaction. Ses mains noueuses blanchissent sur un dossier plastifié qu'il serre trop fort. Billial hoche une tête grave – comme le commandant dans le film –, sort de sa poche-poitrine un petit mouchoir de soie brodé et parfumé avec lequel il éponge son front en sueur.

— C'est... impressionnant, dit-il enfin. Très réaliste.

L'homme sec se détend : c'est ce qu'il souhaitait entendre.

— Nous savons farder la réalité, explique-t-il. Ça fait vingt ans que ma compagnie perfectionne ces techniques. Vos clients n'y verront que du feu, si je puis dire.

— Mmmmh, réfléchit Billial, qui a repris contenance. Je vais étudier votre dossier... (La chemise de plastique change de mains.) Mais je crains qu'une telle scène répétée chaque jour finisse par coûter cher à la Sagamore... (L'homme sec se tend comme un ressort ; il a un regard de bête traquée.) Serait-il possible d'organiser quelque chose d'aussi efficace et spectaculaire à moindre coût ?

— Eh bien, c'est-à-dire, notre budget est déjà serré...

— Connaissez-vous « Les dents de la mer » ? le coupe Billial. Cette vieille série qui utilisait un requin... (L'autre opine ; sa pomme d'Adam proémine dans sa gorge.) Refaites-moi ça. Mais le requin doit être réaliste. J'insiste là-dessus : très réaliste.

— Très réaliste, oui, je comprends, monsieur Billial.

Les plaines infinies du Far West...
L'Orient et ses mystères...
Les luxuriantes jungles tropicales...
Les lagunes aux flots alanguis...
TOUT CELA EST À DEUX PAS
DE CHEZ VOUS !
DREAMWORLD
UN MONDE DE RÊVE BIEN RÉEL !

Contact, inscriptions : T-code 666

DREAMWORLD EST UNE PRODUCTION SAGAMORE

ARRONDISSEMENT 713, SECTEUR C

L'hélico trans-arrondissement n° 788 opère une correction saccadée de trajectoire et descend par à-coups à travers le brouillard fumeux qui s'étend sur la mégalopole. Son pilote – un Chicano nommé Pedro, d'après l'inscription au pochoir sur la portière du zinc –, râle car il déteste survoler ce secteur, un des plus pollués de la cité géante. Pas un des pires cependant : aucun taxi ne va jamais dans les pires – ceux des détrônés – *a fortiori* celui de Pedro, qui ne résisterait pas.

L'hélico 788 est une poubelle volante, un tas de rouille et de ferraille que seul Pedro sait piloter ; le syndicat des pilotes de taxis se demande comment il y arrive, et surtout comment il fait pour conserver sa licence : des accointances en haut lieu certainement. Les pales du rotor, extraites d'une ancienne carcasse, ont été greffées sur un axe provenant d'un autre engin, et ne tournent pas synchrones avec l'hélice de queue. Le turbocompresseur, mélange de pièces d'un Jet-Ranger et d'un vieux 707, crache et tousse comme un vieillard cacochyme. Une fumée s'échappe de l'ensemble, à peine plus noire que le brouillard et en violation perpétuelle avec les règlements antipollution. Pourtant ça vole, grâce au pilotage habile, énergique et fulminatoire de Pedro.

Un vent acide et vicieux menace à tout moment de rabattre l'engin contre les parois corrodées des buildings, chicots roussis perçant les volutes délétères, où des familles sans espoir s'entassent à dix dans deux pièces insalubres. D'après Pedro, il faut être déjanté pour crécher dans une telle zone, surtout quand on s'appelle Bart Pointer, qu'on est un des meilleurs privés de la place et qu'on gagne largement de quoi se payer un flat convenable en Secteur B.

Le déjanté en question, assis à l'arrière et supportant, stoïque, les cahots de l'hélico, pense tout autrement : il se dit que si ça continue, il n'aura même plus de quoi vivre en Secteur C, il se fera détrôner et ira mourir en Secteur D, parmi les loques et les tarés... Même pas une misérable affaire de chantage ou de crédicarte volée à se mettre sous la dent : Bart n'a jamais vu la Criée du Crime aussi morose, terne, désespérante. Les trois quatre contrats qui traînaient ont dû être raflés dès 7 h du matin par des fouille-merde qui devaient camper là depuis

la veille. Grandeur et décadence du métier d'enquêteur... surtout décadence : plus le monde est pourri, moins on tient à mettre son nez dans la fange !

De violentes rafales secouent l'hélico, qui pique du nez. Jurant en jargon franco-espagnol, Pedro tire sur le manche à s'en rompre les jointures, parvient à redresser son zinc. Sanglé sur son siège, Bart ne s'en formalise pas : il évite de respirer trop fort les relents chimiques qui s'insinuent dans l'habitable à l'étanchéité défectueuse.

À l'avant, Pedro scrute le smog à travers le plexi sale et rayé de son pare-brise.

— Yé vois plous où l'est ton fichou boulding, chef !

— Tu vieillis, Pedro, tu deviens miro...

— Miro, miro ! C'est toute cette brouillasse... Quelle idée de crécher là ! C'é pas oune casa pour gringos comme toi !

— Paye-moi un flat en Secteur B alors !

— Tou rigoles ! Yé peux même pas m'acheter oune super-mosquito... Et c'é pas avec des courses comme ça qué yé vais y arriver ! Sourtout qué yé risque dé perdre ma licence...

— Je t'ai déjà dit que je m'en occupe, de ta putain de licence... si tu me ramènes vivant chez moi !

— Gracias, chef ! Tiens, lé voilà ton boulding.

Une plaque circulaire luminescente, portant le n° 67 en grands chiffres pâles, se détache dans la brouillasse, au sommet d'une grosse masse de béton crasseux et craquelé. L'hélico tourne au-dessus telle une mouche sur un étron, puis se pose, brutal, dans un strident crisement de ferraille.

Bart se détache, ajuste son masque anti-pollution, déverrouille la portière.

— Hé, t'oublie la note, l'arrête Pedro. C'é touyours 60.

— Quoi ? s'insurge Bart d'une voix étouffée par le masque. Dis-donc mon pote, je pourrais aussi oublier de te faire renouveler ta licence !

— Hé chef, y'é onze bambinos à nourrir moi...

— Arrête, tu vas me faire pleurer ! Tiens, voilà cinquante, j'ai pas de monnaie.

— Gracias chef, remercie Pedro à contrecœur.

Bart sort de l'appareil au pas de course, profitant que le rotor tourne à plein régime et refoule quelque peu les pestilences chimiques. Il parvient à l'ascenseur tandis que le zinc décolle poussivement. ATTENTE-ATTENTE, clignote le voyant d'appel. Bart trépigne d'impatience : il se rappelle l'histoire de ce type qui s'est retrouvé un soir devant ce même voyant ATTENTE... et l'ascenseur n'est jamais venu. Les nettoyeurs ont ramené son corps au petit matin, grêlé et décomposé par les pluies acides.

Enfin l'ascenseur arrive : ses portes rouillées coulisent avec un

raclement pénible, exhalent une bouffée d'air chaud, à l'odeur de désinfectant. Bart pénètre dans la cabine couverte de graffiti, ôte son masque, se permet un profond soupir : l'air pue le médicament mais au moins il est propre. Parfois le système d'épuration tombe en panne – longues minutes à respirer la merde dans une chaleur étouffante –, parfois l'ascenseur s'arrête entre deux étages – et là, plus qu'à prier pour que le système de secours fonctionne, ou qu'il y ait un gardien capable d'appeler les réparateurs et que ceux-ci veuillent bien se déplacer... Bart s'est rendu un jour dans une tour du Secteur D dont l'ascenseur était bloqué depuis trois ans avec douze personnes à bord : tout le monde avait oublié... Bart n'aime pas les ascenseurs : l'hélico de Pedro lui paraît infiniment plus sûr.

Il arrive néanmoins à son niveau, au bout de cinquante étages d'une descente douloureuse, les oreilles sur le point d'éclater : défaut de pressurisation... Il faudra qu'il en parle au service d'entretien, s'il veut que ce soit réparé l'an prochain... Il s'engage dans le long couloir gris, éclairé au cadmium, pompeusement appelé « rue commerçante », jusqu'à son annexe : le Lagon Bleu.

De l'extérieur, le bar ne paye pas de mine : façade de béton peint d'un décor naïf qui se veut exotique. Mais à l'intérieur... La salle est immense, étalée sur deux niveaux, défi permanent à la surpopulation. (Là aussi, il faut des accointances en haut lieu pour s'offrir une telle débauche de surface – mais cette fois Bart n'y est pour rien.) Au centre, un vaste bar circulaire repose sur un aquarium géant encastré dans le sol, et qui diffuse une lumière mouvante et bleutée. Pas de poissons dans l'aquarium, mais un couple en train de baiser tournoie lentement dans une myriade de bulles scintillantes. Leurs masques respiratoires reliés à des tuyaux fluos évoquent des serpents-ventouses collés à leurs bouches. Le simulacre d'apesanteur conféré par l'eau permet les positions les plus acrobatiques – ce dont le couple ne se prive pas, avec une maîtrise toute professionnelle.

Bart jette un œil blasé à cette scène qu'il a vue mille fois, regrettant presque le temps où on ne baisait pas dans l'aquarium, mais on s'y battait : la lutte consistait à arracher le masque de l'adversaire ou couper son tuyau. Le perdant avait une chance sur dix d'en sortir vivant, d'atteindre une issue avant de se noyer. Le Lagon Bleu était bourré tous les soirs à cette époque, et les paris montaient gros ! Or la Sagamore a interdit ce genre de spectacle sous prétexte d'humanisme – en fait pour étendre son monopole sur tous les jeux. Maintenant le Lagon Bleu est souvent vide, sauf le samedi soir, quand les joutes amoureuses sont ouvertes aux amateurs.

Derrière le comptoir, des serveuses vêtues de combinaisons moulantes et transparentes virevoltent d'un client à l'autre sur des

patins à roulettes. Bart s'installe sur un tabouret en plexi, s'abîme un moment dans la contemplation rêveuse de ces filles dont le corps nu s'irise de nuances changeantes. L'une d'elles glisse jusqu'à lui, un verre et une bouteille à la main : elle sait ce qu'il veut.

— Hello Bart !

— Salut Engeddi...

Tandis qu'elle le sert, il détaille les traits fins de son visage asiatique, ses longs cheveux blonds, ses courbes harmonieuses – s'attarde sur les globes parfaits de ses seins. Cette fille, songe-t-il, est décidément la mieux roulée de la maison.

— Tu m'as l'air songeur...

— Bof, grommelle-t-il. J'ai pas eu une journée bandante...

— Ça peut s'arranger, susurre Engeddi – qui ajoute, avant de rouler vers un autre client : Je suis libre ce soir...

Tandis qu'il sirote son ersatz de bourbon, Bart calcule mentalement s'il a les moyens de se payer Engeddi ce soir : la beauté coûte cher de nos jours. Il conclut que non, avec amertume. Morose, il finit son verre, le regard attiré malgré lui par le champ holo qui surplombe le bar, dans lequel s'agitent les sempiternels pantins décérébrés engagés dans un jeu débile concocté par S-Channel, la chaîne de la Sagamore. Dégusté, il paye et s'en retourne chez lui.

— C'est pas une heure pour rentrer ! caquette une voix de crécelle, au moment où Bart ferme la porte de son flat.

— Me fais pas chier, Holmes, grogne-t-il. Je suis pas d'humeur.

— Pas d'humeur et pas d'humour, rétorque la voix.

Bart pivote vers son origine : un superbe ara multicolore agrippé à son perchoir, tête penchée, dévisage son maître d'un œil rond et torve.

— Tu la fermes ! aboie Pointer. Ou je te coupe la langue !

Offusqué, le perroquet se tourne vers le mur à grands bruissements d'ailes. Bart sourit devant cette réaction typiquement humaine. Holmes lui a été offert, il y a deux ans, par un riche client qui « fabrique » par manipulations génétiques des animaux surdoués, et dont on avait kidnappé les meilleurs sujets. Heureusement qu'Holmes est là pour peupler sa solitude, songe-t-il. Il ne vaut pas une femme, mais enfin... c'est mieux que de causer aux murs.

— Bon, ça va, s'excuse-t-il. J'ai eu une journée merdique, c'est tout.

— Couac, couac, fait le perroquet, toujours face au mur.

Bart hausse les épaules, s'écroule dans le canapé défoncé de son petit living – il a l'insigne bonheur de louer un deux-pièces pour lui tout seul –, vérifie le contenu de son répondeur : aucun message. La mouise continue.

Il soupire, se relève, va à la cuisine se servir un faux bourbon, passant près d'Holmes qui se nettoie les pattes avec ostentation.

Le téléphone se met à sonner.

— Téléphone ! braille Holmes.

— J'ai entendu, merci.

Un visage de femme dans l'écran – jeune mais les traits tirés, vieillis par la fatigue. Pas maquillée, cheveux en désordre. Elle est tombée du lit ou quoi ? s'interroge Bart.

— Bart Pointer ?

— Soi-même. Que puis-je pour vous, madame... ou mademoiselle ?

— Angelina Boyd. C'est heu... difficile à expliquer au téléphone. Pouvez-vous venir tout de suite ?

— Ça dépend où, et pour quoi faire...

— Chez moi, le plus vite possible.

Sous la fermeté du ton, Bart décèle une peur à peine contrôlée. Méfiance.

— Dites-moi en deux mots de quoi il s'agit, et demain matin à la première heure...

— Non ! Écoutez – 10 000 peuvent-ils vous décider à venir ? Donnez-moi votre crédocode.

— Si vous le prenez comme ça... (Bart tape son code de crédit sur le clavier du téléphone.) Quelle adresse ?

Angelina Boyd tape son adresse, qui entre aussitôt en mémoire et s'affiche en surimpression sur l'écran. Secteur B, note Bart alléché : une virée chez les cad'sup, c'est toujours payant.

— Voilà, vous êtes crédité de 10 000, annonce la jeune femme. En avance sur frais.

— Bien entendu. J'arrive de suite.

— Faites vite ! C'est *très* urgent...

— Yahouou ! s'écrie Bart sitôt la communication coupée. T'as vu ça, Holmes ?

— J'ai vu, répond l'ara. Alors, tu fais plus la gueule ?

— Tu parles ! On va faire la fête, ouais !

— Et tu m'achèteras une vraie salade au lieu de ces saloperies de croquettes ?

— Un champ de salades si tu veux ! Attends... (Bart décroche à nouveau son téléphone, vérifie que la somme est bien créditée sur son compte : elle y est. Le spectre du détrônage s'éloigne.) Super ! Champagne !

— Commence pas à tout claquer, l'avertit Holmes.

Bart ne l'écoute pas : toujours au téléphone, il compose d'un doigt fébrile le numéro du Lagon Bleu.

— Salut ! Tu me passes Engeddi ?

La réceptionniste s'efface dans l'écran, remplacée par Engeddi.

— Ma fée des îles, t'es toujours libre ce soir ?

— Toujours, sourit la blonde asiatique.

- Super. 22 h 30, flat 572. Ça te va ? Amène à boire !
- D'accord. Excuse-moi, il y a du monde. Á ce soir !
- L'amour te perdra, déclare Holmes. Crois-en ma vieille expérience.

ARRONDISSEMENT 314, SECTEUR A

Le gros chat roux ronronne sur son couffin de soie. Ses yeux jaunes clignent doucement, captent l'image de sa maîtresse alanguie dans son fauteuil holo, qui parle dans le vide semble-t-il. Le chat ne voit pas les hologrammes. Il ne parle pas non plus, mais sait faire bien d'autres choses, comme ouvrir tout seul ses sachets de viande ou chier dans les toilettes.

Sa maîtresse – Sylvie de Grammont – ne parle pas dans le vide : elle est en conversation holophonique avec sa meilleure amie, virtuellement installée en face d'elle dans un fauteuil similaire – en fait seule chez elle à plusieurs arrondissements d'ici. Les fauteuils holo sont un nouveau gadget de communication, inutile et très cher : chaque minute de futilité coûte l'équivalent d'une semaine de travail pour Pedro. Ça fait bientôt une heure que Sylvie et Astrid parlent chiffons. Tout en bavardant, Sylvie caresse de ses longs doigts manucurés un splendide manteau en renard argenté. Le chat en conçoit une vague jalousie, qu'il noie dans un sommeil repu.

Un carillon mélodieux avertit Sylvie du retour d'André, son mari, directeur du service Placements Financiers à la Sagamore. Déjà ? s'étonne-t-elle. Ce n'est pas son heure habituelle...

— Excuse-moi ma chérie, mais mon mari vient de rentrer. Cela doit être grave pour qu'il revienne à cette heure... Je te rappelle plus tard.

Elle échangent des civilités et Sylvie coupe d'un geste de la main, juste au moment où André fait irruption dans le salon grand comme un court de tennis, chargé de meubles et tapis sans âge et sans prix. Son visage couperosé par une trop bonne chère est blet et décomposé. Sylvie ne le remarque pas tout de suite : elle se lève avec grâce, lui montre la luxueuse fourrure :

— Regarde ce que j'ai acheté... Je l'ai montré à Astrid, elle était verte de jalousie !

— Fous-moi la paix, grogne André.

Il la repousse sans accorder un coup d'œil à la fourrure, se dirige droit vers le bar, se sert un grand verre de whisky écossais véritable et rarissime, qu'il avale d'un trait. Il tousse et manque s'étouffer, mais l'alcool lui redonne des couleurs. Alors Sylvie se rend compte de

quelque chose d'anormal. Le chat aussi, qui se réveille.

Elle jette négligemment le renard argenté sur un canapé en cuir de Russie, glisse une main parfaite sur l'épaule voûtée de son mari.

— Que se passe-t-il, André ?

Il s'ébroue, la regarde comme s'il ne la connaissait pas. Se retourne, se verse un second verre avec lequel il s'affaisse sur la fourrure.

— Enfin, André, vas-tu m'expliquer ?

Percevant une tension sourde, le chat préfère se retirer dans une des nombreuses pièces du flat, loin des problèmes humains. Sans un mot, André sort de son veston de tweed une feuille froissée qu'il laisse tomber sur une table basse en laque de Chine. Sylvie s'en saisit, la déplie : elle porte l'en-tête de la Sagamore.

À mesure qu'elle lit, Sylvie se décompose à son tour. La lettre est bien tournée, aimable, voire élogieuse – son sens est clair : André de Grammont est destitué de ses fonctions. Viré. *Détrôné*. Ce mot terrible n'apparaît nulle part, mais toutes les lignes le hurlent, sous leur style ampoulé.

— Ce... ce n'est pas possible, balbutie Sylvie. C'est une erreur. Ils n'ont pas le droit !

— Ils ont *tous* les droits, tranche André d'un ton glacial.

Sylvie fond en larmes. Son mari oscille entre une colère noire et un désespoir sans fond. Il a envie de hurler, de mourir. De toute façon il est déjà mort : détrôné...

Il se rappelle sa prise de pouvoir, cinq ans plus tôt : son prédécesseur avait pris ses affaires, sans un mot, était sorti sans un regard en arrière. André exultait : il s'était durement battu pour arriver là, il avait éliminé des adversaires puissants, dominé, soudoyé, compromis. Et l'autre s'était suicidé sur la terrasse de l'immeuble, avec une capsule de cyanure... Ça ne risquait pas de lui arriver, à lui André : il avait fait ses preuves, méritait la confiance de la Sagamore – à vie, croyait-il. Mais voilà... la société donne et reprend, dans un jeu terrifiant dont il ignore les arcanes, tout puissant qu'il soit... était.

— Tu ne peux pas te laisser faire, gémit Sylvie. Il faut réagir ! Téléphoner au président ! Il te connaît, il pourra sûrement...

André l'interrompt d'un haussement d'épaules fataliste : ils savent tous deux qu'il n'y a rien à faire. Aucun président, soit-il le P.-D.G. de la Sagamore lui-même, ne peut plus rien pour lui : le couperet tombé, il est vain de demander au bourreau de faire marche arrière. Ne reste plus qu'à mourir.

Il se lève, chancelle, se traîne jusqu'à l'immense baie vitrée derrière laquelle brille un soleil radieux dans un ciel bleu et pur, parcouru d'oiseaux gazouillants, entre les tours d'une blancheur immaculée dressées au-dessus d'un artistique fouillis végétal. Illusion, illusion – tout est illusion... le pouvoir, la puissance, le luxe. Mais André n'a

rien connu d'autre : élevé dans le fric, par le fric, pour le fric... Il devra tout perdre, tout quitter. Aller vivre en Secteur B ou C, dans des clapiers pour détrônés, des flats grands comme sa salle de bains, avec la merde chimie-béton pour tout paysage... L'horreur. Loin des cercles du pouvoir, englué dans l'oubli. Fini le S-Club, le club privé des grosses fortunes dont il est (était) trésorier. Finies les garden-parties chez le président. Finis le whisky écossais, le renard argenté. Fini. Perdu. Détrôné.

Sa main serre le verre de whisky – qui se brise entre ses doigts, entaille sa paume. L'alcool le brûle et coule, mêlé de sang, sur la moquette pure laine. Une douleur torride noue ses entrailles, griffe ses poumons, empoigne son cœur. La baie vitrée s'ouvre devant lui. Il sort en titubant sur la terrasse, dans l'air pur, le ciel bleu — enclave artificielle de quelques kilomètres carrés, protégée de la merde par un champ de force — la merde qu'il doit rejoindre à présent.

La douleur l'aveugle, lui arrache un cri rauque d'angoisse. En bas, les arbres, les pelouses, les enfants qui jouent, gardés par des nurses. En bas — si loin, si près. En bas...

Sylvie se tourne vers la terrasse – pousse un cri sauvage.

Son mari vient de se jeter dans le vide.

Sous une apparence frivole, Sylvie est une femme pragmatique : en moins d'une heure elle s'est ressaisie, a réfléchi, s'est décidée. A séché ses larmes, rectifié sa tenue, recomposé son maquillage. Elle s'installe devant le téléphone – pas le fauteuil holo, le téléphone normal avec son écran plat, dans le bureau Régence de feu son mari. Elle compose un numéro d'un doigt ferme.

— Passez-moi le capitaine Zürweiter, ordonne-t-elle à la standardiste. De la part de Sylvie de Grammont.

ARRONDISSEMENT 592, SECTEUR B

Les jambes encore flageolantes, Bart Pointer arpente le long couloir moquetté sur lequel donne le flat d'Angelina Boyd. Cette fois cet enfoiré de Pedro lui a vraiment fichu la trouille. Qu'il pilote sa poubelle comme un cheval de rodéo, passe encore, mais il n'avait pas besoin de jouer au gymkhana avec son collègue de l'hélico 623 ! Je vais changer de taximan, se dit Bart. Il sait qu'il n'en fera rien ; qui d'autre que Pedro accepterait de l'emmener n'importe où n'importe quand, pour un tarif inchangé depuis trois ans ?

Flat 987 : c'est là. La porte est ouverte.

Méfiance. Bart dégainé son laser YX du holster caché sous son blazer, flaire l'entrée béante tel un chien en chasse. Silence. Il pousse la porte du bout du pied : pas de réaction. Se glisse dans l'entrée, se plaque contre le mur, arme pointée. Avance jusqu'à la porte du living, close. Piège ? Il avise un parapluie et un long manteau noir suspendus à une patère. Du bout du parapluie, il fait jouer la poignée de la porte, l'ouvre : rien n'explose. Il accroche le manteau au parapluie, introduit l'ensemble dans le living : toujours rien. Il risque un œil...

Angelina Boyd est là, étalée sur la moquette, baignant dans une mare de sang.

De toute évidence, Bart arrive trop tard.

Celui ou ceux qui ont fait ça ne l'ont sûrement pas attendu pour taper le carton. Bart se penche sur la jeune femme, la retourne avec précaution. Elle est on ne peut plus morte : dans son ventre bée un trou large comme la main – amalgame de sang, chair et viscères. Bart réprime un haut-le-cœur. Il en a vu de toutes les couleurs au cours de sa carrière, mais là c'est de la boucherie. Balle explosive, diagnostique-t-il. On ne voulait pas la rater.

Il inspecte sommairement le flat dévasté : scène de cambriolage classique. L'intérieur devait être mignon, accueillant : tentures fines, meubles bas, couleurs pastel. Tout a été vidé, renversé, éventré, répandu partout.

Du boulot d'amateur, juge Bart. C'est si facile de faire disparaître quelqu'un, de fouiller sans rien toucher. Pourquoi ce carnage ? Peut-être une sorte d'avertissement, réfléchit-il. Si tout avait été « normal »

– sauf l'absence de sa cliente – il se serait interrogé, aurait cherché à en savoir plus. Tandis que cette boucherie signifie : reste à l'écart, ou il t'arrivera la même chose. « On » a voulu lui faire peur... « On » savait qu'il venait, « on » a organisé cette mise en scène à son intention.

Eh bien, conclut Bart, ça me répugne, mais il en faut plus pour m'effrayer !

Il explore de nouveau : *tout* a été fouillé, chaque pièce, placard, recoin, vêtement, jusqu'à la chasse d'eau des toilettes. C'est clair : « on » n'a pas trouvé ce qu'on cherchait.

Il revient dans le living, appelle la Sécurité, décline son nom, son code pro, le motif de sa visite.

En attendant l'arrivée des flics, il examine, songeur, le visage d'Angelina Boyd. Ses cheveux bruns en désordre, ses grands yeux bleus figés dans une expression de terreur, ses lèvres pincées, sa mâchoire crispée... Tiens ? Elle aurait dû crier au moment de mourir, tout au moins chercher son souffle, exprimer un rictus d'agonie... Mais non : sa bouche est obstinément close, en un simulacre de moue boudeuse. Bart s'agenouille près du cadavre, écarte ses lèvres, desserre ses dents, introduit un doigt dans la bouche pleine de sang... trouve ce qu'« on » cherchait : une microcassette, coincée au fond du palais.

Il l'essuie sur la moquette, la glisse dans sa poche de ceinture, se relève.

— Bouge pas !

Bart s'immobilise, mains écartées : il a reconnu le timbre glacé d'une voix de Crob. Inutile de faire le malin : les Crobs des Sections Spéciales ignorent la finesse et la plaisanterie. Le moindre geste hors programme, et c'est la « bavure ».

Dans un bout de miroir accroché au mur, Bart voit le Crob braquer sur lui un énorme maser Delta, un engin capable de descendre un hélico à deux kilomètres. Son collègue s'approche du privé, le fouille rapide efficace, le déleste de ses papiers, de son arme, de ses clés, prend tout sauf la microcassette cachée dans sa ceinture, trop petite sans doute. Bart réprime un frisson devant cette créature carapaçonnée de noir de la tête aux pieds, dont le casque à visière fumée ne révèle rien du visage : silhouette humaine mais mentalité de machine... ou pire. Bart préfère affronter une escouade de flics hystériques qu'un seul Crob froid comme la mort.

— Ça va, les gars. Repos.

Cette voix aussi, il la reconnaît : ce bon vieux Zürweiter. Ce chacal puant.

— Je peux me retourner, chef ?

— Faites comme chez vous, ironise Zürweiter.

Bart se détend : au moins cette ordure est humaine, on peut

relativement discuter. Vêtu de noir comme ses Crobs, mais avec une certaine élégance, rehaussée par une broche-crucifix sertie de diamants, fixée sur son nœud de cravate. Un visage blanc, émacié, des yeux si clairs qu'ils paraissent sans couleur – deux glaçons. Des lèvres réduites à un simple trait horizontal. L'un des Crobs lui remet les papiers de Bart, qu'il examine.

— *Herr Zürweiter* en personne ! s'écrie le privé. Vous passiez par là ou c'est le sang qui vous attire ?

— C'est moi qui pose les questions, Pointer. Que faites-vous ici ? Que savez-vous d'elle ?

Il désigne du menton le cadavre, minutieusement fouillé par un Crob.

— Rien. Elle m'a appelé chez moi vers 18 heures, m'a demandé de venir d'urgence. Elle m'a paru avoir peur. Je suis arrivé il y a un quart d'heure environ, à cause d'un retard du taxi. J'ai trouvé ma cliente dans cet état. C'est tout.

— Vous en êtes certain, Pointer ? Elle ne vous a rien dit de plus ?

— Vérifiez l'appel. Il doit être encore en mémoire.

— Et ici ? Vous n'avez rien découvert ?

— J'ai à peine eu le temps de regarder.

— Que faisiez-vous, penché sur le corps ?

— Comme eux : je fouillais.

Zürweiter lance au détective un regard de serpent, dur à soutenir. Il lui rend ses papiers d'un geste sec.

— Votre carte professionnelle arrive à expiration dans quinze jours.

— Je sais, chef.

— Il est beaucoup plus facile de la perdre que de l'obtenir. Vous le savez aussi. (Bart hoche la tête sans répondre.) Je souhaite pour vous que vous n'ayez rien caché ni omis, Pointer. Et je vous donne un conseil : oubliez cette fille.

— Elle m'a réglé d'avance. Pour moi l'affaire est classée.

— Parfait. Vous n'avez donc plus rien à faire ici, Pointer.

— J'aime voir vos hommes en action. C'est beau, on dirait des bulldozers à pattes.

— Foutez le camp, Pointer, ou je vous arrête comme suspect n° 1 !

De retour chez lui, Bart est assailli par Holmes qui s'emmerdait visiblement, et vient se percher à grands coups d'ailes sur son épaule.

— Fous-moi la paix, sale volaille ! s'écrie Bat en battant des bras.

— Alors, vous avez fait affaire ? s'enquiert le perroquet.

— Pas vraiment, non.

— Ah ! Tu te l'es envoyée, au moins ?

— Impossible : Zürweiter était là.

— Zut !

- En plus elle était morte.
- Ah ! Ça change tout.
- Comme tu dis. Bon, lâche-moi, j'ai à bosser.
- Quand est-ce qu'on mange ?
- Mais tu penses qu'à ça, bordel ! Plus tard, allez, ouste !

Bart s'installe devant son ordinateur, introduit la microcassette dans le décodeur. Après quelques parasites, un message s'inscrit sur l'écran :

« Je suis Angelina Boyd, programmatrice de simulation catégorie UP. J'ai été engagée par la Sagamore pour mettre en place des pilotes de jeux interactifs destinés au centre de loisirs Dreamworld. Depuis cette époque, je suis constamment sous surveillance. Mes études et projets sont copiés et transmis à des secteurs dont j'ignore la fonction. J'ai protesté à plusieurs reprises auprès d'Eric Billial, responsable du Secteur Ludique pour lequel je travaille, mais il a feint l'ignorance ou fait la sourde oreille. De plus les plans et schémas du Dreamworld qu'on me fournit sont censurés, de même que les accès à certaines bases de données. Il règne autour de mes travaux une ambiance d'espionnage et de complot qui m'inquiète profondément. J'ai l'impression que mes simulations servent à tout autre chose que prévu. Il est facile de faire tourner un programme simul en temps réel et mode effectif. Or mes programmes ne sont pas innocents : ce sont des jeux de rôles à risques élevés, voire mortels. Une piste possible serait... »

Le message s'arrête là. Bart revient en arrière, relit. Et plus il lit, moins ça lui plaît.

Il a péché un très gros poisson dans la bouche d'Angelina Boyd... d'autant plus si Zürweiler et ses Crobs sont dans le coup.

Le carillon de la porte d'entrée le tire brutalement de sa réflexion.

— Téléphone, bafouille Holmes d'une voix endormie.

Bart éjecte la microcassette, la balance d'un coup de pied sous son lit. Merde, les voilà, s'inquiète-t-il.

Le visage que lui révèle son judas vidéo n'est pas la face de trompe-la-mort de Zürweiler, mais le charmant minois d'Engeddi.

— Déjà ? fait Bart soulagé. T'es enflammée ce soir ou quoi ?

— C'est toi qui ne vois pas le temps passer, rétorque Engeddi. Tu travailles trop !

— Vous allez encore faire des cochonneries et m'empêcher de dormir, bougonne Holmes.

DREAMWORLD, SECTEUR EL PASO

Un petit glisseur sol-air rouge vif, portant sur ses flancs SAGAMORE en larges lettres vert kinesthésique, survole un paysage de collines lépreuses, à demi désertiques, parsemées des ruines de l'ancien monde : champs en friche, fermes délabrées, pylônes rouillés, routes envahies de mauvaises herbes. Ça et là, une tache de verdure, un toit de tôle neuve qui reflète le soleil, témoignent qu'une activité humaine s'accroche encore à ce paysage abandonné.

— Plus que deux collines à franchir, annonce Billial, avant de découvrir la huitième merveille du monde.

Un sourire satisfait sur sa face pouponne, il se penche vers son interlocuteur qui ne lui répond pas – et pour cause : avachi dans son fauteuil, il somnole grassement. Rouge et gros, lèvres adipeuses, triple menton, bedaine étalée, il ronfle sans vergogne. Au revers de son veston, un ID-badg : Charles Rice, Rapporteur du Gouvernement.

Billial se détourne avec une moue dégoûtée. Ces fonctionnaires, tous les mêmes : des ventres ambulants, qui ne jugent un projet qu'à la qualité de la bouffe qu'on leur sert. Tant qu'ils ne sont pas repus, ils trouvent à critiquer. Or Billial aussi commence à prendre de l'embonpoint... Bah, se dit-il, c'est la rançon du pouvoir.

Le glisseur franchit le sommet de la dernière colline et entame sa descente – manœuvre quelque peu soudaine qui réveille Charles Rice en sursaut.

— Nous arrivons, l'informe Billial.

Le rapporteur cligne des yeux, remonte ses épaisses lunettes qui ont glissé sur son nez luisant.

— C'est... incroyable, souffle-t-il, estomaqué.

Sous le glisseur s'étend jusqu'à l'horizon un concentré de paysages qu'il n'a jamais vus qu'en images d'archives : dans ce vallon, un bout de jungle amazonienne cernée par de hautes cascades ; sur cette colline, un désert plus vrai que nature où se dressent des pyramides ; au bord de ce tronçon de fleuve, une ville chinoise reconstituée, avec ses pagodes et son quartier flottant ; au loin, une brillante étendue d'eau qui figure une mer, dont la côte comporte à la fois des plages tropicales et des falaises normandes ; et là-bas les plaines du Far West,

avec à l'horizon des sommets enneigés... Le glisseur survole lentement ce monde enchanté, sur lequel Charles Rice pose un regard d'enfant, émerveillé.

— C'est incroyable, répète-t-il en hochant la tête. Je n'imaginai pas que c'était... si grand.

— Et encore, se rengorge Billial, vu d'ici ça paraît petit. Tous ces paysages semblent se toucher, n'est-ce pas ? Vous verrez tout à l'heure qu'il n'en est rien : chaque scène est une région à part entière.

— Comment est-ce possible ?

— Grâce à la magie des trucages, monsieur Rice. Des écrans, des hologrammes, des fausses perspectives. Ainsi, si nous allions par exemple au sommet de ces montagnes, vous ne verriez que des montagnes, jusqu'à l'horizon. De même cette « mer » – qui n'est qu'un lac artificiel – vous paraîtra infinie, vue de la plage...

— Incroyable !

— Mais une petite visite vaut mieux qu'un long discours, n'est-ce pas ? Pilote, posez-vous à El Paso. (Billial lance un sourire malicieux au rapporteur médusé.) Nous allons assister au départ de la ruée vers l'or.

— Ah !

Tandis que le glisseur descend vers un village dans la pure tradition western, Billial assomme Charles Rice de chiffres : 100 km² de superficie, 250 jeux de rôles organisables, 120 000 emplois créés, 5 000 arbres plantés, une fréquentation qui voisine le demi-million de visiteurs/jour alors que tous les secteurs ne sont pas encore opérationnels, un chiffre d'affaires qui grimpe en flèche, etc., bref : la plus belle réussite de la Sagamore.

— Incroyable, ne cesse de bafouiller Rice, dont la sueur fait glisser ses lunettes sur son nez.

L'appareil se pose dans la rue principale d'El Paso, au milieu des cow-boys qui retiennent leurs chevaux effrayés, des Mexicains assoupis sous leurs sombreros, près d'une diligence de la Wells Fargo en cours de chargement de caisses d'or et surveillée par un escadron de la Cavalerie Fédérale.

— Tout ceci n'est qu'une répétition, explique Billial en descendant du glisseur rouge vif. C'est pourquoi nous nous permettons d'atterrir en pleine rue... La semaine prochaine, quand ce secteur sera ouvert au public, nous ne pourrons y venir qu'à cheval.

— Ah ! fait Rice, ébloui par le soleil poudreux.

Main en visière, il scrute l'extrémité du village, suit des yeux la rue qui se change en piste et sinue à travers la sierra, vers des collines érodées perdues dans la brume. Très loin, un petit nuage de poussière révèle l'approche d'un ou plusieurs cavaliers.

— Quelle est la superficie de ce... heu... décor ?

— El Paso ? Deux ou trois kilomètres carrés, pas plus. (Billial éponge son front moite avec son mouchoir brodé.) Allons nous rafraîchir au saloon : il fonctionne depuis hier.

— Incroyable, murmure encore le rapporteur.

ARRONDISSEMENT 648, SECTEUR B

— Madré de Dios, chef, tou racoles beaucoup en B on dirait !

— Occupe-toi de tes oignons, Pedro, et n'en profite pas pour augmenter la note.

— Touyours 60... Et ma licence ? Plous qué trois yours, chef !

— Je t'ai dit que tu l'auras, nom de Dieu ! Tiens, tes 60. Et dégage, tu vois pas que t'encombres ?

En effet, un hélico flambant neuf attend, en sur-place à l'extérieur du hall d'atterrissage, que Pedro évacue son tacot. Le Chicano enclenche sa radio dans laquelle il crache une bordée d'injures. Bart se dirige vers l'imposante batterie d'ascenseurs au fond du hall. L'un d'eux s'ouvre devant lui ; l'air qu'il exhale ne sent pas le désinfectant, mais un parfum « boisé » tout aussi chimique. C'est quand même plus agréable, apprécie Bart tandis que l'ascenseur l'emmène en douceur vers le niveau 61. Une aire d'atterrissage couverte, des ascenseurs disponibles... La vie est plus douce en B, c'est sûr ! Plus chère aussi... Comment Tama et Henri peuvent-ils se payer un flat dans cette luxueuse résidence ? Jusqu'alors ils étaient « C » comme lui...

Souriante et rayonnante, Tama lui ouvre et lui adresse un salut asiatique, mains jointes et tête courbée. Bart répond de même, ne peut s'empêcher ensuite d'embrasser la petite Chinoise, dont les longs cheveux de jais, redressés en un chignon piqué d'aiguilles, dégagent une suave fragrance de pinède.

— Entre, s'efface Tama. Henri est au téléphone.

Bart effleure au passage son kimono de soie brodé de dragons. Il prête attention au décor afin de masquer son émotion : il connaît Tama depuis six ans qu'elle vit avec son ami Henri, et elle le trouble encore comme au premier jour. Non seulement par sa beauté parfaite, mais aussi par son extrême délicatesse et ses connaissances étendues en tous domaines. Bref, la femme dont il a toujours rêvé... et c'est ce vieux grigou d'Henri qui l'a trouvée. Dire que Bart avait failli, à cette époque, partir à Pékin avec lui... Bah ! Ça ne sert à rien de regretter.

La décoration du flat est bien entendu sublime : Tama arriverait à transformer un hangar de tôle en temple shintoïste.

— Tama, c'est magnifique... Comment fais-tu ?

La jeune femme rougit, timide. Henri qui sort de son bureau répond à sa place :

— Elle claque des doigts, et tout s'installe par magie. (Il donne une accolade à Bart.) Comment vas-tu, vieux ? Ça fait une paye, non ?

— Presque un an...

Pointer est attiré par la baie vitrée encadrée de rideaux de perles. À l'extérieur, la pleine lune miroite sur une mer alanguie, dans laquelle reposent des rochers noirs aux formes découpées.

— Et ça ? C'est Tama aussi ?

Henri éclate de rire.

— Non ! Ça c'est Vidland, une filiale de la Sagamore, qui comme son nom l'indique compose des paysages vidéo... J'en ai cinq en mémoire, tous animés. Mais je ne les active pas tout le temps : ils consomment beaucoup d'énergie.

— Et quand c'est éteint, on voit quoi ?

— La même chose que chez toi : des tours et des tours, noyées dans le smog. Mais assieds-toi ! Qu'est-ce que je t'offre ? Thé ? Saké ? Bourbon ? Le bourbon est faux, par contre le saké est authentique.

— Va pour le saké alors. Vous avez gagné au loto ou quoi ? interroge Bart en désignant l'agencement somptueux du flat : meubles laqués, paravents de soie, estampes originales à l'encre, lampes en fine porcelaine...

— Presque ! sourit Henri. J'ai été engagé par la Sagamore.

Bart a un pincement au cœur : par principe il ne porte pas le holding géant en haute estime – et depuis hier il le trouve plutôt louche. Il n'en laisse rien paraître et demande d'un ton détaché :

— Ah ouais ? Fini l'import-export ?

— J'en avais marre d'être tout le temps en tournée... Et de nos jours, tu sais, le commerce d'objets rares est morose ! Alors plutôt que de risquer d'être détrôné, j'ai préféré placer mes billes ailleurs... La Sagamore cherchait des spécialistes en antiquités pour les décors de son nouveau parc d'attractions... J'ai sauté sur l'occasion.

— Le Dreamworld.

— Oui, tu connais ?

— Difficile d'éviter la pub !

Tama revient de la cuisine avec un plateau chargé de beignets de crevettes, nems, rouleaux de printemps et autres friandises à la vapeur. Bart est sidéré : où trouve-t-elle tout ça, alors que 95 % de la population doit se contenter d'une bouffe industrielle, insipide et indéfinissable ? Henri sert le saké, porte un toast :

— À notre réussite !

— Et toi, Tama ? s'enquiert Bart après avoir bu.

— Pour l'instant j'aide Henri en supervisant le secteur asiatique du Dreamworld... Mais je vais changer.

— Tu vas quitter la Sagamore ?

— Non... On m'a proposé un poste de programmatrice en simulation qui vient d'être libéré. Et comme tu sais, l'informatique est ma seconde passion...

Bart hoche la tête sans mot dire. Il croque un rouleau de printemps, qui a du mal à passer malgré sa fraîcheur.

— Á ta place, Tama, je refuserais ce job.

La jeune femme ouvre des yeux étonnés.

— Et pourquoi donc ? C'est intéressant, et très bien payé !

— Je n'en doute pas, mais...

Bart s'interrompt : doit-il révéler ce qu'il sait, comment ce poste a été « libéré » ? En tant qu'ami il devrait mettre Tama en garde. D'autre part, tous deux sont désormais employés de la Sagamore : jusqu'à quel point peut-il leur faire confiance ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? On dirait que ça t'inquiète !

— Pas du tout, se ressaisit le privé. Je me demande si c'est un boulot sûr...

— C'est garanti par contrat, explique Tama. Et puis la Sagamore est en pleine expansion : elle ne détrône pas ses employés aussi facilement qu'ailleurs.

— Si tu le dis... N'empêche, j'ai des doutes. Tu connais mon opinion sur la Sagamore, Henri.

— Oui je sais, dès qu'une entreprise dépasse trois employés, tu cries à l'impérialisme ! (Henri ressert une tournée de saké.) Mais la Sagamore a fait un bon boulot là-bas, au Dreamworld. En plus, elle donne une chance aux détrônés de se réinsérer. Tu es au courant ?

— J'ai vu la pub... Ne me dis pas que tu crois à ces conneries, quand même !

— Et pourquoi pas ? Il faut du monde pour faire marcher le Dreamworld, beaucoup de monde ! Tu as déjà visité ? (Bart fait signe que non.) Tu devrais ! C'est impressionnant... Ma chérie, si on organisait une petite visite pour ce sceptique ?

— Tu sais, moi, les jeux... Ce que j'aimerais visiter, c'est les coulisses. Voir comment tout ça fonctionne.

— Ton côté fouineur, hein ! Mais pas de problème. Je pense qu'on peut t'avoir une dérogation.

Et voilà, se dit Bart. C'est dans la poche.

Il finit son saké, mord dans un pâté à la vapeur qui a toujours du mal à passer : il a honte d'utiliser ainsi ses amis, sans les prévenir du danger qu'ils courent.

Détrônés !

Ne restez pas dans la misère...

Tentez votre chance !

SAGAMORE/JEUX DE RÔLES

vous offre une occasion unique

de vous réinsérer

dans une entreprise en expansion.

Il vous suffit pour cela de remporter

5 ÉPREUVES au

DREAMWORLD

Renseignements gratuits au T-code 666.

SUBURB, SECTEUR 12 OUEST

Assis sur un banc grossier devant sa cabane de rondins, le vieux Gabriel ausculte le crépuscule en fourrageant dans sa barbe. Il observe d'un œil critique les longues traînées brunes et brumeuses qui viennent de l'est – de Babylone – et voilent peu à peu le ciel pâle. À l'ouest – derrière la colline qui lui fait face – le soleil étale ses pourpres et ses ors, comme pour redorer cette vallée de larmes. L'air a cette douceur pétillante du printemps, pourtant Gabriel plisse le nez : il y décèle l'odeur de Babylone – la peste chimique, la mort acide.

Ces traînées ne lui disent rien qui vaille : elles risquent de s'agglomérer pendant la nuit, de se condenser en pluie corrosive. Il faudra protéger les jardins, abriter avec soin les jeunes pousses... Gabriel se souvient d'une époque où la pluie était *bonne* – attendue par les cultivateurs. Maintenant il faut la filtrer sans cesse pour avoir une eau tout juste potable...

Mais ce soir la pluie n'est pas l'inquiétude majeure du vieillard.

Il abaisse son regard sur la pente, la vallée, les jardins, où les membres de la communauté sont encore au travail : labour, binage, désherbage, tailles et repiquages divers... Salades, radis, épinards, les premières fraises, les plants de tomates... L'œuvre d'années de labeur ingrat pour que cette terre aride revive, pour que ces gens qui ont fui Babylone trouvent ici gîte, couvert et la protection du Vrai Dieu... dont Gabriel est le modeste porte-parole.

Il sait que ses jardins ne sont pas éternels, qu'un jour ou l'autre Babylone enverra ses démons noirs, à la suite d'un quelconque caprice des dirigeants ayant trouvé un ver dans une pomme... Car c'est ainsi : Gabriel vend aux riches de Babylone les surplus de ses jardins, en échange du minimum vital que sa communauté ne peut produire elle-même. Commerce avec le Diable... Les voies du Vrai Dieu sont impénétrables.

Or, hier il a par deux fois aperçu ce glisseur rouge vif survoler la vallée : une première fois très haut, comme par inadvertance, la seconde beaucoup plus bas et lentement – comme pour un repérage...

Il n'est pas rare que des machines survolent le secteur, et d'habitude personne ne leur prête attention : depuis des années qu'on les laisse en

paix, ils pourraient croire que Babylone les oublie... Gabriel sait que Babylone n'oublie jamais : ses décisions sont seulement très longues à s'élaborer. Et ce glisseur rouge estampillé SAGAMORE lui est apparu comme un mauvais présage... un signe du destin.

Pierre, son fils, monte le rejoindre. Grand, solide, hâlé par le soleil : sa fierté. Si sa mère était encore là pour le voir... Mais elle le voit, du haut du Ciel. Un pli soucieux barre son front :

— Père, as-tu observé le ciel ?

— J'ai observé, fils.

— Ne penses-tu pas qu'on devrait recouvrir les jeunes plants ? Si la pluie tombe...

— J'y songeais, Pierre, j'y songeais.

— Bien. Je vais dire aux autres de sortir les bâches et de...

— Attends. (Le vieillard tapote le banc près de lui.) Assieds-toi. Admire comme le crépuscule est beau ce soir.

— J'ai vu, père, et j'ai remercié Dieu de nous offrir un tel spectacle. Mais les bâches devraient...

— Sens la quiétude et l'harmonie qui règnent sur notre communauté.

— Je les sens bien, mais...

— Fais-moi une promesse, fils.

— Laquelle ?

— Promets-moi que si tout cela venait à disparaître, tu consacrerai ta vie à sa reconstruction.

— Bien entendu, père, mais qu'est-ce qui te fait croire à une telle disparition ?

— Promets-moi aussi que tu n'épuiseras pas tes forces à lutter en vain contre Babylone.

— Eh bien, si tel est ton désir, mais je ne vois pas...

— Jure-le-moi ! Devant Dieu et sur la tête de ta sœur.

— Père ! Que se passe-t-il ?

Gabriel lève un doigt au ciel, met son autre main en cornet derrière son oreille. Intrigué, Pierre écoute... ne perçoit que quelques chants d'oiseaux, et les bruits domestiques de la communauté.

Puis un grondement... sourd et lointain. Qui s'amplifie.

— Tu me le jures, Pierre ?

— Qu'est-ce que c'est ?

C'est un vrombissement qui monte, monte dans le ciel avec les traînées brunâtres. Pierre se précipite derrière la maison, grimpe sur un muret pour mieux voir. Là-bas à l'est, les tours de Babylone – horizon noir comme une gigantesque mâchoire pourrie. Et dans le ciel – insectes lourds et brillants – des dizaines d'hélicoptères.

Alarmé, Pierre rejoint Gabriel :

— Ils viennent pour nous, père ?

— Me jures-tu ta promesse, Pierre ? Devant Dieu et sur la tête de ta sœur ?

— Je le jure, père. Devant Dieu et sur la tête de Marie.

— C'est bien. Fuis à présent, mon fils. Que le Vrai Dieu te protège.

Le bruit devient assourdissant. Pierre est obligé de crier pour se faire entendre :

— Mais père, je ne peux te laisser !

— Fuis, te dis-je ! Cours !

Pierre a une seconde d'hésitation – son père le congédie d'un geste, alors que le premier hélico passe en rase-mottes au-dessus du toit, dans un vacarme infernal. Il fuit alors, à toutes jambes, sans se retourner : il a juré.

Les hélicos entament une ronde démoniaque, à ras de terre au-dessus des jardins, dont les végétaux volent sous le souffle puissant des rotors. Rugissements des moteurs, plaintes des sirènes, staccatos des mitrailleuses qui coupent la route aux fuyards, faisceaux bleus des lasers qui décapitent les arbres, éclatent portes et fenêtres, tracent des sillons de feu dans la terre – silhouettes éperdues qui détalent en tous sens sous une pluie de feuilles, de terre, de mort. Une roquette explose contre la citerne qui répand son eau sur la terre aride. Des arbres s'abattent, des maisons brûlent – les gens courent, crient, tombent – panique, panique.

Les hélicos se posent dans les jardins ravagés, monstres gris aux phares livides. Dégorgent une horde de Crobs noirs, casqués, bottés, maser au poing, qui se ruent dans les plantations, défoncent les portes des maisons, en font sortir les gens à coups de crosses, rameutent la foule hagarde sur la place du village, non loin de la maison de Gabriel. Trois hélicos déversent un flot de lumière crue et agressive. Un quatrième atterrit brutalement devant ces visages blancs qui reflètent tous la même expression : la terreur. Un homme vêtu de noir en descend. Mince, émacié, des yeux sans couleur. Une broche en forme de crucifix – suprême dérision – brille sur son cou. Il tient un mégaphone :

— Je suis le capitaine Zürweiter, chef des Sections Spéciales de Sécurité, tonne-t-il. Qui est le responsable de cette communauté ?

Gabriel s'avance en boitant dans la lumière. Ses cheveux, blancs sont poissés de sang.

— C'est moi, dit-il – d'une voix qu'il voudrait plus ferme.

— Je suppose que vous possédez un registre de ce ramassis de pouilleux ?

— Il est chez moi, dans cette maison, là-bas. Mais qu'avons-nous fait de mal, capitaine ?

Zürweiter ne répond pas. Il envoie un jeune lieutenant – seul autre

« humain » de cet escadron de la mort – chercher le registre. Puis toise avec mépris Gabriel, qu'il domine d'une bonne tête :

— Ton registre est-il à jour ?

— Oui, mais...

— Je te prévien, vieillard : s'il manque une seule personne à l'appel, vous paierez tous pour les fuyards.

— Mais qu'est-ce qu'on a fait de mal ? chevrote Gabriel.

— C'est moi qui pose les questions !

Le lieutenant revient au pas de course avec un vieux répertoire à spirale, le montre à Zürweiter qui y jette un bref coup d'œil, lui tend le mégaphone et lui fait signe de commencer.

Un à un le lieutenant appelle les noms. Dans la nuit tombante, sous la lumière blanche des phares, les Crobs trient sans ménagements ; froids, efficaces, ils séparent les hommes des femmes, les adultes des enfants, les vieux et les impotents des gens valides. Gabriel est ramené dans la foule, trié comme les autres. Il aperçoit sa fille, manipulée comme du bétail par un Crob.

— Marie !

— Père ! Père ! Ne les laisse pas nous prendre !

— Que Dieu nous vienne en aide !

Zürweiter – qui est resté à l'écart – intervient alors, demande au Crob de lui amener Marie.

— C'est ta fille ? lance-t-il à Gabriel.

— Épargnez-la, par pitié !

Avec un sourire cynique, le capitaine ordonne qu'on la charge dans son hélico personnel.

— Elle aura un traitement de faveur, glisse-t-il à Gabriel terrorisé.

À la fin, le lieutenant vient lui annoncer le résultat. Il fait signe à Gabriel d'approcher :

— Il en manque sept, vieillard. Trois sont morts – ce qui donne quatre fuyards. Où sont-ils ?

— Je... je ne sais pas, capitaine. Dans les collines...

— Bien. Lieutenant Mogar, faites aligner les vieux devant cette baraque, là-bas.

— Qu'allez-vous faire ? s'écrie Gabriel horrifié.

Zürweiter attend sans mot dire que les Crobs aient aligné les vieux devant la maison du conseil, puis monte dans son hélico.

Une rafale de mitrailleuse déchire le silence gémissant de la nuit. Les vieillards tombent comme un jeu de quilles. Du sang éclabousse le mur blanchi à la chaux de la maison du conseil.

— Démon ! hurle Gabriel qui se précipite vers l'hélico – un coup de crosse l'envoie bouler à terre.

Le capitaine descend, s'approche du patriarche, lui relève la tête du bout de sa botte.

— Où sont les fuyards ?
— Salaud ! Quand le monde connaîtra ce massacre...
— Le monde n'en saura rien, ricane Zürweiter. De plus, le monde s'en fout. Où sont les fuyards ?
— Je ne sais pas, sanglote Gabriel.
— Bon... lieutenant, faites aligner les enfants...
— *Non !* crie Gabriel désespéré. Ils se sont enfuis dans les collines. Peut-être vont-ils rejoindre une autre communauté...
— Laquelle ?
— La plus proche est dans le Secteur 9, au nord d'ici... Peut-être sont-ils allés là-bas...
Zürweiter dégainé son laser, abat Gabriel à bout portant.
— Pauvre imbécile, lâche-t-il en guise d'épithète.
Dans l'hélico, Marie pousse un cri déchirant – vite interrompu.
Zürweiter appelle le lieutenant Mogar :
— Lieutenant, vous chargez tous les individus valides dans les hélicos, vous m'abattez les autres, et vous me foutez le feu à tout ça, qu'on en finisse. Je n'ai pas que ça à faire, moi.
Une demi-heure plus tard, les hélicos, gros insectes au ventre plein, s'en retournent en vrombissant vers Babylone. Ils laissent derrière eux un paysage de cauchemar, proie des flammes et de l'enfer.

ARRONDISSEMENTS 752 ET 713, SECTEUR C

Avec un soupir de lassitude, Bart pousse la porte dépolie de la Criée du Crime – dont le nom officiel, inscrit en lettres dorées sur le battant, est « Centre de Dispatching des Affaires du Domaine Privé ». Il n'avait pas du tout envie de venir là, mais les 10 000 que lui a légués Angelina Boyd fondent comme neige au soleil, et il n'a rien de plus croustillant à se mettre sous la dent.

Dans la grande salle prévue pour une profession florissante – au moins trois cents places – Bart retrouve les cinq-six fouineurs habituels en quête de l'affaire du siècle. Saluts, signes de tête — seul ce goret de Max se déplace et le gratifie d'une poignée de main molle et désagréable.

— Alors Bart, je te croyais sur un coup fumant avec une fille de la haute ?

— Ah ouais ? Qui t'a dit ça ?

— Hé, fait Max en clignant de l'œil, y a pas que toi qui prends des taxis chicanos...

— Eh bien tu diras au taxi chicano en question que s'il ferme pas sa grande gueule, sa licence il pourra se la mettre !

— Mais c'est vrai ? T'es sur un coup ?

— Regarde un peu ce putain d'écran, Max. Tu viens de louper l'affaire du siècle.

Max se tourne vers l'écran vidéo géant qui occupe la moitié du mur, et où s'affichent les affaires à traiter à mesure de leur arrivée : en général de sombres histoires de filatures, de chantages crapuleux, de vols compromettants. En ce moment l'écran annonce :

1028. ARR 895 SECT D. VIOL AVEC SÉVICES SUR PROSTITUÉE.
SOUTENEUR DEMANDE RETROUVER AUTEUR (S).
CRÉDIT 500.

Bart s'installe à sa table, tape son code pro sur le petit clavier intégré au pupitre et attend, le doigt sur le bouton vert d'acceptation. Max pivote vers lui. Sa grosse tête flasque aux cheveux filasse semble

fondre sur son blouson démodé.

— Alors tu veux vraiment pas me mettre dans le coup, Bart ?

— Quel coup ?

— Tu sais, si on faisait équipe, on pourrait gazer vraiment fort. Plus personne bosse tout seul maintenant. C'est pas rentable.

— Pour toi sans doute !

L'un des types devant rit sous cape : Max « pot de colle » fait une nouvelle victime. Un autre prend l'affaire qui vient de s'afficher : une fugue de mineur en Secteur C, crédit 1 000.

— Si on s'associait, poursuit Max tout à son idée, on deviendrait vraiment efficace : y en aurait toujours un pour accueillir les clients pendant que l'autre serait sur le terrain et comme ça...

Bart n'écoute pas ; une nouvelle annonce retient son attention :

1030. ARR 714 SECT C. PIRATAGE CRÉDICODE.
POSSESSEUR DEMANDE CHANGEMENT CODE.
CRÉDIT 1 500.

C'est dans ses cordes. Pas cher payé, mais ça ne lui prendra guère plus d'une heure. Bart est spécialiste : Tama a mis au point sur son micro un programme hyper-efficace contre les pirates de cartes de crédit.

Il presse le bouton vert. Une petite sonnerie indique que l'affaire est prise. Max sursaute, scrute l'écran :

— T'as pris celle-la, Bart ? Si on bossait dessus ensemble ? Je connais bien ce coin-là !

— Écoute Max, c'est à côté de chez moi. Alors tu me lâches les baskets cinq minutes, OK ?

— T'as tort ! Moi aussi je suis sur un coup. Je voulais t'en parler, mais puisque tu le prends comme ça...

Bart hausse les épaules, recopie les coordonnées qui s'affichent sur son display, puis se lève.

— *Ciao* la compagnie. Amusez-vous bien !

— Réfléchis-y, Bart ! Á notre association !

De retour chez lui, Bart se met au travail : il appelle le client (un commerçant) qui finit par lui expliquer que le crédicode piraté est celui d'un compte noir échappant aux impôts – d'où l'appel à un privé. Bart lui demande une télécopie de la configuration électronique de la carte master — que le commerçant lui envoie avec réticence.

C'est la partie la plus dure du boulot : convaincre le client d'accepter de dévoiler une chose aussi intime qu'un crédicode. Le reste n'est qu'un jeu d'enfant, grâce au programme spécial de Tama : concocter une instruction-missile, l'envoyer dans le réseau des

distributeurs en autodiffusion, attendre que le pirate utilise de nouveau le code. Pour corser le jeu, Bart a programmé un ordre de destruction avec effet-retard : ainsi quand le pirate récupérera sa fausse carte, elle lui explosera dans les doigts. Il risque d'y laisser quelques phalanges.

Enfin Bart crée une nouvelle configuration qu'il transfère sur graveuse après l'avoir testée – ponctionnant du même coup 100 au client en guise de faux frais – et va la porter en mains propres au destinataire, la télécopie étant trop peu sûre. Ravi de cette entourloupe – la destruction avec effet-retard – le client lui allonge 400 de plus, ce qui porte le bénéfice net à 2 000. Pas mal pour une heure de boulot.

Bart décide d'aller dépenser une partie de cet argent durement gagné en agréable compagnie au Lagon Bleu.

— Si tu m'emmenais ? demande Holmes. J'en ai marre de végéter entre ces quatre murs !

— Ils n'acceptent pas les perroquets, l'informe Bart.

— Quoi ? C'est du racisme !

— Ils n'acceptent pas non plus les chiens, ni les chats, ni les crocodiles, ni les éléphants, ni les rhinocéros...

— Qui acceptent-ils alors ?

— Les humains, et encore. Á la rigueur les ornithorynques.

— Les quoi ?

— Ornithorynques. Désolé, tu n'en es pas un.

— Et si je me faisais passer pour un... comme tu dis ? Il ne doivent pas en voir souvent. Tu crois que ça marcherait ?

— On peut toujours essayer.

Bart fait une entrée remarquée au Lagon Bleu, avec Holmes sur son épaule qui caquette et roule des yeux ravis. La fille de la réception se précipite :

— Désolée, monsieur Pointer, l'établissement est interdit aux animaux.

— Je ne suis pas un animal, braille Holmes, mais un orti... orno...

— Ornithorynque, corrige Bart.

— Parfaitement !

— Faites une exception... Holmes est propre sur lui, et sait se tenir en société.

— Je dis rarement des gros mots, précise Holmes.

La fille pouffe, tente de garder son sérieux :

— Je devrais aviser la direction...

Engeddi arrive à point nommé (et en patins) pour la tirer de l'embarras :

— Laisse tomber, Suriya. Holmes est mon invité.

— On s'est déjà rencontrés ! la reconnaît le perroquet. C'est bien toi qui crie « Johnny fais-moi mal » quand tu baisses ? (Holmes se pâme sur l'épaule de Bart et se met à beugler :) Rhââ Johnny ! Fais-moi maaaaal !

Les clients se retournent, interloqués. Engeddi rougit, mi-amusée, mi-confuse.

— Holmes, un peu de tenue, le gronde Bart en se dirigeant vers le comptoir.

Holmes se pose dessus et commande à la serveuse effarée :

— Un bol d'eau et deux feuilles de salade, s'il vous plaît. (Puis il se penche vers son maître :) T'as de la visite.

En effet, une grande femme blonde s'approche de Bart en souriant – qui la dévisage avec stupéfaction. Ses enquêtes l'ont amené plusieurs fois à fréquenter la « haute » – les nantis du Secteur A – et il sait différencier une aristocrate d'une bourgeoise : question de classe, de bon goût dans le luxe.

Cette fille a de la classe. Elle est née avec.

Le renard de sa fourrure est vrai. De même que le diamant de sa bague, les perles de son collier. Heureusement, aucun des habitués du Lagon Bleu n'a remarqué la différence – sinon elle aurait déjà tout perdu, y compris la vie.

— Votre perroquet est extraordinaire...

— C'est rien de le dire, répond Holmes, modeste.

La fille rit – avec grâce et naturel. Bart est subjugué : qu'est-ce qu'elle fout ici ?

— C'est une création du professeur Moreau, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ?

— J'ai un chat, un très beau chat roux. Il ne parle pas, mais sait faire bien d'autres choses...

— Holmes m'a été offert en cadeau par le professeur. J'ai débrouillé son affaire de kidnapping, il y a deux ans.

— Il m'en a parlé. C'était donc vous... Puis-je vous inviter à ma table ?

— Avec plaisir, madame... ou mademoiselle ?

— Sylvie de Grammont. Disons simplement Sylvie entre nous, monsieur Pointer...

— Bart. Vous me connaissez ?

— J'ai... entendu parler de vous, Bart. En bien, évidemment.

— L'affaire est dans le sac, commente Holmes avec justesse.

Bart aurait aimé que Sylvie le « raccompagne » jusque chez lui – mais il a eu le tact de ne pas le lui demander. Il ne faut pas être pressé avec les aristos : ils semblent avoir toute la vie pour eux... N'empêche qu'il bout d'impatience : elle lui a promis qu'elle le

rappellerait ce soir, et peut-être même passerait le voir « pour discuter d'une petite affaire ». Quel genre d'affaire ? Une fille comme elle peut se payer les meilleurs limiers de la planète : qu'a-t-elle à faire d'un Bart Pointer ?

Il réalise qu'elle lui a tapé dans l'œil – pour ne pas dire plus. Une telle élégance, un charme irrésistible...

— Méfie-toi d'elle, l'avertit Holmes. Elle est louche.

— Tu piges rien aux femmes, Holmes. Tu préfères Engeddi peut-être ?

— De loin ! Au moins elle est naturelle. Et elle me parle comme à un perroquet. Pas comme à... une chose.

Le téléphone sonne. Bart se précipite.

C'est son client du crédocode, furieux : son fils est rentré avec deux doigts en moins.

— Eh bien, comme ça vous connaissez votre pirate !

Le commerçant l'agonit d'injures, exige d'être remboursé, etc. Bart lui raccroche au nez.

Cinq minutes après le téléphone sonne derechef. Cette fois, c'est elle !

La face molle de Max apparaît dans l'écran. Décomposée. Tous les emmerdeurs du quartier se sont passé le mot, ma parole, fulmine Bart.

— J'ai été détrôné, lui annonce Max d'une voix d'outre-tombe.

— C'était ça ton super-coup ?

— Te fous pas de moi ! J'ai pas un radis. Qu'est-ce que je vais devenir ?

— Ce que t'es déjà : rien.

— Prends-moi avec toi, Bart ! pleurniche Max. On va faire un malheur ensemble, tu verras. Je taperai ton courrier, je répondrai au téléphone, je...

— Désolé, Max. J'ai pas de boulot pour toi.

— Me laisse pas tomber, Bart ! Je suis ton pote, merde !

Ça c'est nouveau, se dit Pointer. Il lui vient une idée :

— Tu veux te rendre utile ? Engage-toi au Dreamworld. Passe leurs Cinq Épreuves à la con.

— Tu plaisantes ? Tu sais bien que c'est des foutaises !

— Bien sûr. Mais t'en profites pour fouiner, te renseigner, mettre ton gros pif partout. Tu fais ça pour moi, Max.

— Qu'est-ce que tu veux savoir sur le Dreamworld ?

— Tout ce que tu peux en tirer. Mais reste discret, hein ? Tu oublies que je t'ai causé, Max. Pigé ?

— Fais-moi confiance, Bart. Tu vas voir, on sera des associés terribles.

Ai-je eu raison ? s'inquiète Bart sitôt raccroché. Max peut-il assurer ? Est-ce qu'il ne va pas tout dégoïser au premier flic venu ?

Merde, si ça se trouve il va me griller là-bas ! Qu'est-ce que ça rend con, l'amour !

Téléphone, encore.

Cette fois c'est bien elle. Sylvie. Son sourire de sirène, si envoûtant.

— Puis-je venir discuter de cette petite affaire ?

— Quand vous voulez, s'émerveille Bart. Quel genre d'affaire ?

— Une affaire de cœur...

DREAMWORLD, COULISSES

Un studio géant – immense caverne technologique. Au milieu, une vaste maquette, précise au millimètre, reproduit rocher par rocher, buisson par buisson, une des côtes du secteur marin du Dreamworld : les falaises « normandes ». La mer est un grand bassin immobile, sur lequel attendent des modèles réduits sophistiqués de navires de guerre ; la côte, une plage de poudre grise, parsemée de barbelés fin comme des cheveux, surmontée de bunkers pointant des canons de la taille d'un stylo. Derrière, une falaise de plastique, de polystyrène, de bétoplast à l'allure de rochers, où « poussent » des buissons miniatures.

Tout autour, la machinerie destinée à animer — et filmer — ce décor : au plafond, des grappes de projecteurs à arc et d'ambiance, des soft-lights, des lumières de toute nature, aptes à procurer à la demande aube, crépuscule, plein soleil ou jour brumeux. Des caméras homéostatiques ultraspeed, programmées pour enregistrer telle ou telle séquence du ballet qui va se jouer sous leurs objectifs. D'autres caméras suspendues à des bras articulés, équipées de schnorkels, de zooms haute résolution, de lasers holographiques synchrones, se balancent au-dessus de la maquette, tels de grands échassiers curieux. Au sol, des échafaudages, des trépieds, des rails, des câbles en tous sens, des volets mobiles, des « drapeaux » installés par des technos selon les directives de chefs-opérateurs énervés. Sur les murs, encore des projecteurs, des fonds coulissants, des mires laser, des repères lumineux, des sismographes ultrasensibles – la scène devant être filmée en holo, le moindre « tremblé » détruirait sa véracité, rendrait floue la profondeur de champ, révélerait le trucage : inadmissible.

À l'écart, les annexes : du côté de la « mer », une batterie de lanceurs retient une escadrille de transports de troupes de 50 cm d'envergure (dont les minuscules hélices tournent déjà), destinés à accomplir un vol unique d'une trentaine de mètres. À l'opposé, un long pupitre de contrôle où sont centralisées toutes les télécommandes pilotées par ordinateur. À droite et à gauche, les syntoniseurs holos et les commandes de la machinerie.

L'ambiance est celle d'une ruche – rapidité, efficacité,

spécialisation – qui tourbillonne autour de sa « reine » : la maquette elle-même, prête à pondre des œufs d'illusion, fécondés par des machines à mirages.

Seuls deux hommes ne participent pas à l'activité générale : en retrait dans un coin du plateau, ils observent.

— Vous allez voir, c'est extraordinaire, annonce Éric Billial.

— Ça l'est déjà, réplique Henri Masfeld.

— Tout le monde est prêt ? retentit une voix dans un mégaphone.

Acquiescement général. Tout se fige, en attente.

— Moteur !

— Tourne ! crie un chef-opérateur.

— Action !

Des projecteurs s'éteignent, d'autres s'allument, certains pivotent, créant une aube grise. À l'arrière du bassin, un cyclo géant relié à des smoke-machines diffuse une brume normande, poussée par des ventilateurs. Des mini-vagues agitent l'eau du bassin, produite par des appareils submergés. Les lanceurs lâchent les avions qui s'élèvent et larguent sur la falaise des centaines de minuscules parachutes. La flotte de guerre se met en branle, pilonne les bunkers qui répondent — enfer-jouet, scène de guerre pour fourmis... Le « sable » de la plage se disperse en éventails poudreux, des morceaux de falaise s'éparpillent, des microprojectiles s'enfoncent dans l'eau brumisée, qui jaillit en de parfaites réductions de gerbes écumantes. Parfois – selon les instructions du script informatisé – un bunker « touché » par une pièce de marine explose en fragments microscopiques, ou un destroyer prend feu, « éventré » par un obus de 5 mm.

— Nous sommes à l'aube du 6 juin 1944, explique Billial à Henri. C'est le débarquement des Alliés.

Alentour, les caméras effectuent un étrange ballet aérien, des faisceaux laser infrarouges balaient le décor sans relâche, des écrans moniteurs en retransmettent des portions précises, agrandies, ralenties... Dans l'ombre, les techniciens s'affairent sur les pupitres, surveillent les contrôles, guettent l'anicroche, l'anomalie.

La séquence dure 20 mn 37 s, dans le silence bourdonnant des machines. Le son sera rajouté après, en post-production.

— Coupez !

Tout s'arrête soudain. Les bateaux s'immobilisent, l'eau s'aplanit, brume et fumées se dissipent, les incendies s'éteignent. La maquette, assez endommagée, donne l'illusion d'un champ de bataille dévasté.

Henri cligne des yeux, estomaqué. La fumée qui emplît le studio le fait tousser.

— Venez, l'entraîne Billial. Continuons la visite.

— Pardonnez-moi, mais je n'ai pas très bien saisi mon rôle dans tout cela...

— Cette scène a été filmée en holo et doit être diffusée sur le site « Débarquement » que nous avons visité ce matin. Tout a été reconstitué aussi fidèlement que possible, d'après des images d'archives et des documents d'époque. Il faut bien comprendre que nos clients baigneront dans cette ambiance, recrée en images virtuelles autour d'eux – d'où ce tournage. Bien entendu, pour accentuer la vraisemblance, certaines armes seront réelles, de même que quelques blockhaus et les péniches de débarquement. Les clients seront les acteurs. Il importe que leurs costumes, armes et accessoires collent parfaitement à la réalité historique. C'est là que vous intervenez : vous devrez étudier à fond cette époque, et vérifier avant la mise en place *in situ* que tout concorde, qu'aucun anachronisme ne « débranche » le client de l'illusion qu'il sera en train de vivre. Vous êtes en partie responsable de la crédibilité du spectacle.

— Je comprends, murmure Henri, qui sent peser sur ses épaules le poids de cette responsabilité.

À l'issue d'un long couloir, ils débouchent dans une autre salle, vivement éclairée. Un aquarium géant occupe la moitié du plateau, et reproduit avec réalisme un fond sous-marin. Devant, le même type d'appareillage que dans le studio précédent : projecteurs, holocams, scanners, lasers, etc. Mais ici ne règne pas une ambiance de ruche – plutôt une atmosphère soucieuse et tendue. Des technos procèdent à des réglages minutieux, d'autres ne font rien – ils attendent. Un petit groupe se presse autour d'une longue table. Billial et Henri s'en approchent.

Un requin y est étalé, ventre ouvert, entouré de pièces, câbles, testeurs et oscilloscopes. Un homme barbu en blouse blanche farfouille dans les entrailles de la bête à l'aide de tournevis électriques et de pinces-crocodiles.

— Que se passe-t-il ? interroge Billial.

L'homme en blouse blanche se redresse :

— Le requin ne marche pas, monsieur Billial. Il ne veut pas ouvrir la gueule. Je ne comprends pas pourquoi.

— Le secteur Hawaï ouvre après-demain, Spoke. Vous le savez ! Le film doit être mis en place demain ! Et vous me dites que votre foutu requin ne marche pas !

— On est en train de tout vérifier. On va forcément repérer la panne.

— Vous avez intérêt ! C'est votre place que vous jouez, Spoke ! Je veux visionner le film ce soir. Vous m'entendez ? Ce soir !

— Nous allons faire notre possible, monsieur Billial. De toute façon nous trouverons une solution.

— Il vaut mieux pour vous ! (Billial se tourne vers Henri, qui s'est écarté.) Venez. Allons prendre l'air.

Un ascenseur les entraîne vers la surface : ils débouchent à Shanghai – une partie d'un Shanghai de rêve. Henri est en terrain connu : il retrouve partout le tour de main de sa chère Tama.

Billial invite son nouvel employé dans un restaurant au bord du Yang-tsé-Kiang (ou ce qui en tient lieu).

— Cette visite des coulisses du Dreamworld vous a-t-elle intéressé, Masfeld ?

— Énormément, monsieur Billial. Je n'imaginais pas une telle sophistication. Tout est pensé dans les moindres détails.

— Bien sûr. C'est notre label de qualité : Dreamworld n'est pas seulement un monde de rêve, c'est aussi une reconstitution du réel. D'un réel que nous avons oublié... ou perdu.

— Mais nous n'avons pas tout visité, n'est-ce pas ?

— Nous avons vu le principal : les cinq plateaux où sont réalisées la plupart des images virtuelles... Le reste offre peu d'intérêt : bureaux, loges d'acteurs, studios de maquillage, magasins d'accessoires...

— Pourtant, quand nous sommes entrés derrière les fausses montagnes, j'ai remarqué une voie ferrée qui s'enfonce dans la colline. Qu'est-ce qu'il y a dessous ?

— Des entrepôts, je suppose. Rien d'intéressant en tout cas.

— Sur le plan du Dreamworld qu'on m'a fourni, ces rails n'étaient pas mentionnés... ni leur destination.

— Où voulez-vous en venir ?

— Nulle part ! Je posais la question, c'est tout.

— Eh bien, je ne peux vous répondre, pour la simple raison que je n'en sais rien.

ARRONDISSEMENT 713, SECTEUR C

En attendant l'arrivée de Sylvie, et pour tromper son impatience, Bart allume la télé. L'écran mural diffuse une émission-jeu de S-Channel – la chaîne de la Sagamore, la seule qu'il capte correctement. Toutes les autres sont brouillées, soi-disant par des interférences atmosphériques. La seule chaîne « indépendante » qu'il recevait claire – Canal 8 – a déposé son bilan il y a trois mois... Bart se doute bien – comme tout un chacun – que la Sagamore vise à s'approprier le monopole de la diffusion TV. Mais comme personne ne réagit, il ne peut que constater l'expansion croissante du holding, sur les réseaux hertziens et câblés.

L'émission – SUPER-RALLYE, une des plus suivies – approche de sa phase décisive. Sur le plateau décoré avec un luxe tapageur, les cinq finalistes attendent dans l'angoisse la dernière question qui les départagera, à l'arrivée du raid Tanger-Le Cap, super-rallye de la semaine. Devant eux, un large écran montre la furie mécanique qui se déchaîne sur les pistes. Zoom – plan raccord – gros plan sur la voiture de tête, monstre de métal bariolé inspiré de l'ancienne série australienne des Mad Max. L'engin traverse en trombe un village misérable, dans un énorme nuage de poussière. Une petite fille en haillons se tient au milieu de la piste, pétrifiée de terreur. Sa mère, une femme noire squelettique et à demi nue, accourt pour l'écarter – trop tard. Le bolide surgit en grondant, heurte de plein fouet la mère et la fille. Le nuage de poussière se dissipe, révèle les deux corps écrasés, la traînée de sang sur la piste, bue par le sable avide. Un autre monstre arrive, achève de réduire les corps à l'état de pulpe sanguinolente.

Retour au studio : + 2 morts, affiche un panneau lumineux. Total : 737.

Plan américain sur le présentateur aux cheveux brillants, aux dents trop blanches.

— Messieurs, le raid Tanger-Le Cap va se terminer dans dix minutes environ. Vous aurez vingt secondes pour répondre à la dernière question, qui doit départager lequel d'entre vous va gagner les 500 000 en jeu... Mais d'abord un petit message de notre sympathique

sponsor.

Suit une pub de Kerozene Hook.

Zoom sur le présentateur qui sourit de toutes ses dents.

— Voici la question : quel sera le nombre exact de morts causées par cette course quand la voiture de tête franchira la ligne d'arrivée ? Vingt secondes pour répondre, messieurs. Top chrono !

Plans de coupe sur les têtes concentrées des concurrents. Un bip égrène les secondes.

— Terminé ! vocifère le présentateur. Affichez vos résultats !

Des chiffres lumineux clignotent sur des panneaux devant chaque pupitre : 740. 737. 742. 749. 761.

— Bien ! Les jeux sont faits, messieurs. Je vous rappelle : 500 000 à gagner. Voyons où en est la course...

Sur la piste défoncée, un camion turbo hyper-gonflé aborde un virage un peu trop vite, dérape, heurte un rocher, se couche lentement, dévale dans un ravin en série de tonneaux impressionnants – puis explose.

+ 3 morts, affiche le panneau. Total : 740.

Le candidat qui a proposé ce chiffre arbore un sourire extatique. Celui qui a annoncé 737 pleure comme un gosse. Le présentateur pose une main compatissante sur son épaule :

— Désolé, monsieur Harmann, mais il faut bien des perdants, n'est-ce pas ? Néanmoins vous ne repartirez pas les mains vides. Je crois savoir que vous avez été détrôné. Exact ? (Le concurrent dépité acquiesce.) Eh bien cher monsieur, la Sagamore vous offre un séjour d'une semaine en-ti-ère-ment GRATUIT au Dreamworld ! Vous pourrez profiter de TOUTES – je dis bien toutes – les prestations que propose le Dreamworld. (La figure du candidat s'illumine : il reprend confiance.) Seule condition : en tant que détrôné, vous devez participer aux Cinq Épreuves obligatoires de sélection. Comme vous le savez sans doute, si vous remportez les Cinq Épreuves, la Sagamore vous trouvera un emploi à la mesure de vos capacités, soit en son sein, soit dans l'une de ses filiales. Qu'en dites-vous ?

— Heu... m-merci Sagamore, balbutie le candidat.

— Comment ? J'ai mal entendu !

— Merci Sagamore ! braille le candidat.

— Bien ! Voyons où en est notre super-rallye après ce petit mot de notre sponsor, Kerozene Hook.

— Quelle connerie, bougonne Bart, qui éteint la télé.

— Hé ! Mais ça m'intéresse ! proteste Holmes.

— Ah ouais ? Tu devrais t'inscrire alors !

— Tu crois qu'ils acceptent les oritironynques ?

— Orni... commence Bart – le carillon de la porte d'entrée l'interrompt. Le cœur battant, il allume son judas vidéo.

C'est elle. Sylvie. Rayonnante.

— C'est très mignon chez vous, déclare Sylvie confortablement installée sur le vieux canapé, une coupe de champagne à la main (qui a coûté une fortune à Bart).

— Vous plaisantez ! Ça doit vous paraître petit et misérable, à côté du flat immense que vous devez posséder en Secteur A.

— Je n'habite pas en A, mais en B maintenant. (Elle pose sa coupe vide sur la table basse.)

— Vous avez eu... des ennuis ?

Sylvie se met à rire. Bart lui ressert du champagne.

— Grands dieux non ! C'est – comment dire – un choix personnel. J'aime vivre près du peuple. La compagnie de la « haute » – comme vous dites, je crois – m'ennuie. Ici, c'est tellement plus... intime.

Elle prend la coupe que lui tend Bart, effleure sa main au passage. Pointer a envie de la renverser là, tout de suite, sur le canapé. Il se contient.

— Si vous me parliez de cette affaire ?

— Quelle affaire ?

— Eh bien, l'affaire de... cœur, qui vous a amenée ici.

— Oh ! (Sylvie rit derechef – lance à Bart un regard langoureux.) Est-il nécessaire que nous en *parlions* ?

Sa main glisse par inadvertance le long de la cuisse de Bart, qui frémit : il ne pensait pas que ça irait aussi vite. Son genou se frotte à celui de Sylvie, sa main rejoint la sienne. Il lui susurre à l'oreille :

— C'est inutile en effet... L'affaire me paraît claire.

— Limpide, murmure Sylvie – qui renverse la tête et lui offre ses lèvres.

Elle embrasse divinement bien, constate Bart — tout en caressant la cuisse chaude et satinée de la jeune femme.

Sur son perchoir, Holmes n'en perd pas une miette. Sylvie le remarque :

— Ne peut-on pas nous isoler ? Je n'aime pas les voyeurs.

— Merde ! maugrée Holmes. Engeddi faisait moins d'histoires.

— Encore un mot et tu passes dans le four ! gronde Bart.

— D'accord. Rallume-moi la télé. C'est frustrant d'entendre sans voir.

Bart s'exécute, et s'enferme dans la chambre avec Sylvie.

Les convenances brisées, Sylvie s'avère une vraie bête sauvage. Elle crie, griffe, mord, se tord comme une lionne, jouit plusieurs fois de suite avec des spasmes violents, s'empare comme une affamée de la virilité de Bart dont elle tire toute la substance sans en perdre une goutte. Ma parole, se dit-il, soit cette fille est une nymphomane, soit elle n'a pas baisé depuis un an ! Car elle en veut encore, parvient

habilement à lui redonner vigueur, s'offre à lui sans retenue, le laisse explorer de toutes les manières possibles son corps félin, si souple et si ferme, sans la moindre tache, le plus infime défaut : privilège des « A »... la beauté physique, la parfaite conservation des corps. Bien plus enragée qu'Engeddi, plus jouisseuse et aussi perverse – elle pousse Bart à la limite de ses sens, le retient, l'entraîne, le retient, l'emmène, l'engloutit, le dévore et l'épuise, le ranime encore et se fait prendre avec furie, échevelée, hystérique – jusqu'à ce que Bart s'effondre, à bout de forces et d'extase, noyé dans le goût, l'odeur, l'amour de Sylvie-la-mante.

Il ne sait quels bras le mènent au royaume des songes – ceux de Morphée ou ceux de Sylvie... Mais quand il émerge, vaseux, au petit jour, aucun bras ne l'accueille.

Son amour fou a disparu.

Nulle trace de son passage – sinon une bouteille de champagne et deux coupes vides – pas de message, rien.

Holmes dort sur son perchoir, une patte repliée sous son ventre. La télé, toujours allumée, diffuse une vieille série américaine inepte. J'ai rêvé ou quoi ? s'inquiète le privé. Mais son sexe douloureux – plus encore que les coupes vides — le persuade du contraire.

Il revient dans la chambre en frottant sa barbe naissante – il a un flash.

Le lit a été déplacé. Décollé du mur – très peu, juste de quoi y glisser la main.

Nouveau flash – qui l'étourdit. Il se précipite, écarte le lit davantage... Elle n'est plus dessous.

La microcassette d'Angelina Boyd.

Sylvie l'a embarquée.

ARRONDISSEMENT 841, SECTEUR D

Marie est allongée, nue, sur un lit d'hôpital. Inerte. Ses longs cheveux bruns ont été rasés avec soin. Une petite plaque métallique apparaît derrière son oreille droite. Des fils multicolores, fins comme des cheveux, relient cette plaque à des appareils installés sur une table roulante. Pas d'autre mobilier dans la pièce grise qu'un fauteuil et une chaise. Dans le fauteuil est assis le capitaine Zürweiter, jambes croisées. Un homme barbu en blouse blanche est penché sur les appareils, manipule des boutons de réglage. Des tracés sinusoïdaux dansent sur les écrans. Zürweiter tapote nerveusement sur son genou de ses doigts gantés de blanc.

— C'est prêt, Spoke ?

Spoke se redresse, observe Marie dont les yeux noisette fixent le plafond.

— Vous pouvez y aller, capitaine.

Zürweiter se lève, empoigne le montant métallique au pied du lit. Il a une vue plongeante sur le pubis de Marie, dont les jambes sont légèrement écartées. Elle ne fait pas un geste pour se couvrir.

— Ton nom ?

— Marie Rousseau, répond-telle d'une voix atone.

— Ton père est mort. Je l'ai tué. Tu le sais ?

— Oui.

— Qu'est-ce que ça te fait ?

— Rien.

Zürweiter lance un regard à Spoke, qui surveille les courbes : elles ne varient pas d'un iota.

— Marie, répète après moi : j'encule le Vrai Dieu.

— J'encule le Vrai Dieu.

— J'aime le Diable et je veux qu'il me baise.

— J'aime le Diable et je veux qu'il me baise.

Les sinusoïdes poursuivent leur danse électronique.

— Aucune réaction émotionnelle, précise Spoke.

— Je vois. Peut-elle simuler ?

— Non : tous ses centres inhibiteurs sont détruits. Si elle essayait de masquer une émotion, je le verrais.

— Bien. Marie, ton frère Pierre s'est enfui avec trois autres terroristes. Sais-tu où ils sont cachés ?

— Oui.

— Dis-le-moi.

— Ils sont dans les sous-sols de l'arrondissement 841, Secteur D. Il y a une plaque d'égout, entre les tours 42 et 43, qui communique avec leur cache.

— Qu'est-ce qu'ils y font ?

— Je ne sais pas. Ils attendent les instructions, je suppose.

— Les instructions de qui ?

— Des chefs du Réseau.

— Connais-tu ces chefs ? Sais-tu où ils sont ?

— Non.

— Parle-moi du Réseau. Dis-moi ce que tu sais.

— Il est constitué depuis un an. Ses buts sont de lutter contre la répression et le terrorisme d'État instaurés graduellement par les Sections Spéciales de Sécurité, et aussi de diffuser une information non censurée par la Sagamore et les trusts internationaux. Jusqu'à il y a trois mois, le Réseau passait des messages subliminaux sur Canal 8, qui a disparu maintenant. Ses autres formes d'action sont le sabotage et le détournement des télécommunications. Ses moyens de subsistance sont le piratage des crédicodes et la nourriture fournie – à leur insu – par les communautés agricoles. Le Réseau est divisé en cellules qui communiquent entre elles par radio brouillée. Les directives des chefs parviennent aux cellules aussi par radio. Les cellules ne se rencontrent presque jamais : ce n'est pas encouragé. De même, elles ignorent l'identité des chefs. Pierre et ses trois compagnons constituent une cellule.

— Très bien. Marie, tu viens de dénoncer tes camarades. Qu'est-ce que ça te fait ?

— Rien.

Immuables et réguliers, les sinusoïdes.

— Spoke, vous avez réalisé un excellent travail.

— Je vous remercie, capitaine. Puis-je me permettre de vous demander une faveur ?

— Allez-y.

— Heu... M. Billial m'a menacé de me détrôner si je ne réparais pas son requin à temps et...

— Ne vous inquiétez pas, je vais arranger ça. J'ai plus de pouvoir que lui.

— Merci, capitaine.

Quatre hommes traqués, hâves et apeurés, dans les profondeurs de la terre. Accroupis autour d'un petit réchaud à gaz, ils regardent

chauffer le contenu indéfinissable d'une boîte de conserve. La flamme irrégulière du réchaud fait jouer des ombres sur leurs visages cireux, sales et hérissés. Diverses expressions s'y devinent : peur, abattement, fatigue.

Derrière eux, un groupe électrogène rouillé, en panne faute de carburant. Tout autour, des milliers d'ossements humains débordent de niches creusées dans des parois : d'anciennes catacombes.

L'un d'eux se penche, saisit une petite radio portative, parcourt les fréquences : souffle et friture, amplifiés par les voûtes suintantes.

— Arrête ça, grogne Pierre. Gâche pas les piles.

Il frissonne, transi par l'humidité. Touille la nourriture à l'aide d'un péroné ramassé par terre.

— Merde, pourquoi ils répondent pas ?

Les autres gardent le silence, n'osant dire tout haut ce que chacun pense à part soi : « ils » se sont fait arrêter ; le Réseau est démantelé, anéanti, réduit à quatre pauvres types qui grelottent dans le noir.

La bouffe est chaude. Tous plongent leurs doigts dans la gamelle.

— Ça vaut pas une bonne salade du père Gabriel, croit plaisanter l'un d'eux.

— Ta gueule, articule Pierre. Ferme ta putain de gueule, tu m'entends ?

— Ça va, t'énerve pas !

Pierre se lève, donne un coup de pied rageur dans un crâne ricanant.

— Nom de Dieu, on va pas rester là toute notre vie enfouis comme des taupes !

— Faut attendre les instructions...

— Instructions mon cul ! Elles viendront jamais. J'en ai ma claque : je remonte à la surface.

— Déconne pas ! On est recherchés !

— M'en fous ! J'aime mieux me battre à l'air libre que crever dans ce trou à rats !

Pierre s'éloigne dans le noir. Un camarade le rattrape, le retient.

— Tu t'en fous peut-être, mais pas nous !

— Lâche-moi !

Les autres rejoignent les deux protagonistes. Une lutte s'engage, violente et désespérée.

— Écoutez !

Des bruits de pas – nombreux – s'approchent rapidement. Une lueur lointaine flotte dans les galeries.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les flics !

— Tirons-nous !

Fuite éperdue, trébuchante, paniquée dans les ténèbres. Les Crobs,

très bien éclairés, envahissent toutes les galeries et cernent les fuyards, les acculent au fond d'une salle remplie de crânes humains.

— C'est trop con de mourir comme ça, gémit Pierre face à la horde noire.

Un canon trapu se pointe sur le groupe – mais il ne crache pas la mort. Il diffuse un gaz, à l'odeur de violette.

Les quatre fuyards s'écroulent parmi les ossements. Les Crobs les prennent avec délicatesse et les emportent vers la surface... toujours vivants.

DREAMWORLD

l'exotisme à deux pas de chez vous

PROMOTIONS DE LA SEMAINE :

= > Chasse au requin à Hawaï 500/jour

= > Ruée vers l'or à El Paso 850/jour

= > Exploration d'Alpha du Centaure1 495/jour

Prix TTC, équipements fournis, boissons,
repas et hébergement en sus.

Catalogue complet sur demande au T-code 666

DREAMWORLD EST UNE PRODUCTION SAGAMORE

ARRONDISSEMENT 713, SECTEUR C

Bart est effondré : assis au bord du canapé, la tête dans les mains, il rumine des pensées moroses.

— Tu vois, remarque Holmes, je t'avais dit que l'amour te perdrait. T'as pas voulu m'écouter !

— Et je veux toujours pas. Tu la fermes, pigé ?

Vexé, le perroquet claque du bec. Bart soupire, se sert un troisième faux bourbon. L'alcool à jeun lui procure migraine et aigreur d'estomac : tout ce qu'il souhaite. Il s'en veut, se traite de tous les noms. Non seulement pour avoir cru, naïf, à l'amour – mais surtout pour s'être laissé bernier comme un débutant. Car la seule question sensée qu'il se soit posée hier – pour l'oublier aussitôt – a été : qu'est-ce qu'une aristo comme Sylvie a à faire d'un Bart Pointer ? Réponse : rien. Il ne l'intéressait pas du tout : elle était venue pour la cassette. Salope. Menteuse. Espionne.

Espionne pour qui ? Zürweiter, bien sûr. Si ça se trouve, elle baise avec ce chacal.

Merde, se fustige Bart. Je vais avoir les pires ennuis. Il va me détrôner, ce salaud. Voire m'arrêter, me faire disparaître. Tiens, pendant que j'y pense... et que je peux encore...

Il s'assoit près du téléphone, compose le numéro du service des licences et permis, demande son pote Frank.

— Salut Bart ! apparaît la bouille joviale de l'employé. T'en fais une tronche ! Des ennuis ?

— Bof, la routine. Dis-moi, la licence d'un taximan nommé Pedro Gonzalez doit expirer aujourd'hui. Exact ?

— Attends, je vérifie... (Frank sort du champ un instant.) Exact. J'ai là un avis qui suggère de la lui retirer : il a le taxi le plus pourri de toute la profession.

— Renouvelle-la-lui, Frank. C'est un ami.

— Les amis de mes amis sont mes amis ! C'est comme si c'était fait. C'est pas ça qui te turlupine, quand même ?

— Non, non. Pendant que tu y es... regarde si t'as pas un avis qui suggère de me détrôner.

— Attends. (Nouvelle éclipse.) Non, rien de ce genre. Pourquoi ?

T'as fait des conneries ?

— En quelque sorte. Bon, merci Frank. Passe à la maison un de ces quatre...

— J'y manquerai pas ! T'as de l'excellent faux bourbon. *Ciao !*

Bart coupe, un peu soulagé : ce n'est pas pour tout de suite. Ou alors, Zürweiter va user de méthodes plus personnelles... et plus perverses.

— Quand t'auras fini de broyer du noir, avertit Holmes, tu songeras à me filer à bouffer ? J'ai pas perdu l'appétit, moi.

Bart ouvre la bouche pour une réponse cinglante – le carillon de l'entrée l'arrête. Interdit, il dévisage Holmes – qui penche la tête et lui retourne un regard rond. Zürweiter, si tôt ?

Le carillon tinte de nouveau, impatient. Avec appréhension, Bart allume le judas vidéo.

Une fille. Jeune, cheveux courts teints en arc-en-ciel, maquillage noir. L'air buté.

— Ma parole, tu les collectionnes ! cancan Holmes.

Bart a déjà vu cette tête-là quelque part. Échaudé, il préfère rester prudent :

— Qui êtes-vous ?

— Samantha Foxx, répond la fille d'une voix basse et rauque. Tu m'ouvres ou quoi ?

La fille de Max, se rappelle Bart. Il ne l'avait pas reconnue, et pour cause : elle ressemble à son père comme Zürweiter à un enfant de chœur. Il lui ouvre, intrigué : elle lui apporte sans doute des nouvelles de Max, mais cette gamine ne supporte pas son père. De quoi se mêle-t-elle ?

Elle entre d'un pas volontaire, comme en terrain conquis. Bart la détaille, amusé malgré lui : elle est vêtue d'un sac à patates en plastique grossièrement taillé, serré à la taille par un fil de fer barbelé, et qui laisse dépasser un sein dont la pointe est peinte en noir – comme ses ongles, ses paupières, ses lèvres, les lobes de ses oreilles. Le sac à patates descend de quelques centimètres au-dessous de ses hanches, et remonte jusqu'à son pubis quand elle se laisse tomber, cuisses écartées sur le canapé. Elle ne porte pas de culotte : ses poils pubiens sont aussi teints en arc-en-ciel, et en noir les lèvres de son vagin. Une lame rétractile fixée juste au-dessus dissuade quiconque d'en profiter sans son consentement.

Elle adresse à Bart un regard chargé de colère, comme s'il était responsable de la misère du monde.

— Le vieux con est mort, attaque-t-elle sans préambule. Tiens, zieute ça.

Elle sort d'entre ses seins une bourse en peau de rat dont elle extrait un petit sachet noir et une microcassette, qu'elle jette sur la table

basse. Sur le sachet sont imprimées les initiales M.F. en lettres d'or. C'est un peu plus explicite sur la microcassette : *Max Foxx in memoriam*, toujours en lettres dorées.

— Alors tu la lis, cette putain de cassette ? crache Samantha, qui se gratte le pubis sans la moindre pudeur.

— Mademoiselle, vous êtes absolument charmante, couine Holmes ravi.

— T'aimes les morpions, la volaille ? Viens me bouffer les miens.

Samantha relève haut les cuisses, toisant Bart avec défi. Il préfère battre en retraite dans la chambre.

Il glisse la microcassette dans l'ordinateur, qui affiche ce message :

MAX FOXX IN MEMORIAM

La direction du Dreamworld exprime ses sincères condoléances à la famille de M. Max Foxx, décédé d'une crise cardiaque tandis qu'il passait les Cinq Épreuves de sélection réservées aux détrônés. La direction regrette en outre que M. Foxx n'ait pu mener ces épreuves à terme, car il était un brillant candidat, classé parmi les premiers dans le score provisoire. Veuillez trouver ci-joint les cendres de feu M. Foxx, le certificat de décès dûment établi par nos services médicaux, un crédit de 5 000 TTC correspondant à l'assurance obligatoire souscrite par M. Foxx lors de son inscription, ainsi qu'une invitation pour deux personnes à un séjour d'une semaine au Dreamworld, valable un an pour toutes les prestations offertes (repas et consommations exclues).

Avec ses profonds regrets,

la Direction du Dreamworld

NOTA : l'une au moins des personnes invitées doit obligatoirement être un membre direct de la famille de M. Foxx.

Nom de Dieu, ils l'ont descendu, pense Bart tout d'abord – puis il se dit que ce tas de graisse a réellement pu succomber à une crise cardiaque : perdant jusqu'au bout...

Il récupère la microcassette, revient dans le living. Samantha s'est emparée de la bouteille de bourbon qu'elle sirote au goulot.

— Alors ? éructe-t-elle.

— Eh bien, je suis désolé pour ton père...

— Pas moi, si tu veux savoir. Mais ce qui me fout les boules, c'est qu'ils mentent comme des pisse-copies de S-Channel.

— Comment ça ?

— T'es bouché toi, hein ! Il t'a jamais dit, ce vieux con ?

— Dit *quoi* ? (Bart commence à s'énervier devant la provocation

systématique de Samantha.)

— Il avait un cœur artificiel. Indestructible, capable de durer mille ans. Il pouvait crever de n'importe quoi, sauf d'une crise cardiaque, putain de sa mère !

Bart reste sans voix, tandis que divers circuits se connectent dans son esprit :

- la mort « salopée » d'Angelina Boyd ;
- la présence presque immédiate de Zürweiter sur les lieux du crime ;
- la cassette d'Angelina récupérée par Sylvie ;
- la mort de Max, détrôné, enquêtant pour son compte ;
- les plans incomplets du Dreamworld dont parlait Angelina, les infos censurées à la télé, les chaînes indépendantes qui s'éteignent l'une après l'autre, l'absence totale de statistiques sur les détrônés, ces Cinq Épreuves dont tout le monde sait qu'elles sont bidon sans rien en connaître...

Beaucoup de questions sur la Sagamore, un peu trop de mystère autour de Dreamworld.

— Ça te fout les glandes aussi, pas vrai ? ricane Samantha.

— Laisse-moi réfléchir, tu veux ?

Deux solutions, se dit Pointer : soit je m'écrase et laisse tout tomber – ce qui peut sauver ma peau sinon mon emploi – soit je fourre mon nez dans cette affaire, qui risque d'être la plus grosse et la dernière de ma carrière.

Il se rappelle Angelina, baignant dans son sang ; le faciès méprisant et haïssable de Zürweiter ; Henri et Tama, naïvement engagés au Dreamworld ; ce gros benêt de Max, incapable de tuer une mouche, assassiné lui aussi ; Sylvie, qui l'a berné comme un collégien. Il ne peut pas laisser tomber : il y a trop de sentiments dans cette affaire.

Il décroche le téléphone, compose le numéro d'Henri, tombe sur son répondeur qui l'informe qu'Henri est au Dreamworld, et peut être joint en cas d'urgence au T-code 278-666 poste UB40. Bart tape le numéro indiqué. On le prie d'attendre. Pendant ce temps Samantha achève le bourbon – qui paraît ne lui faire aucun effet — et se lève pour aller chatouiller Holmes, qui gousse de plaisir.

Enfin Henri se pointe dans l'écran.

— Ah ! C'est toi Bart ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu te rappelles que tu m'avais proposé de visiter les coulisses du Dreamworld ? C'est toujours possible ?

Henri pâlit soudain.

— Heu... oui – oui, c'est possible, répond-il sur un ton mal assuré.

— Il y a un problème ?

— Non, non, pas du tout... Mais il faudra que tu payes l'entrée. Je ne peux pas t'inviter officiellement.

— Pas grave. Je me débrouillerai. Quand est-ce que je peux venir ?
— Eh bien – quand tu veux, Bart. Quand tu veux.
— Pourquoi t'es si pâle ?
— Pâle, moi ? (Henri a un rire nerveux.) C'est ton écran qui doit être dérégulé, mon vieux. Bon, je dois te laisser. Je suis débordé de boulot en ce moment.

— OK, Henri. À plus tard. (Il raccroche, se tourne vers Samantha.) Tu as toujours l'invitation pour le Dreamworld ?

— J'ai ça, moi ?
— Tu l'as reçue avec les cendres de ton père, d'après la cassette.
— Ah ouais ! Elle doit être chez moi.
— Va la chercher. On va faire un tour au Dreamworld, tous les deux.

— Tu rigoles ! Tu crois que je vais sortir avec un vieux schnock comme toi ? D'abord je l'ai filée à mon frère.

— Arrête ton cirque, Samantha. T'as pas de frère. Va chercher cette invitation. Je te payerai une glace.

— Pauv' con ! (Elle adresse à Bart un geste obscène, se retourne, relève son sac et lui montre ses fesses.) Voilà où tu peux te la carrer, ton invite de merde !

— Écoute Samantha, réplique Bart avec patience, pourquoi t'es venue me voir, hein ? T'en crèves d'envie, de foutre ton petit nez rose dans cette histoire. Je t'en offre l'occasion, et en même temps tu me sers de couverture. Alors tu vas gentiment chercher cette invitation sans dire des gros mots ni montrer ton cul à tout le monde. Si t'es pas revenue dans une heure, je pars sans toi. J'ai pas *vraiment* besoin de toi, tu piges ?

— T'es un putain de salaud de mes deux, sourit la jeune fille. (Elle attrape sa bourse en peau de rat.) J'suis là dans une demi-heure.

Samantha partie, Bart choit sur le canapé avec un profond soupir.

— Elle est extra, déclare Holmes. Et tu peux y aller sans crainte : elle n'a pas de morpions. J'ai vérifié.

DREAMWORLD, SECTEUR HAWAÏ

D'abord, la sensation de la lumière sur ses paupières. Vive et chaude. Puis la douceur poudreuse du sol, sa chaleur aussi. Et un marteau sous son crâne, qui cogne sourdement.

Pierre se retourne – du sable entre dans sa bouche. Il crache, ouvre les yeux.

Ciel bleu sur sa tête. Grand soleil blanc. Il se redresse, abasourdi. Je rêve, croit-il. C'est impossible.

Une longue plage de sable fin, bordée de cocotiers. Des cases de bambous aux toits de palmes, entre lesquelles sont suspendus des filets de pêche. Des pirogues d'écorce à balancier, échouées à la limite des vagues. La mer, la vaste mer, d'un bleu profond frangé d'écume neigeuse, à l'infini. Au loin, une barrière de corail, où l'eau se nuance de vert. Un yacht devant l'atoll, d'une blancheur aveuglante.

Et sur la plage, allongés nus dans le sable, ses trois compagnons d'infortune émergent à leur tour d'un sommeil lourd. Stupéfaits, comme lui. Ils se dévisagent, promènent des regards incrédules sur ce paysage enchanteur. Pierre se lève, tente quelques pas dans le sable chaud. Se dirige vers les vagues mourantes, qui lèchent ses pieds nus. Il s'accroupit, recueille un peu d'eau dans sa paume, la goûte : salée. De l'eau de mer, vraiment. Il rejoint les autres, secoue la tête : la migraine cotonne ses pensées. Un vague parfum de violette dans ses narines, presque écœurant... La mémoire lui revient : les catacombes ; l'obscurité suintante, l'odeur de mort ; les Crobs qui les cernent... Un gaz. Oui. C'est ça.

— Où on est ?

— Qu'est-ce qu'on fout là ?

— Je crois comprendre... commence Pierre.

Il n'achève pas sa phrase : des gens sortent des cases, surgissent d'entre les cocotiers. Des Blancs, vêtus de pagnes, la peau teinte, des couronnes de fleurs dans leurs cheveux noircis. Des visages connus parmi eux – d'anciens membres de la communauté de Gabriel. Ils apportent des pagnes multicolores et des guirlandes de fleurs aux quatre hommes éberlués. Pierre les apostrophe :

— Jean, Élie, qu'est-ce que vous faites là ? C'est quoi, cette

mascarade ?

— Il faut mettre ça, dit Jean, qui tend un pagne à Pierre.

Un autre pose une couronne fleurie sur sa tête.

— Hé, t'es sourd ou quoi ? Je te parle ! Á quoi rime tout ce cirque ?

Jean ne répond pas, ne semble pas le voir : ses pupilles dilatées sont étrangement vacantes.

Alarmé, Pierre se tourne vers Élie, Paul, Mathieu – tous ceux qu'il connaît. Les invective, les secoue. Il est repoussé, avec douceur mais fermeté. De même pour ses trois camarades. La troupe de faux Hawaïens les entoure, leur met des harpons dans les mains, jette des filets de pêche sur leurs épaules.

— Il faut aller pêcher, leur répète-t-on. Pêcher. Aller pêcher.

— Ils sont drogués, suggère l'un des compagnons de Pierre.

— Non, regarde... ils ont une plaque derrière l'oreille.

En effet, certains d'entre eux, dont les cheveux sont trop courts ou mal teints, laissent entrevoir une petite plaque métallique, d'un centimètre carré environ, derrière l'oreille droite.

— J'aime pas ça du tout, s'inquiète Pierre.

— Pêcher, il faut pêcher, insiste la troupe – qui entraîne Pierre et ses amis vers les pirogues.

— Laissons-nous faire, propose Pierre. On va en profiter pour se tirer de là.

Ils poussent deux pirogues à l'eau, attrapent les pagaies, souquent vers le large.

Á bord du yacht, une quarantaine de clients goûtent aux joies du bronzage, étendus nonchalants sur des transats, des long drinks à la main. Quelques-uns, assis à des tables sur le pont supérieur, dégustent fruits de mer et crustacés à un prix prohibitif (réservé aux « A »). Au-dessus d'eux flotte le drapeau du Dreamworld, agité par une délicieuse brise marine. Á l'arrière, d'autres clients se pressent autour d'un canon-harpon pointé vers l'onde et surveillé par un « pêcheur » en costume typique. Des serveurs-marins en blanc louent des paires de jumelles.

Un homme ventru, en chemise rouge à fleurs jaunes et short bleu trop serré, inspecte aux jumelles la plage de cocotiers.

— Ah ! ça y est, ils mettent des pirogues à l'eau, commente-t-il. Les autochtones se préparent à la pêche.

— Je veux voir aussi, dit sa femme – la cinquantaine flétrie, bronzée aux UVA – qui fait signe à un serveur de lui apporter des jumelles. Tu te rends compte, poulet, poursuit-elle. N'est-ce pas dément ? Dire qu'il y a une heure nous visitons les pyramides aztèques...

— Égyptiennes, corrige le mari. Tu as toujours le ticket pour la

chasse au requin ? (Il se tourne vers le faux pêcheur près du canon-harpon.) Ça commence quand ?

L'autre consulte sa montre.

— Dans quelques minutes. Le bateau va se déplacer pour se rapprocher du théâtre des opérations. Puis-je voir votre ticket ? (Le gros type le prend des mains de sa femme et le lui tend.) Vous êtes le troisième sur la liste. Vous n'aurez droit qu'à un seul tir... Si vous abattez le requin, vous aurez un cadeau-surprise offert par le Dreamworld.

— J'adore les cadeaux-surprise ! s'écrie la femme en battant des mains. Tu viseras bien, hein poulet ?

Dans la vaste salle circulaire de la régie finale, Billial embrasse du regard les moniteurs vidéo qui couvrent les parois. Deux cents lucarnes papillotantes, deux cents fenêtres ouvertes sur l'illusion – sur l'ensemble des activités du Dreamworld. En dessous, une armée de techniciens, devant leurs pupitres, surveillent sans relâche la bonne marche des attractions.

Billial s'approche du secteur Hawaï avec quelque appréhension : il n'a pas eu le temps de vérifier le travail de Spoke ; il espère que son requin fonctionne.

Dans un écran, deux pirogues à balancier flottent sur le lagon limpide, filmées depuis le yacht.

— Serrez un peu dessus, demande Billial au technicien.

Zoom sur les pirogues. Billial sursaute :

— Mais... ces hommes ne sont pas grimés ! Qu'est-ce que ça signifie ?

— J'en sais rien, grommelle le technicien. C'est pas mon boulot.

— Montrez-moi le requin !

Décor sous-marin aux nuances bleu-vert : algues, coraux, poissons multicolores. Apparaît soudain le grand requin blanc, qui évolue sagement. Zoom – gros plan sur son œil, glauque, torve. Billial a un geste de recul involontaire. Le requin tournoie, entrouvre sa gueule aux centaines de crocs acérés. Billial hoche la tête, satisfait : Spoke a fait un bon boulot – on jurerait un vrai.

Soudain le requin part comme une flèche. La caméra le perd de vue. Une autre prend le relais. L'animal est comme fou, il tourbillonne au milieu d'un nuage rouge sombre. Billial fronce les sourcils :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— On dirait du sang, observe le technicien.

— Pour quoi faire, bon Dieu ? Ce requin n'est qu'une machine !

Le technicien lance à Billial un curieux regard — mais ne dit rien.

Une tache rouge s'élargit autour de la pirogue de Pierre, qui se penche, intrigué, au-dessus des flots. Il aperçoit un mouvement dans

les profondeurs – une ombre immense. Son cœur bondit dans sa poitrine. Son copain pousse un cri d'effroi.

— Pierre ! Là !

Un aileron gris fend l'eau rougeoyante – se dirige vers la pirogue.

Les deux hommes payaient comme des forcenés vers la côte – trop loin, bien trop loin.

— Ça commence ! Ça commence ! crient des clients excités, penchés au bastingage du yacht.

Les autres se lèvent, certains portent aux yeux leurs jumelles, même les « A » du pont supérieur s'arrêtent de bâfrer pour suivre le spectacle. Bousculade autour du canon-harpon. L'employé vocifère les consignes :

— Ne vous battez pas ! Y en aura pour tout le monde ! Au premier de ces messieurs ! Votre ticket s'il vous plaît – merci. Je vous rappelle : un seul tir. Visez bien ! Prenez votre temps ! Un cadeau-surprise à gagner !

Au loin, l'aileron gris fonce vers la pirogue qui tente vainement de rejoindre la côte. La seconde pirogue s'écarte le plus possible de la tache rouge qui s'étale sous les flots. Choc – sifflement – le harpon fuse, heurte l'eau dans une gerbe d'écume. Son filin décrit une gracieuse parabole dans l'air.

— Raté ! Au suivant ! Ticket – merci – prenez votre temps !

La femme trop bronzée suit la pirogue aux jumelles, fait le point sur Pierre : ses traits inondés de sueur, déformés par la peur ; ses muscles luisants, tendus par l'effort d'échapper au monstre. Il se retourne, s'aperçoit que le requin gagne du terrain, paye de plus belle.

— Quel acteur ! murmure-t-elle, admirative.

— Raté ! Suivant ! Á vous monsieur. Votre ticket s'il vous plaît.

— Vise bien mon poulet !

Billial suit l'action sur les écrans, avec une inquiétude croissante : ce requin est-il *vraiment* une machine ?

D'un coup de queue, le monstre renverse la pirogue. Les deux hommes tombent dans l'eau ensanglantée. Le requin fait demi-tour, se jette sur Pierre hurlant. Sa gueule s'ouvre démesurément – gueule de léviathan – claque sur l'abdomen de Pierre. Du sang jaillit, des entrailles se tordent dans l'eau rouge. Le requin s'acharne, fou furieux, déchiquette le corps sans vie, puis l'abandonne pour se ruer sur l'autre proie qui nage avec l'énergie du désespoir.

Blême, Billial ferme les yeux, réprime un haut-le-cœur.

— Vous êtes sûr que c'est ça le scénario ? demande le technicien.

Le gros type à la chemise rouge a les mains crispées sur les poignées

du canon-harpon. Une sueur froide coule dans son cou, ses lèvres molles frémissent.

— Tire ! mais tire ! trépigne sa femme.

Il tire – au jugé, sans viser. Par miracle, le harpon se plante dans le dos du requin – qui soubresaute au milieu de l'écume rougeoyante.

Le harpon ne l'arrête pas pour autant : il se jette sur sa seconde victime, qui subit le sort de la première. Le filin se déroule à toute vitesse avec un crissement strident.

— Tu l'as eu ! Tu l'as eu ! hurle la femme hystérique.

Son mari ne répond pas, toujours figé derrière le canon-harpon, le visage moite et blanc.

Le « pêcheur » attend calmement que le requin faiblisse, puis enclenche l'enrouleur automatique.

— Les trucages sont extraordinaires, le félicite la femme. Tout a l'air si *réel* ! Alors dites-moi... c'est quoi le cadeau-surprise ?

— Une soupe aux ailerons de requin, répond l'employé d'un ton uni. Offerte par le restaurant des Deux Pagodes, à Shanghai.

DREAMWORLD, ENTRÉE

Samantha n'a pas menti : elle est de retour 35 mn plus tard, et brandit fièrement l'invitation dans le judas vidéo. Bart lui ouvre, puis rappelle Henri pour le prévenir de son arrivée dans le cours de l'après-midi.

Henri a meilleure mine, dans l'écran, qu'au coup de fil précédent. Il est même plutôt désinvolte... C'est louche, se dit Pointer, qui connaît trop bien son ami pour ignorer ses changements d'attitude. Y aurait-il un piège ? Non, Henri ne peut pas lui faire ça... depuis dix ans qu'ils se connaissent, qu'ils ont galéré ensemble, partagé la même vie, aimé les mêmes femmes, jusqu'à ce que leurs métiers les séparent... Par contre, que peut faire à Henri la Sagamore ?

Bon, je verrai bien, conclut Bart. Prudence et méfiance... Déjà, il entrera incognito, grâce à l'invitation de Samantha : pas de crédicarte à présenter, pas de compte débité, pas de nom mémorisé. Ensuite... Il ne peut pas être arrêté ni descendu au milieu de la foule – ça nuirait à l'image de marque. Reste la visite des coulisses : c'est là qu'il devra redoubler de prudence.

— Tu penses trop, l'avertit Samantha. Ça fait enfler la tête et rétrécir la bite.

Elle s'est de nouveau affalée sur le canapé, sans rien cacher à Bart de son intimité – au contraire.

— Je connais des nanas qui n'en diraient pas autant...

— Ah ouais ? Prouve-le-moi !

Samantha relève derechef les cuisses, entrouvre avec deux doigts sa corolle : du rose apparaît dans l'arc-en-ciel, entre les traits noirs. Holmes glousse et n'en perd pas une miette.

— Vas-y ! insiste-t-elle. Je veux la sentir bien au fond. Et pendant ce temps-là, tu me récites un passage de la *Critique de la raison pure* de Kant. Je te la mords si je la sens mollir !

— T'as le SIDA, se méfie Bart. Ou une autre saloperie du même genre. À quoi tu joues, Samantha ?

— Bordel de merde ! Je fais un cadeau à monsieur et monsieur me trouve pas fraîche ! (Elle sort une carte de sa bourse en peau de rat, qu'elle lui jette à la figure.) Tiens, mou de la trique ! Joue au flic ! Je

vais me branler toute seule.

Ce qu'elle fait sans plus attendre, tandis que Bart détaille la carte avec stupéfaction : c'est une licence officielle de prostituée de 2^e catégorie, délivrée à Samantha Foxx, 17 ans, pas de signe particulier, bonne santé générale, MST néant, contrôle SIDA négatif, bref une pute saine et en forme. Max ne m'avait jamais dit ça, s'étonne Bart.

Il observe Samantha qui se masturbe, adroite efficace, et le laisse mater à loisir. Malgré les couleurs inhabituelles, ce spectacle ne peut le laisser indifférent. La jeune fille le remarque :

— Ah ! tu vois, rigole-t-elle. Quand on lâche un peu sa tête, le reste se réveille. (Elle se coule vers lui, dégrafe son pantalon, descend son slip : le membre libéré se détend comme un ressort. Samantha émet un sifflement admiratif.) T'es dispensé de réciter Kant. Mais tu me fais jouir, hein ! Ça fait un bail que j'ai pas joui gratis.

— OK, mais t'enlève ta lame, là : elle me gêne.

— Aucun danger ! Elle sort que si je contracte mes abdos... comme ça.

Elle serre le ventre – la lame jaillit, fine et acérée. Samantha sourit devant l'expression inquiète de Bart.

— T'as jamais eu de problèmes avec tes clients à cause de cette lame ?

— Jamais ! Je bouge pas les mêmes muscles en baisant. Alors tu viens ? Ta pine se ramollit, tu recommences à penser, fais gaffe ! Tiens, je l'enlève si ça peut te rassurer.

Ce qu'elle fait – ôtant du même coup sa robe-sac. Bart achève de se déshabiller, la rejoint sur le canapé. Holmes vient se pencher sur le dossier.

— Je peux regarder ? demande-t-il en penchant un œil allumé.

— Mon poulet, si t'en avais une aussi grosse que ton maître, on s'éclaterait tous les trois. Bon, t'es nul toi. Tu fréquentes jamais les putes ou quoi ? Laisse-moi faire.

Elle caresse Bart et l'introduit en elle. Il éprouve un instant, sous ses testicules, une sensation de froid. Sa bague, pense-t-il sans y accorder d'attention – car Samantha est très pro. Elle devine d'instinct les gestes, caresses et contorsions qui lui plaisent.

L'affaire est réglée en cinq minutes. Samantha a un orgasme fort et vibrant – ou parfaitement simulé. Bart oublie Sylvie et croit retrouver Engeddi, la classe en moins. Ils se relèvent, essoufflés, se sourient : une tacite complicité a été signée par cet acte. Holmes remercie Samantha avec solennité :

— Merci, Samantha. Tu as sorti Bart d'un douloureux chagrin d'amour. Encore quelques séances et il sera guéri.

— Tu vas la boucler, oui ? grogne son maître. Bon Dieu, mais pourquoi j'ai pas pris un poisson rouge !

Samantha éclate de rire...

Peu après, ils sortent bras-dessus, bras-dessous dans le couloir et zigzaguent vers l'ascenseur, sous l'œil scandalisé de la voisine qui les croise, chargée d'amertume et de provisions.

Au cours du trajet vers le Dreamworld, Bart détaille la bague de Samantha : un petit cafard en métal noir, très réaliste.

À l'entrée, tout se passe comme prévu : Bart n'a aucune carte à montrer. En guise de justification d'identité, Samantha exhibe sa licence professionnelle à la caissière, qui la prévient :

— Si c'est pour du travail, négocie. Ils payent à coups de lance-pierres ici.

— Non non, on vient juste fêter la mort de mon vieux, déclare Samantha.

Bart enregistre l'information : il y a un lupanar au Dreamworld, dont aucune pub ne parle.

La caissière leur remet un jeu complet de tickets pour la journée, et ils pénètrent dans la place. Autour d'eux s'étalent tous les stands et manèges habituels d'une fête foraine, dans une débauche de bruits et de lumières.

— Oh, une grande roue ! s'écrie Samantha, ravie comme une fillette. On y va ?

Sans attendre de réponse, elle entraîne Bart dans son sillage. Il aperçoit Henri qui accourt vers lui, fend la foule badaude. Il se serrent la main.

— Je t'ai vu arriver, dit Henri. J'ai fait aussi vite que j'ai pu...

— Tu m'as vu arriver ?

— Oui, sur mon écran. Je l'ai connecté aux caméras de l'entrée pour te guetter.

Autant pour l'incognito, se morigène Bart.

— C'est ton pote ? intervint Samantha. Il a l'air con.

Henri la dévisage avec des yeux ronds. Bart s'interpose :

— Écoute Samantha, on doit causer entre hommes. Alors tu vas jouer et on se retrouve à la sortie, OK ? Dans... deux heures, ça ira ? (La question est destinée à Henri, qui se ressaisit :)

— Hein ? Oh oui, oui, deux heures, c'est suffisant.

Bart craint que Samantha ne proteste à sa manière, mais elle se montre plutôt docile :

— OK les mecs ! Amusez-vous bien. Moi je vais m'éclater sur la grande roue.

— Qui c'est cette greluche ? interroge Henri, une fois Samantha éloignée.

— Une couverture percée. T'occupe pas. Alors tu me les montres, ces coulisses ?

— J'ai un travail urgent à finir, et ne serai pas disponible avant une heure. (Henri pilote Bart à travers les attractions. Il marche vite, paraît nerveux.) Ce que je te propose, si tu veux, c'est de suivre un de nos jeux de rôles, et après je te montre comment ça marche. D'accord ?

Ils parviennent à l'esplanade où sont disposés en demi-cercle des guichets donnant accès à des petits trains bariolés de rouge et de vert, couleurs de la Sagamore. Au-dessus de chaque guichet clignotent des destinations en grandes lettres lumineuses : Chéops, Shanghai, El Paso, Val-d'Isère, Hawaï... La foule se presse, les trains arrivent et repartent, une musique cuivreuse brasse le brouhaha. Henri dirige Bart vers un guichet qui annonce :

PLAGES DE NORMANDIE
(DÉBARQUEMENT)
départ immédiat

— Tiens, essaye celui-là. J'ai vu comment il fonctionne, c'est hallucinant. Bon, je dois te laisser. À tout à l'heure !

Henri s'éclipse comme s'il avait du lait sur le feu, laissant Bart perplexe au milieu de la foule. Qu'est-ce qu'il a ? se demande-t-il. Quelque chose ne tourne pas rond, c'est certain. Mais quoi ?

Une tape sur son épaule coupe sa réflexion : c'est son voisin de palier, un grand type maigre aux cheveux prématurément blanchis, dont il ne connaît même pas le nom.

— Hé, monsieur Pointer ! Vous ici ? Si je m'attendais !

— Tout le monde a le droit de prendre du bon temps, pas vrai ? grimace Bart.

— Sûr ! Sauf que moi je ne prends pas du bon temps : je passe une épreuve.

— Vous voulez dire que... ?

— Tout juste : je suis détrôné. Alors je viens tenter la chance.

— Ou risquer votre vie ! Paraît que les Cinq Épreuves sont plutôt gratinées...

— Bah ! Comme dit le proverbe : qui ne risque rien n'a rien !

— Ce qui ne veut pas dire : qui risque tout a tout... Ah, c'est à nous, je crois.

La foule les a portés devant le guichet : ils présentent leurs tickets, montent dans le wagon bondé. Peu après le mini-train s'ébranle, et au bout de quelques dizaines de mètres, s'engouffre dans un tunnel. Tassé dans la cohue, Bart commence à transpirer. Ses testicules le démangent.

J'espère que cette gamine ne m'a pas refilé une saloperie, se dit-il.

SUBURB, SECTEUR 12 OUEST

Le sémillant glisseur rouge et vert de la Sagamore amorce une descente impeccable au milieu de l'immense chantier qu'est devenue la communauté agricole du Secteur 12 Ouest. Plus une trace des plantations, serres, vergers qui firent la fierté de feu Gabriel. Une armada de bulldozers raclent jour et nuit la terre fertile, nivellent, aplanissent. D'énormes pelleteuses achèvent de dévorer les baraques, qu'elles transforment en gravats de remblai. Les arbres fruitiers, arrachés par d'autres croque-nature à mâchoires et chenilles d'acier au titane, s'entassent sur de longs semi-remorques qui les emmènent vers un recyclage quelconque. D'autres machines se profilent derrière ces monstres : grues, scrapers, bétonnières... qui préfigurent déjà le futur paysage : une large piste en béton...

Le glisseur se pose en douceur sur l'ancienne place du village – dont ne reste debout qu'un seul bâtiment : la Maison du Conseil, repeinte en glycéro rouge aux lettres vertes et rebaptisée Bureau d'Accueil. Les quatre occupants du glisseur s'y rendent du pas lent et compassé des officiels en visite « de terrain » : MM. le Chef de Cabinet du Ministère de l'Urbanisme, le Directeur Général de l'Aménagement du Territoire, le Secrétaire d'État à la Santé et le Responsable du Secteur Ludique de la Sagamore, Éric Billial, qui explique et commente, avec sa faconde habituelle, l'intérêt d'un tel chantier.

— Était-il nécessaire de détruire tous ces arbres ? demande le D.G. de l'Aménagement, sur un ton faussement badin.

— Absolument ! réplique Billial. Ils étaient plantés d'une manière anarchique et auraient gêné les travaux. De plus c'étaient des arbres fruitiers, avec tous leurs inconvénients : pollen au printemps, fermentation des fruits tombés, etc. Nuisible au plan santé n'est-ce pas cher collègue ? (Le Secrétaire d'État à la Santé acquiesce vaguement : il n'a pas écouté.) Mais nous en planterons de nouveaux... La Sagamore ne recule devant aucun sacrifice en ce qui concerne la protection de la nature.

Un coup de vent emporte le chapeau du D.G. de l'Aménagement. À l'issue d'un vol incertain, le couvre-chef roule dans la poussière. Un ingénieur se précipite, le ramasse, l'époussette, le rend avec un sourire

contrit à l'officiel – lequel affiche un rictus horrible, comme si sa vie dépendait de son chapeau.

Le champagne et les petits fours offerts dans la salle claire, lambrissée de pin naturel, du Bureau d'Accueil ne parviennent pas à le déridier. Il toise Billial de ses petits yeux porcins, déformés par d'épaisses lunettes, comme s'il était une espèce répugnante de cafard. Billial sent qu'il doit attaquer d'emblée s'il ne veut pas être acculé par ce redoutable fonctionnaire. Il fait signe à une hôtesse qui presse un bouton mural. Une cloison coulisse, dévoile une maquette du site, admirable de précision, jusque dans les arbres à l'instant promis.

La maquette reproduit un circuit de course automobile, large et sinueux, pourvu de tous les obstacles imaginables : chicanes, trempins, fossés, virages en épingle, etc. Des tribunes, des parkings, des bâtiments techniques et administratifs complètent le paysage. Sur la piste, une dizaine de Formule Jet miniatures attendent le départ.

— Messieurs, commence Billial, vous avez sous les yeux la représentation à l'échelle d'un millièmè de notre projet. Comme vous pouvez le constater...

— Un instant ! tranche le Directeur de l'Aménagement du Territoire. Avant de poursuivre, j'aimerais vous poser quelques questions.

— Je suis là pour ça, articule Billial, qui sent sa gorge se nouer : il redoutait par-dessus tout une joute avec le plus tatillon des représentants du gouvernement.

— Votre société a – comment dire – « déplacé » un certain nombre d'individus qui vivaient depuis fort longtemps sur cette zone.

— En effet, monsieur le Directeur Général. Mais ils végétaient dans des conditions d'hygiène déplorables.

— Ce n'est pas l'avis de mon collègue responsable de la Santé ici présent. J'ai lu son rapport avec la plus grande attention.

Le Secrétaire d'État à la Santé opine avec vigueur. Billial comprend qu'il a commis une grave erreur stratégique. Il tente de renverser la situation :

— De quand date ce rapport ?

— Trois jours avant que vous ne procédiez à l'exp – mrmh – au déménagement.

— Monsieur le Chef de Cabinet du Ministère de l'Urbanisme peut vous certifier que...

— Mon collègue n'a qu'une chose à certifier, c'est la conformité des plans de construction aux normes de sécurité. C'est ce pour quoi il est venu. Exact ?

— Parfaitement exact, répond l'intéressé d'un ton sévère.

Billial s'efforce de garder une expression sereine, mais ses entrailles se tordent : c'est un complot ou quoi ? Que me veulent-ils ?

— Le service que je dirige, poursuit le D.G. de l'Aménagement avec hauteur, ne vous a *pas* délivré le récépissé 956 BZ vous donnant autorisation de déménager les habitants de cette zone. Est-ce que je me trompe ?

— N-non, mais pour des raisons que, je l'espère, vous comprendrez, nous avons été obligés, pour respecter des délais impératifs de mise en service, de procéder à ce déménagement, dont nous savions que nous aurions l'autorisation, et nous avons demandé à la sécurité de... Disons que nous avons accéléré un peu le processus afin d'éviter cette lenteur administrative qui paralyse souvent nos projets, enfin parfois, j-je ne veux pas dire que je mets en cause l'efficacité de vos services, mais...

— Mais ?

Aïe aïe aïe, s'angoisse Billial, je m'enfoncé, je m'enfoncé !

— Enfin, monsieur, ce n'est pas la première fois que la Sagamore ou d'autres entreprises ont recours à de telles méthodes !

— Je tiens de plus à préciser, renchérit le Secrétaire à la Santé, que nos médecins assermentés n'ont pas pu assister au déménagement, faute d'avoir reçu l'ordre de mission nécessaire et conséquent au récépissé susdit. J'ai d'ailleurs adressé un rapport circonstancié à ce sujet, par voie hiérarchique, au Conseil Supérieur de la Magistrature.

— Si nous résumons, monsieur Billial, attaque le D.G. de l'Aménagement, vous construisez n'importe quoi n'importe où, au mépris de toutes les lois.

Billial se sent coincé. Son mouchoir de soie brodé ne peut éponger la sueur qui coule à grosses gouttes de son front, malgré la climatisation. Il fait resservir du champagne qui n'allège rien : pour lui il a un goût de vinaigre.

— Je ne comprends pas...

— Où sont tous ces gens qui vivaient ici ?

— Ils ont été transférés dans notre parc d'attractions, le Dreamworld, après un examen médical poussé de nos services de santé. La plupart y exercent un métier agréable et convenablement rémunéré.

— C'est vous qui le dites, monsieur Billial. Navré, mais j'ai fait nommer une commission d'enquête, chargée d'établir un rapport sur les conditions de vie de ces individus. S'il s'avère qu'un seul d'entre eux ait à se plaindre des traitements subis, ou si leurs conditions de vie sont inférieures à ce qu'ils avaient ici, votre société devra en subir les lourdes conséquences, monsieur Billial. L'autorisation 956 BZ ne vous ayant *pas* été accordée *avant* le fait accompli, vous devrez immédiatement mettre fin aux travaux, réemménager les habitants d'origine, reconstruire à vos frais tout ce que vous avez détruit, dédommager chaque victime au prorata des préjudices physiques et

moraux subis.

— C'est impossible...

— C'est la loi, monsieur Billial.

Billial ne comprend plus rien : le gouvernement détient 1/3 des actions de la Sagamore. Quel intérêt de faire capoter ce projet ? Pour le faire couler lui ? Mais pourquoi toute cette procédure ? Désarmé, il quête l'appui du Chef de Cabinet du Ministère de l'Urbanisme :

— Monsieur le Chef de Cabinet, vous qui nous avez soutenu lors du Conseil...

— Je n'ai rien soutenu du tout, se rétracte le fonctionnaire. J'ai simplement mentionné qu'au vu des éléments dont je disposais, ce projet me semblait viable. Il me reste à le vérifier *in situ*. Il apparaît déjà qu'il... hem ! « contourne » certaines dispositions légales.

Billial cherche désespérément à deviner la raison d'un tel revirement. Jusqu'à présent la Sagamore a toujours devancé les décisions de l'Administration, décisions qu'elle lui savait acquises. Or voilà qu'un fonctionnaire zélé embourbe la bonne marche d'un projet colossal dont il est un des plus hauts responsables. Il devra s'expliquer, rendre des comptes. Cette erreur – s'il s'agit bien d'une erreur – va lui coûter sa place. Détrôné... Non. Impossible. C'est un test, espère-t-il. Une de ces mises en scène diaboliques, dont la Sagamore a le secret, destinées à tester l'efficacité de ses collaborateurs. Ce ne peut être que ça.

Il se ressaisit, puis contre-attaque – sur les chiffres, son terrain favori :

— Messieurs, permettez-moi tout de même de vous présenter en deux mots ce projet que vous semblez désireux de voir capoter. (Il s'approche du circuit miniature, le met en route : les dix petits bolides s'élancent sur la piste, en une course furieuse et minutieusement programmée. Comme prévu, tous les regards convergent sur cette poursuite folle et captivante.) Ce circuit de course ultra-rapide va permettre de recevoir les meilleurs pilotes du monde entier. Des contrats ont d'ores et déjà été signés avec plus de 30 nations, dont l'Allemagne et les États-Unis. Une émulation s'engage entre les cinq constructeurs mondiaux de véhicules terrestres, et il va sans dire que la Sagamore a pris option sur notre constructeur national. D'autre part ce circuit et ses infrastructures vont créer à temps plein 15 000 emplois, et le double en période de courses. Les manifestations prévues étant à un niveau mondial, le chiffre d'affaires estimé, grâce à l'afflux de devises apportées par les participants, les sponsors, les supporters et les spectateurs, pourra s'élever à 80 voire 100 milliards par an. Il est évident que la Sagamore réinvestira, comme elle l'a toujours fait, une partie de ses bénéfices dans les projets sociaux d'État en faveur des déshérités, notamment dans les domaines de la Santé, de

l'Urbanisme et des Espaces Verts dont nous avons tant besoin.

— Mmmmh... Votre discours est convaincant, répond le D.G. de l'Aménagement, qui ne peut s'empêcher de suivre la course effrénée des petites voitures sur la piste. (L'une d'elles, talonnée par une autre, culbute dans un virage. Le fonctionnaire la remet délicatement en place – elle redémarre en trombe.) Vous faites un excellent vendeur. 15 000 emplois, dites-vous ?

— Et le double lors des manifestations.

— Combien y avait-il de déménagés ?

— 350.

— En effet, ils pèsent peu devant un tel projet... Or vous les avez tous relogés.

— Relogés et employés. Et les enfants vont à l'école, ce qui n'était pas le cas ici. Leurs études sont payées par la Sagamore.

— Bien, bien... La commission d'enquête vérifiera tout cela. S'il n'y a aucun motif sérieux de plainte, nous pourrons considérer votre petite... entorse aux règlements comme nulle et non avenue. Reste-t-il de cet excellent champagne ?

— Certainement, s'empresse Billial, soulagé.

Il respire à nouveau : l'orage est passé. C'était bien, comme il l'avait pensé, un test destiné à mesurer sa combativité. Il estime s'en être bien sorti.

— Une dernière question, si vous le permettez, minaud le Chef de Cabinet. Á qui avez-vous fait appel pour effectuer le déménagement ?

— Á la Sécurité, comme d'habitude. C'est le capitaine Zürweiler qui a supervisé l'opération, je crois.

Les trois fonctionnaires se lancent des regards lourds de sous-entendus.

— Je vois, opine le D.G. de l'Aménagement. Et tout s'est bien passé, selon vous.

— Selon les rapports qui m'ont été transmis, oui. Je n'ai pas assisté en personne à l'opération, bien entendu. Ce n'est pas mon domaine, et j'avais d'autres obligations.

— Je vois, répète le D.G. en hochant la tête. Alors Billial comprend que ce n'est pas après lui qu'en a le gouvernement – mais après Zürweiler. Lui n'est qu'un pion dans ce vaste jeu qui le dépasse – un pion qui peut, au besoin, être sacrifié.

DREAMWORLD, SECTEUR NORMANDIE

Au bout de longues minutes de chaleur étouffante, le petit train rouge et vert débouche dans une grande salle souterraine, circulaire, percée de nombreuses portes. Près du plafond, des écrans vidéo géants montrent ce qui attend les joyeux participants : l'enfer de la guerre. Des soldats couverts de boue zigzaguent entre explosions et rafales. Des canons tonnent, des armes crépitent, des hommes tombent. La foule qui sort du train s'ébahit devant ces images hurlantes de vérité, renforcées par un son sensurround qui la prend aux tripes.

Cinq portes métalliques, d'allure militaire, donnent aux joueurs le choix de leur compagnie : américaine, canadienne, anglaise, française ou allemande. Devant chaque porte, un gradé attend ses hommes. Un bataillon d'hôtesse aux couleurs du Dreamworld accueillent les participants, les dirigent vers les vestiaires où des costumières distribuent armes, paquetages et uniformes.

Le voisin a retrouvé Bart et lui envoie un coup de coude dans les côtes :

— Je sens qu'on va bien s'éclater ! jubile-t-il.

— Quelle compagnie choisissez-vous ?

— Anglaise. Mon arrière-grand-père s'est battu avec les Anglais pendant cette guerre.

— Américaine pour moi, tranche Bart, qui ne tient pas à s'encombrer de son voisin.

Ils vont prendre leurs uniformes. L'employée qui les distribue coche à mesure sur un écran graphique les effectifs de chaque compagnie. Vient le tour de Bart, qui demande un uniforme américain.

— Désolée, la compagnie US est au complet, répond la costumière. Restent l'anglaise ou l'allemande.

— Bon, l'anglaise, soupire Bart, peu enthousiaste à l'idée de se coltiner son voisin.

Après quelques instants d'effervescence, tout le monde est paré. Les écrans s'éteignent, un officier s'avance au milieu de la salle, muni d'un micro.

— Fini de rigoler, les gars, retentit sa voix amplifiée. Vous avez décidé de jouer à la guerre, vous allez être servis. Je vous préviens,

c'est pas du bidon. Va falloir déloger les Boches d'Utah Beach. Ils sont bien armés et protégés. Nos croiseurs les pilonnent, mais il en reste assez pour vous tirer comme des lapins. Certains d'entre vous vont y laisser leur peau. Pourtant vous devrez monter à l'assaut, les gars. Sans fléchir. Ceux qui reculeront seront abattus sans sommation. S'il y en a qui ont les foies, ils peuvent encore aller se rhabiller.

— On s'y croirait ! chuchote le voisin excité.

— Voici les cinq lieutenants qui vous commanderont, poursuit l'officier, désignant les gradés devant les portes. S'agira de leur obéir au doigt et à l'œil. Pour ceux qui ont choisi le camp allemand, des instructions plus précises seront données en route. Rejoignez vos unités, les gars, et que les meilleurs gagnent !

L'officier s'éclipse et les joueurs se rassemblent devant les portes de leur choix. Aussitôt les lieutenants commencent à beugler des ordres. Les portes s'ouvrent. Bart s'engouffre avec son unité dans un goulet sombre et humide. Il se sent ridicule à jouer ainsi au soldat.

Talonné par son voisin hilare, il passe un sas et sort à l'air libre... sur une barge en pleine mer.

Il s'immobilise, saisi d'étonnement.

La barge avance vers une plage couverte de barbelés et de pieux d'acier, dévastée par un déluge d'obus, de mortiers, de shrapnels. Une falaise la borde, effondrée par endroits. Au sommet, des bunkers dont les canons écumants pilonnent les péniches. Des gerbes d'eau, de sable, de feu s'élèvent de tous côtés, dans un vacarme ahurissant. La mer est couverte jusqu'à l'horizon de navires de guerre et de barges de débarquement. De lourds avions grondent haut dans le ciel. Des obus fusent au-dessus des têtes. Une fumée à l'odeur de poudre et de métal embrume la scène.

Le lieutenant hurle des injures. La barge touche le sable. Son avant s'abat, libère la troupe qui patauge dans l'eau vaseuse, crie de peur ou d'allégresse. Le lieutenant monte à l'assaut, arme au poing, entraîne son unité. Bart a beau scruter les environs, il ne parvient pas à discerner le réel du trucage. Les explosions lui paraissent terriblement vraies : non loin, un obus éparpille un groupe de soldats – des corps volent dans la fumée : hommes ou mannequins ? Et ces balles qui sifflent à ses oreilles, sont-elles illusoires ?

Un type culbute près de lui dans le sable humide. Il s'en approche – mais le lieutenant le pousse en avant du canon de sa mitraillette :

— Bouge ton cul Ducon ! T'es à découvert !

— Hé, qu'est-ce qu'il lui arrive, à lui ?

Du sang rougit le sable autour du soldat face contre terre.

— T'occupe ! Avance !

Le lieutenant crache une rafale vers un nid de mitrailleuses qui riposte aussitôt – le sable gicle autour de Pointer, qui fonce s'abriter

derrière une rangée de X d'acier.

Son voisin le rejoint en courant. Écorché, boueux, la mine réjouie :

— Qu'est-ce qu'on s'éclate, hein Pointer !

— Tu parles, grimace Bart. (L'image du sang sur le sable flotte encore dans ses pupilles.)

— Je vais essayer de faire sauter le nid de mitrailleuses. Tu me couvres ?

— Si tu veux.

Bart examine son arme : un fusil d'assaut qui paraît vrai – il ne tient guère à s'en assurer.

— On y va ! crie le voisin.

Il dégoupille une grenade d'un coup de dents, sort à découvert. Bart canarde les mitrailleuses, couché derrière lui dans le sable. Soudain le voisin tressaute avec un drôle de hoquet – lâche sa grenade. Par réflexe, Bart se jette dans un trou d'obus – la grenade explose. Sable, eau, éclats métalliques s'abattent sur le privé recroquevillé dans la boue. Un coup de pied dans les reins le fait se redresser. C'est encore le lieutenant gueulard :

— Dernier avertissement, couille molle ! hurle-t-il. La prochaine fois que je te vois planqué, je t'abats comme un putain de clébard !

Bousculé par le lieutenant, Bart plonge au milieu de l'enfer. Il passe devant son voisin – ce qu'il en reste : pas grand-chose. Sa tête est encore reconnaissable, ses traits maigres figés dans l'étonnement, une grande fleur rouge parmi ses cheveux blancs.

Sans plus réfléchir, Bart dégoupille à son tour une grenade, la lance vers le nid de mitrailleuses, indifférent aux balles qui vrombissent à ses oreilles, aux giclées de sable sous ses pieds.

La grenade atteint son but : les mitrailleuses se taisent. Un coffre à munitions explose, achevant de réduire l'endroit à l'état de débris enflammés.

— Bravo, soldat ! vocifère le lieutenant. Ton nom ?

— John Smith, répond Bart Pointer.

— T'auras une citation, soldat Smith ! *Attention !*

Ils se jettent à terre. Un obus tombe en hurlant — averse de boue, de feu, de mort. Bart est assourdi, asphyxié. Déjà le lieutenant s'est relevé, gueule après d'autres hommes :

— Escaladez-moi cette putain de falaise, bande d'ahuris ! Et que ça saute !

Ça ne fait que ça, ricane Bart à part lui. Il se tourne vers la mer. Là-bas aussi la guerre fait rage : des navires coulent, d'autres brûlent. Les canons tonnent sans discontinuer. Des péniches gisent dans la vase, éventrées.

Abrutí par le vacarme, Bart suit le mouvement, grimpe dans les rochers. Il renonce à trier le vrai du faux. Il perd la notion du temps,

se demande s'il n'est pas en train de vivre un cauchemar. Pourtant il sent la vase dans sa bouche, la brûlure d'une estafilade sur sa joue. La fumée âcre le fait tousser. Ses oreilles sifflent, des phosphènes dansent sous ses paupières.

Un morceau de falaise se détache, ébranlé par les bombes. Bart dégringole dans une pluie de cailloux. Il reste là, à demi assommé, gisant parmi les gravats, tandis que l'enfer se déchaîne autour de lui...

Soudain tout s'arrête.

Par contraste, le silence lui vrille les tympans. Il cligne des yeux, s'extirpe avec peine de l'éboulis. La fumée se dissipe, aspirée par des bouches dissimulées. Des « morts » se relèvent, rieurs – d'autres non. Des secouristes munis de civières parcourent le terrain, évacuent les blessés. Au large, les navires ne coulent plus ni ne brûlent : ils restent immobiles et silencieux. La « mer » s'aplanit... Le film est fini.

Les joueurs se regroupent, sortent par des ouvertures béant dans la falaise. Le « lieutenant » rejoint Bart, lui serre la main :

— Félicitations ! Votre attaque contre le nid de mitrailleuses était superbe. Permettez-moi de vous offrir cette médaille, pour votre action d'éclat.

Il lui présente une lourde médaille en bronze, gravée au logo du Dreamworld. Furieux, Bart la jette à terre, empoigne le faux gradé :

— Et mon voisin qui est mort devant moi, il n'a pas de médaille ?

— Hé, le jeu est terminé, mon pote ! Faut te calmer ! De quoi tu parles ?

— Du mec qui a sauté devant moi ! Là-bas...

Bart désigne la rangée d'X en acier... Son bras retombe : pas de cadavre – juste des trous d'obus. Le lieutenant hoche la tête, compatissant :

— T'as eu des émotions fortes, hein !

— Mais je l'ai vu ! s'écrie Bart, moins sûr de lui. Il était devant moi, je le couvrais, et puis...

— Ils distribuent des sédatifs à l'accueil. Tu devrais en prendre un.

Il entraîne gentiment Pointer vers la sortie – qui se dégage d'un mouvement d'épaule.

— Fous-moi la paix ! Je sais ce que j'ai vu, merde !

— T'as rien vu du tout. T'as passé ton temps à chier dans ton froc.

De retour dans la fête foraine, Bart se glisse dans une cabine téléphonique, demande Henri. On lui répond qu'il a quitté son travail depuis une demi-heure. Il appelle chez lui : personne.

Henri le savait, réfléchit Bart. Il m'a guidé vers ce jeu en toute connaissance de cause. C'est pour ça qu'il était si bizarre... Il *savait*, nom de Dieu, que je risquais ma peau – que je *devais* me faire tuer... Et c'est mon voisin qui a écopé à ma place... C'était prémédité ! Merci

Henri, mon vieux pote, pour ces moments intenses. Je te retrouverai, et tu cracheras le morceau. Moi aussi, je connais des jeux rigolos.

Bart rejoint la sortie, attend Samantha, la cherche un peu parmi les manèges et attractions.

Elle aussi a disparu. Eh bien, c'est génial, se dit-il : foiré sur toute la ligne. Malgré tout, je sais à quoi m'en tenir : le combat est engagé – et plus question de faire semblant.

— Chéri, que faire d'excitant ce week-end ?
— Si on allait en pirogue dans la jungle amazonienne ?
— Impossible ! C'est bien trop loin !
— Mais non ! C'est au DREAMWORLD, à deux pas de chez nous !
— Et il y aura des bêtes sauvages ?
— Bien sûr ! Et même des hommes primitifs.
— Brrr ! Ça me donne des frissons.
— Préfères-tu faire du ski en haute montagne ?
Te baigner à Hawaï ? Visiter Shanghai ?...
TOUT EST POSSIBLE !

DREAMWORLD

Un monde de rêve où tout est possible.

T-code 666.

DREAMWORLD EST UNE PRODUCTION SAGAMORE

ARRONDISSEMENT 422, SECTEUR A

Tout au fond du flat noir et blanc, d'une austérité presque ascétique, de Zürweiter, une chambre sans fenêtres est tapissée de miroirs. Des anneaux y sont fixés, desquels pendent chaînes d'argent, lanières de cuir, ceintures, corsets et menottes d'acier. Dans un coin, cinq ou six mannequins de plastique sont figés en des poses provocantes, et portent une panoplie sadomaso complète : sous-vêtements de cuir, bracelets cloutés, soutiens-gorge munis de pointes, colliers de chien, etc. Dans un autre angle, un râtelier offre un assortiment de martinets, badines, bottes à bouts ferrés... Un fouet traîne sur la moquette noire ; l'un des mannequins est nu.

Ses vêtements ont été pris par Sylvie de Grammont : soutien-gorge en cuir noir aux pointes découpées, porte-jarretelles en cuir également, bottes à aiguilles montant jusqu'aux cuisses, ongles-griffes d'acier chromé, torque clouté. Des marques zèbrent ses fesses, son dos. Les mamelons de ses seins sont rouges et gonflés, l'un d'eux saigne d'une écorchure. Elle est à califourchon sur Zürweiter et frotte lascivement son blond pubis contre le sexe mou de son amant, qui présente aussi de multiples griffures, morsures, estafilades. Sperme et sang mêlés tachent les draps de soie noire. Sylvie est échevelée, lèvres pulpeuses, yeux mi-clos, souffle court : elle en veut encore. Ce n'est pas le cas de Zürweiter, qui fume avec nonchalance un fin cigarillo, une main derrière la tête.

— Comment c'était avec Bart Pointer ? demande-t-il à brûle-pourpoint.

— Il a fait ce qu'il a pu, répond Sylvie évasive. Mais il est trop doux.

— T'aimes avoir mal, hein ? Salope. Jouisseuse.

— Oui mon prince, murmure Sylvie, soumise. Fouette-moi encore, je t'en prie...

Elle va ramasser le fouet, le lui donne, s'agenouille sur le lit, lui présente ses fesses sillonnées de rouge. Zürweiter jette l'instrument à travers la chambre.

— Relève-toi, femelle en chaleur, intime-t-il. Je dois te parler. (Sylvie se coule près de lui, affiche une expression interrogative.) Tu connais Éric Billial, le responsable des jeux à la Sagamore. (Elle

opine.) Bien. Tu vas aller le voir et le baiser.

— Lui ? Mais il est gros et laid, et sûrement impuissant !

— Peu importe tes goûts. Tu es mon espionne et ma putain. Tu fais ce que je te dis. N'oublie pas que tu me dois ton standing.

— Que dois-je prendre chez lui ?

— Rien. Tu vas *poser* quelque chose. Sur lui.

Zürweiter ouvre le tiroir de sa table de chevet, en sort une petite boîte qui contient une pastille adhésive de la taille d'une pile de montre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une microbombe. Tu dois la coller sur sa peau, sans qu'il s'en aperçoive. Elle sera déclenchée par décharge émotionnelle. Veille à ne pas l'exciter ni l'effrayer après avoir posé la bombe. Sinon tu sauteras avec lui.

Sylvie observe la pastille avec crainte, comme si elle allait exploser dans l'instant.

— N'y a-t-il pas un autre moyen de l'éliminer ? Celui-ci me paraît... risqué...

— Je hais les pleutres, les trouillardes, les femmelettes, réplique Zürweiter avec froideur. J'ai cru que tu étais une femme forte et courageuse. Je m'aperçois qu'il n'en est rien. Tu vas prendre tes affaires, sortir d'ici et ne plus me revoir. Évidemment, tu perdras tout. Tu iras végéter en D, vendre ton cul pour deux ronds.

— Non ! s'écrie Sylvie horrifiée. Je ferai tout ce que tu veux ! Quand dois-je y aller ?

— Ce soir. Je veux que demain matin Billial ait disparu de la circulation. Il est... (il consulte sa montre) 19 h 30, Billial quitte le Dreamworld dans une demi-heure. Tu as le temps de le prendre à la sortie.

— Je préfère aller chez lui... Il me faut trouver un prétexte pour l'aborder, sans qu'il se méfie.

— Fais comme bon te semble. C'est toi la spécialiste. Inutile de revenir quand tu auras fini : je ne serai pas chez moi. Viens me voir demain matin à mon bureau, à la Sécurité.

— D'accord. (De la pointe acérée de ses faux ongles, Sylvie caresse le membre de Zürweiter, qui se redresse. Elle gémit :) Baise-moi mon prince, baise-moi encore...

— Va chercher le fouet, ordonne Zürweiter.

ARRONDISSEMENT 713, SECTEUR C

Secoué dans les courants d'air aléatoires qui tourbillonnent au-dessus des tours, le zinc innommable de Pedro essaie d'atteindre la plate-forme d'atterrissage du building 67. Les hélices tordues et non synchrones le font dangereusement dériver mais Pedro corrige la trajectoire en jouant avec habileté des pédales et du palonnier. Le turbocompresseur a des ratés, il tousse et crachote, sur le point de rendre l'âme. La piste circulaire, rendue floue par le smog qu'opalise un soleil diffus, semble valser sous les patins.

Bart est étonné du contraste entre ce bouillon de culture chimique et l'air presque pur du Dreamworld : encore une illusion ? Ou une technologie inconnue ? Si c'est le cas, il y aurait moyen de nettoyer la ville... Or les gens *payent* pour aller au Dreamworld : l'air pur est compris dans le prix du billet.

— Muchas gracias, señor, ne cesse de répéter Pedro. Yé né croyais plous à ma licence... Yé té ré vaudrai ça, chef !

— Ça va, ça va, bougonne Pointer. Essaie d'atterrir correctement, ça me fera plaisir.

— Pas facile ! Madré de Dios, qué vent ! Et ce hijo de puta de taxi en bas qui prend toute la place...

Bart se penche contre le pare-brise crasseux : en effet, un hélico luxueux attend au bord de la plate-forme. Rotor arrêté, patins ancrés : il semble disposé à rester un moment.

— Attends, rit Pedro, yé vais lui faire peur a ce paisan...

— Pas la peine ! s'écrit Bart – trop tard.

L'hélico de Pedro tombe soudain en vrille, rotor bloqué. Les sautes de vent et la dérive de queue hors contrôle le dévient vers le taxi garé en bas – dont le pilote s'éjecte comme un diable d'une boîte et plonge derrière une cheminée de climatisation. Á l'ultime seconde le rotor redémarre avec force pétarades – les patins du zinc de Pedro rayent la queue de l'autre hélico. Pedro effectue un demi-tour à 45° – ses pales frôlent le béton gras – il touche le sol avec un patin (qui se tord), rebondit, touche avec l'autre, glisse, cahote et s'immobilise à quelques centimètres de la bordure de l'immeuble. Une vitesse supérieure d'1 km/h aurait suffi pour que l'hélico heurte la bordure et bascule

dans le vide – chute de 250 mètres.

Bart sort de l'engin, blême et peu assuré sur ses jambes. Le pilote de l'autre hélico rapplique, hurle des injures. Pedro passe la tête par la portière et lui répond en espagnol. L'autre est mexicain : le ton monte très vite. Bart les laisse s'expliquer, ajuste son masque anti-pollution et se rue vers l'ascenseur, qui clignote son sempiternel « ATTENTE-ATTENTE ». Quand la cabine arrive enfin, exhalant son odeur de désinfectant, les deux pilotes en viennent aux mains.

Un homme attend Bart devant sa porte. Coûteusement habillé, plutôt replet, un visage poupin dont il essuie la sueur avec un mouchoir de soie brodé. L'air nerveux, impatient... inquiet. Le client du taxi stationné là-haut, suppute Bart.

— Monsieur Pointer ? Ça fait une demi-heure que je vous attends.

— Désolé. Il fallait prendre rendez-vous... Á qui ai-je l'honneur ?

— Éric Billial, responsable du Secteur Ludique de la Sagamore.

Bart ouvre sa porte sans répondre. Ce nom lui dit quelque chose...

— Un de vos amis m'a parlé de vous, enchaîne Billial. Je suis venu incognito... J'ai préféré ne pas risquer de vous appeler.

— Tu fais dans les petits gros maintenant ? s'enquiert Holmes, venu accueillir son maître.

Bart l'écarte d'un geste excédé. Billial fixe le perroquet, bouche bée.

— Quel ami vous a parlé de moi ?

— Henri Masfeld, un de mes employés. Mais — hum — ce que j'ai à vous dire est très confidentiel. Ce volatile ne risque-t-il pas de...

— Quand il le faut, tranche Bart d'un ton sec, Holmes est muet comme une tombe.

— Seulement quand j'ai mangé, précise le perroquet. Et quand on ne me traite pas de *volatile*.

— Oh, toutes mes excuses, sourit Billial.

Holmes l'ignore :

— Je trouve que tu me négliges un peu ces derniers temps, Bart. Je crève de faim pendant que tu batifoles avec tes minettes.

— Mais je ne... commence Bart, qui se reprend : Oh, bon, ça va ! Asseyez-vous, monsieur Billial. Je suis à vous dans un instant.

Billial s'assoit avec précaution au bord du canapé défoncé, comme si celui-ci risquait de s'écrouler sous lui. Bart remplit de croquettes la mangeoire d'Holmes, qui proteste encore :

— Tu m'avais promis de la salade, tu te souviens ? Je croyais que t'en ramènerais...

— Eh bien j'en ramène. Une sacrée salade même... pas du genre comestible.

Pendant qu'Holmes se restaure, Bart ouvre une bouteille de bourbon, qu'il apporte avec deux verres dans le living.

— C'est du faux, prévient-il. Vous n'en avez sûrement jamais bu... Il

saoule autant que du vrai.

— Juste un doigt, merci. Votre ami, Henri Masfeld, m’a demandé il y a quelque temps s’il pouvait vous faire visiter les coulisses du Dreamworld. Bien entendu, je me suis renseigné avant d’accepter : j’ai ainsi appris que vous étiez détective privé. Aviez-vous une raison précise de visiter les coulisses, monsieur Pointer ?

— Il y a comme un malentendu, monsieur Billial. Primo, je déteste qu’on vienne m’interroger chez moi, sans rendez-vous ni mandat de la Sécurité. Secundo, je crois que c’est *vous* qui avez proposé cette visite à Henri. Exact ?

Billial affiche un étonnement sincère :

— Moi ? Mais pourquoi ?

— Pour m’éliminer en douce. Comme Henri a échoué, c’est lui qui a été éliminé. Vrai ou faux ?

— Éliminé ? répète Billial interloqué. Que voulez-vous dire ?

— Simplement ceci : Henri m’a entraîné dans un jeu de guerre au cours duquel on a cherché à me tuer. Il s’avère qu’un innocent – mon voisin — a écopé à ma place. Depuis, j’ai cherché Henri partout. J’arrive de chez lui à l’instant même. Henri quitte son travail à 18 h, et il lui faut vingt minutes pour rentrer chez lui. Or aujourd’hui il a quitté à 17 h 30. Il est 20 h 30, et aucune nouvelle d’Henri. Sa femme est très inquiète : ce n’est pas du tout dans ses habitudes de s’absenter sans la prévenir. Henri était un de mes meilleurs amis. J’aimerais savoir ce que vous, ou vos sbires, lui avez fait miroiter pour qu’il trempe dans un tel complot.

Billial reste un instant sans voix – puis se ressaisit :

— Monsieur Pointer, je me doute que dans ces conditions, ma parole ne vaut pas grand-chose pour vous. Cependant je vous assure que j’ignorais tout de cette histoire... laquelle n’est qu’une facette supplémentaire du problème pour lequel je suis venu vous voir. Je m’aperçois – et cela me réjouit – que vous semblez avoir une enquête en cours sur le Dreamworld.

— À titre personnel, précise Bart.

— C’est très bien. Qu’elle le reste. Je ne vous demande rien d’autre qu’une enquête strictement personnelle, qui vous sera bien entendu rémunérée.

C’est au tour de Bart d’être interloqué. Il se rappelle maintenant où il a vu le nom d’Éric Billial : dans le message d’Angelina Boyd. D’emblée il l’avait rangé au nombre des « méchants » — classement que la tentative de meurtre organisé par Henri (son subalterne) avait confirmé. Et voilà que Billial lui-même vient lui demander d’enquêter pour son compte !

— Dites-moi ce que vous savez, lui demande Bart.

— D’abord, certains jeux que j’ai mis en place au Dreamworld sont

détournés à des fins meurtrières. La tentative d'assassinat que vous venez de m'apprendre en est un exemple. Il y en a d'autres... au moins un auquel j'ai assisté. (Il lui raconte l'épisode du requin.) Je suis persuadé, poursuit-il, qu'il ne s'agit pas de cas isolés. J'ai pu avoir accès à des relevés établis par les services médicaux. Depuis la création du Dreamworld, il y a eu 873 morts, monsieur Pointer. Tous d'accident ou de maladie, soi-disant. Et ce n'est pas tout...

Bart émet un sifflement de surprise. Billial se ressert un faux bourbon.

— Vous savez, reprend-il, que la Sagamore offre aux détrônés une possibilité d'emploi à l'issue de cinq épreuves...

— Je sais. Et alors ?

— Au début, ce système a très bien fonctionné : la Sagamore et ses filiales ont ainsi embauché près de 5 000 personnes, très compétentes et motivées pour la plupart. Or, depuis trois mois, nous n'avons engagé aucun détrôné. Aucun ! Pourtant la publicité tourne encore, des détrônés viennent toujours passer les épreuves, il y a des gagnants. Où vont ces gagnants, monsieur Pointer ? (Question de pure rhétorique, à laquelle Bart ne peut répondre.) De plus, la Sagamore a fait procéder il y a quelque temps à l'évacuation d'un secteur agricole à l'ouest de la cité, pour y construire un autodrome de compétition. Il était prévu que les 350 personnes évacuées seraient toutes employées au sein du Dreamworld ou de ses annexes. J'ai passé une nuit à épilucher les entrées et sorties du personnel, monsieur Pointer. Compte tenu du fait que tous les noms ont été changés, je suis parvenu à retrouver la trace d'une moitié d'entre eux environ. Que sont devenus les autres ?

— J'ai l'impression que vous allez me le dire. Vous m'avez mâché le travail.

— Ce n'est pas si simple. Il y a trois jours, une nouvelle rafle a été opérée dans un secteur agricole. Je n'ai appris cette nouvelle qu'aujourd'hui, par des voies détournées – et pour cause : la Sagamore ne l'a pas commanditée. Ni aucune de ses filiales. Aucun projet n'est prévu dans ce secteur.

— Peut-être une autre boîte ? avance Pointer. Qui a exécuté cette rafle ?

— Les Sections Spéciales de Sécurité.

— Zürweiter, autrement dit.

— C'est cela même. Dernier point qui ne laisse pas de m'inquiéter : il existe une zone du Dreamworld dont l'accès m'est interdit – à moi, qui en suis l'un des créateurs !

— Quelle zone ?

— Une zone non répertoriée, qui apparaît en blanc sur les plans. Jusqu'à présent je n'y attachais guère d'importance : je pensais que

c'étaient des entrepôts, d'autant plus qu'une voie ferrée y mène et que tout notre matériel lourd est livré par fer. C'est M. Masfeld qui m'a mis la puce à l'oreille, comme on dit. J'ai voulu visiter cette zone, et me suis heurté à un barrage des Sections Spéciales. On m'a prévenu qu'il fallait un laissez-passer particulier pour aller plus avant. La présence des Sections Spéciales m'a fort étonné – car voyez-vous, nous avons notre propre service d'ordre au sein du Dreamworld.

— Toujours Zürweiter, constate Bart.

— En effet. Il m'arrive souvent de le croiser dans l'enceinte du Dreamworld. J'ai l'impression qu'il n'y vient pas uniquement pour s'amuser.

— C'est un euphémisme, monsieur Billial. Si je comprends bien, vous voudriez que j'aille voir ce que trafique Zürweiter dans cette... zone non répertoriée.

— Tout juste. Pour vous aider, je peux vous fournir un plan du Dreamworld et les codes d'accès de certaines entrées de service, abordables par voie ferrée. Je pense que ces voies communiquent entre elles par un réseau souterrain.

— C'est une affaire délicate, monsieur Billial. Et dangereuse, surtout si le poisson à prendre n'est autre que Zürweiter. Cela va vous coûter cher...

— Votre prix sera le mien.

— Eh bien, disons... 50 000...

— Pas de problème.

— ... Pour commencer, et 50 000 pour vous livrer Zürweiter preuves en mains.

— Vous êtes cher, monsieur Pointer.

— Vous êtes riche, monsieur Billial.

— Quand pouvez-vous commencer ?

— Quand vous voulez. Je suis libre en ce moment.

— Le plus tôt sera le mieux. J'attends la visite d'une commission d'enquête d'un jour à l'autre, et j'aimerais que cette affaire soit éclaircie avant son arrivée.

— Il suffit de me faire un premier versement, et j'attaque aussitôt après. Vous pouvez procéder à partir de mon téléphone. Rassurez-vous, il est brouillé pour toutes les transactions bancaires. Je respecte l'intimité de mes clients.

— Bon, soupire Billial. J'espère que vous dites vrai. Ça m'inquiéterait que l'« on » me sache chez vous.

— Alors vous n'auriez pas dû faire attendre votre taxi. Ça parle, un taxi.

— Pas au prix que je l'ai payé !

— Mmmmh... fait Bart, sceptique. Le silence est d'or, hein ?

Billial ne répond pas : il s'applique avec deux doigts, d'après les

indications qu'affiche le téléphone, à créditer Bart de 50 000.

— Voilà ! dit-il en se redressant. Tenez-moi au courant... mais pas par téléphone. Voici ma carte... (Il cherche un stylo, griffonne deux numéros dessus.) Et les codes de deux entrées de service. Ainsi qu'un plan de Dreamworld. La zone non répertoriée se trouve au nord, sous le Secteur Alpin. (Il entoure l'endroit sur le plan.) Je vous souhaite bonne chance, monsieur Pointer.

— J'en aurai besoin, merci.

Bart le raccompagne à la porte. Ils se serrent la main, Billial s'éloigne dans le couloir. Bart s'apprête à refermer sa porte quand la voisine sort de chez elle, en larmes.

— Monsieur Pointer ! (Bart s'approche, intrigué.) Regardez... regardez ce que j'ai reçu...

Elle lui montre un petit sachet noir sur lequel deux initiales sont imprimées en lettres d'or, et une microcassette. Bart hoche la tête, compatissant.

— Je vois, parvient-il à murmurer.

La voisine fond en larmes, se blottit contre lui.

— Il est mort, mon mari, il est mort...

— Je sais, répond Bart stupidement – désespéré devant tant de larmes.

La voisine lève vers lui ses yeux rougis :

— Comment, vous savez ?

— J'étais avec lui, se croit-il obligé d'expliquer. Il s'est fait tirer dessus au jeu du Débarquement, au Dreamworld.

— T-tirer dessus ? balbutie la voisine effarée. M-mais la cassette dit que... qu'il est tombé... de la falaise...

— Il ne faut pas croire ce que déclare la Sagamore, madame. Jamais.

DREAMWORLD, ZONE NON RÉPERTORIÉE

À l'extrémité nord du Dreamworld, derrière les fausses montagnes couvertes de neige synthétique, une voie ferrée s'enfonce dans un tunnel fermé par une lourde porte blindée, et surveillé par un mirador creusé à même la roche – tache de lumière pâle dans l'obscurité de la falaise. À l'intérieur, appuyé contre l'épaisse vitre antichoc, le jeune lieutenant Mogar – bras droit de Zürweiter – contemple les rails qui s'enfuient dans la nuit, deux traits d'acier qu'illumine une lune gibbeuse, souvent masquée par de gros nuages bousculés par le vent.

Mogar tourne en rond dans le petit réduit, caresse au passage les commandes chromées du laser gigawatt qui défend l'entrée du tunnel, jette un œil à la pendule murale qui semble freiner le temps : 23 h 58... Bientôt le moment – le seul événement de cette longue nuit de garde. Mogar s'ennuie, il n'a rien à faire qu'à attendre, voir couler le temps goutte à goutte... Il aimerait un peu d'action, une attaque, quelque chose...

Il perçoit un mouvement furtif sur la voie ferrée. Ah ah ! Il allume un projecteur fin comme un pinceau, l'oriente avec précision – cadre un lapin figé sur le ballast, oreilles dressées, aveuglé par la lumière. Mogar s'installe derrière la commande du laser, chope la bête dans le viseur. Le laser la centre de lui-même. Le lapin s'enfuit dans l'ombre. L'arme pivote, le poursuit, le définit en infrarouge. Mogar sourit – presse doucement la détente. Le rayon fuse, rouge sombre, dans les ténèbres. L'animal est désintégré, ainsi que le buisson qui l'abritait. Mogar émet un ricanement qui se veut cruel, croyant imiter son supérieur et idole – dont il n'est qu'une mauvaise caricature.

Minuit. Avec un minutage parfait, une sirène se déclenche dans le mirador, un bouton rouge clignote. Un grondement lointain déchire peu à peu le silence. Les rails se mettent à vibrer, leur éclat s'accroît... Deux phares trouent les ténèbres, courent sur le ballast.

Mogar appuie sur le bouton. L'épaisse porte blindée s'ouvre sur un puits de ténèbres, telle une colossale gueule de Moloch. Le train s'approche au pas. Mogar adresse un signe de la main aux conducteurs qu'il aperçoit dans la lueur verte de la cabine. La puissante locomotive

à turbines passe avec un sifflement strident sous le mirador, tractant une longue file de fourgons noirs et clos.

Vingt-cinq wagons, compte Mogar. Ça fait du monde.

Le fourgon de queue englouti par la gueule béante, la sirène se tait, le bouton clignote en vert : Mogar le presse de nouveau, la lourde porte se referme, presque sans bruit... et voilà. Plus rien à faire jusqu'à l'heure de la relève.

À mesure que le train s'enfonce dans les entrailles de la terre, des systèmes automatiques décrochent les wagons par groupes de deux ou trois, les orientent vers différentes galeries. La pente calculée avec précision les fait s'échouer contre de gros butoirs hydropneumatiques, au fond de salles creusées dans la roche, éclairées de projecteurs au sodium.

Trois d'entre eux arrivent, stridulants et cliquetants, dans une caverne un peu plus haute que les autres, et davantage illuminée. Un bureau de verre est fixé en surplomb sur un entablement, près du sommet de la voûte. De cette pièce, deux hommes grands et maigres assistent à l'arrivée du convoi : l'un barbu et vêtu d'une blouse blanche, l'autre imberbe et habillé d'un élégant uniforme noir. Un petit crucifix, sur son nœud de cravate, scintille à l'éclat orange des projecteurs.

En bas, les wagons heurtent mollement les butoirs. L'origine de leur cargaison est inscrite au marqueur sur leurs flancs : Suburb, Secteur 9 Nord-Ouest. Alignée sur un quai de béton, une section de Crobs attend que les fourgons s'immobilisent – puis rompt son rang impeccable pour ouvrir les portes.

Une foule harassée d'hommes et de femmes nus descendent en chancelant sur le quai, clignent des yeux sous la lumière trop vive. Les Crobs les trient comme du bétail, les disposent sur deux rangs. La plupart se laissent manipuler sans réagir, résignés, toute honte bue, toute dignité écrasée. Certains tentent de masquer leurs parties génitales, d'autres se lancent des regards de pur désespoir, pleurent en silence ou fixent leurs pieds, tête baissée. L'un d'eux tente de s'enfuir le long de la voie : un Crob l'abat, sans sommation. D'autres Crobs montent dans les fourgons : on perçoit le bourdonnement des masers dans le froid silence. Quatre corps sans vie sont jetés à terre. Leurs compagnons d'infortune réagissent à peine : quelques gémissements, sanglots étouffés, un cri insane de femme – stoppé d'un coup de crosse.

Tous attendent, tremblent de peur et de froid. Les Crobs les entourent, masers braqués, têtes casquées, visages masqués – inhumains.

Dans le bureau de verre, Zürweiter se repaît de ce spectacle misérable. Tous ces gens sont à sa merci – ils sont ses jouets, sa horde.

Moins qu'humains, déjà troupeau, et bientôt...

— Comment les trouvez-vous, Spoke ? demande-t-il à l'homme en blouse blanche.

— Vus d'ici, ils me paraissent plutôt amorphes...

— Comme des moutons, n'est-ce pas ? Des bestiaux qui attendent l'abattoir... Mais vous allez m'en faire des loups, Spoke. Une section d'élite !

Spoke hoche la tête sans mot dire, les yeux rivés sur la scène qui se déroule quinze mètres plus bas.

Deux hommes en blouse et calot blanc s'approchent des prisonniers. Chacun est équipé d'une bombe antiseptique et d'un appareil qui évoque un sèche-cheveux muni d'un écran à cristaux liquides. Les deux infirmiers se partagent le travail, sous la surveillance impassible des Crobs : l'un prend les hommes et l'autre les femmes. Ils vaporisent l'antiseptique sur le haut du thorax, appliquent leur appareil : un numéro s'inscrit sur l'écran. Ils pressent un bouton – sursaut du prisonnier – le numéro est gravé au laser à même la peau.

Ce marquage terminé, Zürweiter empoigne un micro relié à une petite console. Sa voix ricoche sous la voûte schisteuse ; suave, douceuse, elle se veut rassurante :

— Chers amis, vous avez sans doute cru votre dernière heure arrivée. Rassurez-vous, il n'en est rien. Le Gouvernement vous exprime ses profonds regrets pour les mauvais traitements que vous avez dû subir. Sachez qu'un sort meilleur vous attend. Pour commencer, vous allez tous évacuer cette salle par les portes que vous voyez au fond : bleue pour les hommes et rose pour les femmes. Des vêtements, de la nourriture et des boissons chaudes vous seront proposées, après une visite médicale de pure routine. Ensuite, vous serez tous affectés dans des emplois bien rémunérés, à la mesure de vos capacités. Les femmes retrouveront leurs maris, les parents leurs enfants. Vous serez logés dans des conditions décentes et l'État pourvoira à vos besoins.

Quelques cris de joie ou de protestation accueillent cette déclaration – mais la majorité la subit comme elle a subi toutes les horreurs précédentes. Les portes indiquées s'ouvrent et la foule s'y engouffre, passive, canalisée par les Crobs curieusement radoucis.

— Comment pensez-vous qu'ils ont pris mon discours ? s'enquiert Zürweiter.

— Ils n'y croient pas du tout, répond Spoke. Ils ne croient plus à rien.

— C'est bien. Nous allons leur inculquer un idéal, n'est-ce pas Spoke ? Un idéal pour lequel ils seront prêts à se sacrifier, à donner leur vie. Un idéal d'ordre et de discipline, au service de la puissance ! (Exalté, Zürweiter serre ses poings gantés.) Un idéal de guerrier, qui vit pour se battre et gagner, un idéal d'épouse, qui vit pour servir et

enfanter ! Ainsi nous vaincrons, sans peur, sans pitié, sans compromis ! N'est-ce pas Spoke ?

— Certainement, capitaine, certainement. Excusez-moi, je dois y aller... Le devoir m'appelle.

— Oui, Spoke, le devoir vous appelle. Faites de ces hommes des guerriers, et de ces femmes leur repos.

De l'autre côté de la porte bleue, les prisonniers ne trouvent ni vêtements ni nourriture, mais des bureaux derrière lesquels des infirmiers les invitent à faire la queue. Chacun est muni d'un écran graphique et d'un crayon optique. Une liste de noms défile sur les écrans. À mesure qu'ils se présentent, les prisonniers voient leurs noms remplacés par leurs numéros gravés sur la poitrine. Les infirmiers restent sourds à toutes les questions, toutes les suppliques. Ils répondent avec lassitude : « Attendez, on va vous appeler. »

Ce qui se produit peu après. Trois par trois les numéros sont appelés par une voix synthétique :

— 88, cabine 1. 89, cabine 2. 90, cabine 3.

Des voyants s'allument au-dessus des portes correspondantes. Les trois hommes entrent à pas lents dans les cabines. 88 a un mouvement de recul – car la sienne est vide : deux des parois sont des miroirs, les deux autres une porte. Un souvenir horrible remonte à sa mémoire – un souvenir qu'il n'a pas vécu, pourtant gravé dans ses gènes : les camps de la mort... les chambres à gaz.

Les deux portes sont verrouillées. Il se découvre dans les glaces, blême, sale, hagard. Accablé par ce cauchemar qui dure depuis trois jours.

Des lueurs scintillent derrière les miroirs : 88 est palpé par une multitude de rayons invisibles, insidieux, qui l'auscultent en profondeur. Il sent leur chaleur radioactive jusque dans la moelle de ses os. Puis la porte en face de lui s'ouvre, et il pénètre dans une petite pièce aux murs de lumière. Au centre, une table d'opération entourée d'appareil abscons.

88 a un nouveau geste de peur. Deux hommes en blanc se détachent de la lumière, viennent l'encadrer.

— Ne craignez rien, lui dit l'un d'eux d'une voix mielleuse. L'examen nous a révélé un début d'appendicite que nous allons enrayer. L'opération est bénigne et ne prendra que quelques minutes.

— Veuillez vous allonger sur cette table, s'il vous plaît, l'invite l'autre.

88 obéit à contrecœur : il n'a jamais ressenti le moindre symptôme d'appendicite... Un nouveau mensonge ? Il n'a pas le temps d'approfondir la question : une aiguille intraveineuse s'enfonce dans son bras. Il s'endort aussitôt.

Les deux chirurgiens mettent en place leurs masques antiseptiques, enclenchent divers appareils. Un casque épais vient coiffer la tête de 88. Á l'intérieur, un microlaser découpe avec précision, derrière l'oreille droite, un trou d'un diamètre de 2 mm. Le casque se soulève. Un bras articulé, piloté par un des chirurgiens, approche de l'ouverture une petite plaque d'alliage spécial à laquelle est fixée une minuscule biopuce. L'autre chirurgien contrôle sur un écran scanner la bonne marche de l'opération. La biopuce est mise en place à la perfection. Ses connexions moléculaires se soudent aussitôt aux terminaisons nerveuses du patient. Un autre bras articulé, muni d'un très fin tournevis, visse la plaque à même la peau. Pendant ce temps, un jet tenu comme un cheveu diffuse un aérosol stérilisant et coagulant.

Le premier chirurgien approche de la tête de 88 une table à roulettes qui porte divers instruments de mesures. Il connecte une microfiche à la prise ménagée dans la plaque, observe les résultats sur des graphes lumineux. L'autre suit toujours le comportement de la biopuce dans le crâne : ses connexions se multiplient, s'affermissent. Les nerfs anesthésiés ne réagissent pas. Tout va pour le mieux.

Les appareils sont écartés, la table d'opération est poussée contre un tunnel aseptique, dans lequel glisse 88 sur sa couchette. L'ensemble de l'intervention a pris dix minutes – mais ce n'est pas fini : reste à programmer la biopuce – ce qui sort de leur compétence. C'est le travail de Spoke, le génie sans qui rien de tout cela n'aurait existé.

Le tunnel renvoie la couchette, vide et stérilisée. La table d'opération est remise en place. Les appareils ronronnent, prêts à entamer un nouveau cycle.

91 arrive dans la salle, ahuri. Les deux chirurgiens le prennent en charge.

— Ne craignez rien. L'examen nous a révélé une dermatose due à une exposition aux UV solaires. Nous allons vous greffer un peu de peau. C'est absolument bénin et sans douleur.

ARRONDISSEMENT 713, SECTEUR C –PÉRIPHÉRIE, SECTEUR E

Quand Bart se pointe à l'entrée du Lagon Bleu avec Holmes sur l'épaule, Suriya, la fille de la réception, ne peut s'empêcher de pouffer. Pourtant Bart a l'air terriblement sérieux, et même Holmes ne semble pas verser dans l'humour :

— Tu sais Bart, lui zézaye-t-il à l'oreille, je crois que tu fais une grosse connerie.

— Pas du tout, réplique Suriya, prenant pour elle cette remarque. La direction ne soulève aucune objection à ce que M. Pointer amène son perroquet ici...

— Tant mieux, grimace Bart, car il risque d'y rester longtemps.

Il plante sur ces mots la fille étonnée, se dirige vers le comptoir circulaire. Il y a du monde ce soir au Lagon Bleu, des rires, du bruit, de la fumée. Le couple qui baise dans l'aquarium géant est amateur, vivement applaudi et encouragé. Un autre couple entouré de supporters se déshabille sur une table en plexi, s'apprête à rejoindre le premier. Des hommes excités ricanent, des femmes hésitent à s'inscrire, des serveuses en patins fendent la foule avec adresse, portant des plateaux couverts de boissons multicolores. Une musique suggestive plane dans la fumée, noyée parmi le brouhaha.

Bart parvient non sans mal à s'installer au comptoir. Le regard noir qu'il lance à son voisin dissuade celui-ci d'entamer une conversation. Engeddi le repère depuis l'autre côté du bar, lui adresse un petit signe de la main.

— Tu crois qu'elle aura encore de la salade ? s'inquiète Holmes.

Bart ne répond pas. Il a trop chaud, se sent sale et maussade. Il aurait dû prendre une douche avant de partir... Ses testicules le démangent de nouveau – ce qui lui fait penser à Samantha. Elle lui paraît si loin... Pourtant c'était cet après-midi. Qu'est-elle devenue ? Que lui a-t-elle refilé ? Difficile de se gratter là en public...

— Garde-moi ma place, Holmes. Je reviens.

Il va aux toilettes. Il y a foule là aussi. Des ivrognes, des lubriques, un couple enlacé. Bart attend de trouver un WC libre, dégueulasse de surcroît. Il ne peut voir ce qui le démange – seulement tâter. On dirait

un gros bouton. La salope, se dit-il, en rogne. Il aurait voulu examiner ça de plus près, mais les gens se bousculent devant les lavabos et les miroirs. Bon, se résigne-t-il, je verrai ça chez moi – si j'y reviens...

Il retourne au bar. Entre-temps Holmes a obtenu sa salade, et a même commandé un bourbon pour Bart – qui sent son cœur se serrer. Brave Holmes...

— T'aurais dû demander un double, grogne-t-il pour cacher son émotion.

Holmes lui lance un regard torve, engloutit sa salade, se met à brailler :

— Engediiii ! Un autre bourrrbon pourr Barrrt ! !

Engeddi rapplique peu après, courroucée :

— Il n'y a pas que toi ici, Holmes !

Elle sert l'alcool à Bart, qui lui saisit le bras :

— Engeddi, faut que je te parle.

— Pas le temps, Bart. Tu vois bien qu'il y a du monde !

— Désolé, mais c'est urgent – et très important. Peux-tu garder Holmes pour la nuit ?

— Pourquoi ? Il t'empêche de dormir ?

Bart ne relève pas l'ironie.

— Peut-être plus, Engeddi. Peut-être... pour toujours.

— Il va faire une grosse connerie, précise le perroquet.

— Ta gueule, Holmes. Tu sauras en prendre soin ?

— Euh... oui – oui, je suppose. Tu pars loin ?

— Non. Mais je ne suis pas certain de revenir.

— Je lui expliquerai tout, déclare Holmes. La salade, les croquettes, l'eau pour mon bain... tout ça.

— Tu vas où ? Sans indiscrétion...

— Au Dreamworld.

— Ah ! (Curieusement, Engeddi paraît soulagée.) Une enquête... dangereuse ?

— C'est ça. Je te raconterai plus tard... s'il y a un plus tard.

— Ne prends pas cet air abattu... Tu t'en es toujours très bien tiré. (Engeddi serre à son tour le bras de Bart.) Bon, excuse-moi, on me réclame partout. Á plus tard ? Tu connais mon numéro personnel...

Elle lui lance un clin d'œil et roule vers une autre partie du comptoir. Bart prend la tête d'Holmes dans sa main :

— Ne fais pas de bêtises, Holmes.

— Ça te va bien de dire ça !

L'ara a la voix cassée. Bart scrute son œil rond, mais les oiseaux ne pleurent pas. Il lui tourne le dos, va s'enfermer dans une cabine téléphonique, appelle Pedro :

— Salut ! T'es toujours en vie ?

— En vie et en vol ! sourit la face de Pedro, tremblante et zébrée de

parasites dans le minuscule écran.

— Je te paye un coup au Lagon Bleu. Tu sais où c'est ?

Le sourire de Pedro s'évanouit :

— Ta señorita t'a plaqué ou quoi ?

— Plus grave que ça...

— Yé finis ma course et y'arrive.

Une demi-heure plus tard, Bart et Pedro sont attablés dans un box à l'écart de l'animation ; le Chicano devant une tequila, le privé devant son quatrième bourbon, qui ne parvient pas à le saouler.

— Pedro, tu mets combien de temps à gagner 10 000 ?

— Un mois en bonne saison, mais la madre me prend tout pour élever les bambinos...

— Ça te dirait de les gagner en une soirée ?

Les petits yeux noirs de Pedro s'allument – mais il se méfie :

— Trafico ?

— Non non – juste une course.

— Où ça ?

— Au Dreamworld.

— Hay ! Mais c'est hors dé la ville ça ! Yé n'ai pas lé droit !

— C'est bien pour ça que je te propose 10 000. D'accord ?

— Minoute ! Yé réfléchis.

Une serveuse passe à proximité. Pedro claque des doigts, lui indique de remettre ça.

— Yé risque ma place. (Bart acquiesce.) Yé risque ma peau aussi. (Bart acquiesce encore.) Yé risque d'abîmer mi mosquito. (Bart hausse les épaules.) Ça fait trois risques, compte Pedro sur ses doigts. 5 000 par risque... total 15 000.

— Bon, soupire Pointer. J'irai à pied...

Après trois tequilas, deux bourbons et une demi-heure de marchandage, ils se mettent d'accord à 12 000. Bart règle les consommations, et ils rejoignent le taxi de Pedro sur le toit, plus avachi que jamais.

— Si on tombe en panne, avant de quitter la ville, t'auras rien du tout ! avertit Bart.

— Mosquito mio en a vu d'autres ! s'écrie Pedro en tapant sur la carlingue rouillée – qui rend un bruit de ferraille. Youste un petit réglage... et en route por l'aventura !

Il attrape sa trousse à outils dans l'habitable et se met à trifouiller dans le moteur noir et huileux. Bart trépigne d'impatience, à demi étouffé par son masque anti-pollution saturé. Il se demande comment Pedro peut tenir le coup dans cette poisse, sans protection d'aucune sorte... L'habitude sans doute. L'être humain s'adapte à tout.

Enfin le Chicano sort de son moteur, essuie ses mains pleines de

cam bouis sur un chiffon encore plus sale et fait signe à Bart de monter. L'hélico démarre à la troisième tentative, vibrant de toutes ses tôles. Le turbo crache et tousse, l'engin décolle et plonge dans la tourmente. Des trous d'air, des sautes de vent, des courants ascendants le secouent comme un fêtu de paille, menacent de l'écraser contre une façade. Pedro paraît n'y prendre pas garde, mais ses mains et ses pieds comme doués d'une vie propre corrigent d'eux-mêmes la trajectoire, tandis qu'il entonne une chanson douce pleine de *corazón* et de *mi amor*.

L'hélico traverse ainsi les Secteurs C, puis D, puis E – zone périphérique, ghetto immonde de ruines, de bidonvilles, de camps éternellement provisoires dressés parmi des vestiges d'usines et d'entrepôts. Un secteur sans cesse balayé par les radars de la Sécurité, survolé par les patrouilles aériennes, davantage destinés à empêcher toute « fuite » non autorisée hors de la cité qu'à surveiller la Cour des Miracles qui grouille en dessous.

Pedro vole en rase-mottes, comptant sur les squelettes d'immeubles et amas de ferrailles pour brouiller son écho radar. Mais à trois ou quatre mètres d'altitude, les pales du rotor font s'envoler les tentes précaires, les toits de carton, des monceaux de plastiques et papiers gras. Scène étrange que tous ces déchets virevoltant dans l'air fumeux, éclairés par les milliers de feux d'ordures et de lampes à pétrole.

Des cris, des injures accueillent l'hélico, bientôt bombardé de pierres et de débris de toutes sortes. Pedro est obligé de reprendre de la hauteur – d'autant plus que devant lui dans le ciel d'encre, se dresse la carcasse corrodée d'un vaste échangeur autoroutier.

Deux phares puissants éclatent contre le plexi rayé du pare-brise.

— Hijos de puta ! jure Pedro, qui plisse les paupières.

Les phares glissent sur la carlingue, et Pedro devine la forme élancée d'un Jet-Ranger des patrouilles aériennes. Sa radio reçoit un appel. Il l'enclenche à contrecœur :

— Jet-Ranger 39, Jet-Ranger 39, retentit une voix métallique. Vous approchez d'une zone interdite, identifiez-vous. Over.

— Vous réçois 5 sour 5, amigos. Ici Pedro... Yé souis perdou, mon altimètre est en rideau, ma boussole en carafe...

— Á d'autres, Chicano ! Qui est avec toi ?

— Oune client, vous voyez bien. Il va au Sex-Star...

— T'es à l'opposé, poubelle volante ! Fais demi-tour avant qu'on te descende !

— Va falloir ruser, glisse Pedro à Bart, qui observe le Jet-Ranger avec appréhension, la main sur son laser YX caché sous son blazer. (Il préférerait éviter de s'en servir : descendre un Jet-Ranger des patrouilles aériennes équivaut à un suicide.)

Pedro tire sur une manette : aussitôt l'hélico perd de la hauteur, son

moteur hoquette et pétarade.

— Allô Ranger 39, yé oune problème mécanique, yé vais devoir me poser...

— Démerde-toi, face de coyotte ! Interdiction d'atterrir !

— Yé fais cé qué yé peux, rétorque Pedro.

Tout en feignant la panne, il dirige son zinc vers l'échangeur en ruines.

— Hé Pedro, tu vas pas t'embringuer là-dedans ? s'écrie Bart alarmé.

— T'as 5 secondes pour changer de cap et retourner vers le centre ! aboie la radio. Sinon on te grille comme un poulet !

Pedro ne répond pas, pousse à fond le palonnier, braque tout à gauche. L'hélico tombe en vrille entre deux langues de béton défoncé, parsemées de carcasses de voitures méconnaissables. Bart ferme les yeux, s'agrippe à son siège. L'appareil louvoie entre d'énormes piliers, des poutrelles d'acier entrecroisées, des chaussées effondrées. Au-dessus, le Jet-Ranger le cherche un moment du bout de son projecteur puis abandonne.

Loopings, vrilles, torsades, tonneaux – Bart a la nausée, l'estomac à l'envers. Chaque fois qu'il ouvre les yeux, c'est pour voir un pilier bondir à leur rencontre, les pales frôler les entretoises, un mur de béton se ruer sur l'hélico... Il s'attend au choc à tout moment, au cri strident du métal déchiré – mais n'entend que le rugissement catarrheux du moteur et Pedro beugler ses *mi amor*.

Soudain le bruit change de registre, se peuple d'échos. Bart entrouvre les paupières – les écarquille, incrédule : Pedro a engouffré son zinc dans un tunnel.

Des milliers de voitures rouillées défilent sous le phare d'atterrissage. La voûte humide scintille à quelques centimètres des pales du rotor. La moindre embardée – et c'est le crash définitif.

— Ça va, amigo ? s'enquiert Pedro.

— Heu ! Je me sentirais mieux dans mon plumard...

— Dé quoi tou té plains ! T'en as pour ton argent !

— T'es sûr que la sortie n'est pas condamnée ?

— On n'est jamais sour de rien, gringo, dans ce bas monde.

Par chance la sortie du tunnel est libre. L'hélico débouche dans une petite vallée, sorte de no man's land à la végétation rabougrie. Au fond coule une sanie pestilentielle. Pedro éteint son phare. Bart se bouche le nez.

— Y a pas une autre route ? nasille-t-il, écoeuré.

— C'est la seule à l'abri des radars. Un poco de patience, gringo !

Volant toujours au ras du sol, Pedro quitte bientôt la vallée nauséabonde, survole des collines pelées, traverse un vaste chantier figé dans la nuit, passe d'autres collines et arrive en vue des lumières

du Dreamworld.

Il se pose au pied d'un escarpement rocheux, à deux ou trois kilomètres de l'entrée du parc.

— Faut continuer à pied chef, yé tiens à la vie, moi...

— OK, Pedro. Merci pour la balade.

— Hé, qu'est-ce qué yé fais ? Yé t'attends ?

— C'est ça. Tu m'attends ici, tu savoures cette belle nuit étoilée... Si je ne suis pas revenu à l'aube, tu pourras considérer que ton job est terminé.

— Ah... Et qui c'est qui me payera les 12 000 ?

— Tu perds pas le nord, toi ! Tu demanderas à Holmes, au Lagon Bleu. Il connaît mon crédicode.

— Tu sais Bart... (Pedro pose une main sur son épaule.) Y'ai yamais été payé par oune perroquet... Y'aimerais mieux qué cé soit toi qui me payes.

— Moi aussi, Pedro, moi aussi... (Bart saute à terre.) Á bientôt ! Amuse-toi bien !

Pedro lui montre une petite flasque de tequila qu'il a sortie de son blouson.

— Y'ai cé qu'il faut !

Bart sourit et s'enfonce dans la nuit – vers le Dreamworld.

DREAMWORLD, ZONE NON RÉPERTORIÉE

Après deux bonnes heures de marche, Bart arrive devant l'une des entrées de service indiquées par Billial, la plus proche du Secteur Alpin. Il a dû contourner un quart du parc d'attractions pour y parvenir : c'est plus sûr que payer l'entrée, donc donner son nom, donc se faire repérer ; nul doute que cette fois on ne l'aurait pas raté.

Comme l'a précisé Billial, cette entrée de service est accessible par voie ferrée, et fermée par un lourd portail en acier plein. Derrière s'élèvent des collines parsemées d'excroissances en béton — parties « émergées » des salles souterraines – et surmontées d'un immense écran concave, semblable à un radiotélescope, muraille grise soutenue par de nombreux arc-boutants plantés dans la roche : l'envers du décor...

Bart descend dans le fossé au fond duquel courent les rails, rejoint le portail : comme prévu, un petit boîtier fixé à l'un des montants renferme un clavier. Il ouvre le boîtier à l'aide d'un passe tiré d'une sacoche fixée à sa ceinture, et qui contient son « nécessaire à visite » : minitorche, boussole, corde, tournevis, microphoto avec zoom, etc. Il tape le code sur le clavier : le portail coulisse avec un raclement sonore. Bart se planque, la main sur son laser, au cas où... mais il ne vient personne. Apparemment cette entrée n'est pas gardée, et semble dépourvue d'alarme.

Au-delà du portail, la voie ferrée se divise et pénètre dans la colline par trois tunnels divergents, clos eux aussi. Lequel choisir ? Et où le mènera-t-il ? Pointer préfère opter pour une autre solution : atteindre le Secteur Alpin par l'extérieur et tâcher de repérer une colonne antifeu ou une gaine de climatisation...

Il entreprend l'escalade de la colline, rendue malaisée par les entretoises et contreforts de l'écran titanesque, qu'il longe sur plusieurs centaines de mètres. Une longue demi-heure d'efforts, de chutes, de tâtonnements pour en voir la fin – au bord d'une falaise abrupte. En bas, d'autres rails éclairés par la lune – et une tache de lumière pâle qui paraît sourdre de la falaise elle-même...

Bart lance sa corde, munie d'un grappin, de l'autre côté de l'écran,

s'assure de la solidité de la prise et contourne l'énorme édifice, en équilibre précaire au bord du vide. Un coup d'œil en dessous le renseigne sur la nature de la lumière : une fenêtre incrustée dans la roche – de laquelle dépasse un canon laser. Je suis sur la bonne voie, en conclut-il.

Il est surpris de trouver de la neige de l'autre côté – ainsi qu'un épais bois de pins. Le grappin s'est planté dans un tronc. Il ramasse une poignée de cette neige : humide mais pas froide – elle mousse dans sa main : artificielle... Sur sa gauche, l'écran occulte le paysage entre les arbres, vaste vide opalescent : éteint... Le Secteur est fermé pour la nuit.

La neige chuinte sous ses rangers tandis qu'il traverse le bois de pins, débouche au sommet de la « montagne ». Le Dreamworld s'étale tout entier à ses pieds, telle une ville de villégiature : ses millions de lumières, les miroitements de la fausse mer à l'horizon, les structures illuminées de la fête foraine qui tourne 24 h/24, les lueurs isolées d'auberges « campagnardes », et par endroits, coiffant des collines ou bouchant des vallées, d'autres écrans éteints, invisibles au touriste ordinaire dans son circuit nocturne dûment balisé. Au premier plan, les pentes neigeuses du Secteur Alpin, avec ses pistes de ski, de bobsleigh, ses remontées mécaniques. Bart se doute que le jour, de puissants faisceaux laser doivent projeter un hologramme géant destiné à masquer le reste du Dreamworld, à donner aux amateurs de sports d'hiver l'illusion de descendre une piste rouge à Val-d'Isère... Voilà ce que je dois chercher, réalise-t-il. Car qui dit lasers dit machinerie, câbles, conduits d'aération, trappes de visite...

Il se met en route, glissant dans la « poudreuse » un peu trop molle, à la recherche de machines dissimulées. Il évite les pistes, chemins et hors-pistes d'accès facile, s'oriente plutôt vers les rochers, les précipices... Il ne tarde pas à trouver : parmi un amoncellement de vrais rocs, quelques-uns sont faux et munis de portes. Puis il repère un cube de béton percé d'ouvertures grillagées : un conduit d'aération. Tout à fait ce qu'il faut.

À genoux dans la neige, il dévisse une plaque grillagée. Le conduit obscur exhale un air chaud, à l'odeur bizarre – comme un relent d'hôpital... Pas un air d'entrepôt, se dit Bart : j'approche du but... Il arrime solidement son grappin autour du cube de béton, déroule la corde dans le conduit, en souhaitant qu'elle soit assez longue – puis entame sa descente vers l'enfer.

Assis dans un fauteuil club au milieu de sa cage de verre – au sommet de la grande caverne illuminée, vide à présent – Zürweiter éprouve le sentiment délicieux d'être comme une araignée au milieu de sa toile. Une veuve noire à la piqure mortelle... implacable et sans

pitié... dont la toile est invisible et si vaste ! Tous ses fils arrivent ici, dans ce petit nid de verre... Il embrasse son bureau du regard : verre et acier – austère et moderne. Rien d'inutile : ce fauteuil, un mini-bar (duquel il a tiré l'excellent cognac qu'il est en train de savourer), une console audio-vidéo à télécommande, un téléphone. Le pouvoir, pense-t-il, ne se mesure pas à un étalage de technologie — mais à l'art de l'utiliser rationnellement.

Il se met à jouer avec la télécommande, à « utiliser rationnellement » le jouet magnifique imaginé pour lui par Spoke – ce bon Spoke – et installé par une armée de techniciens *très* dévoués, à la mémoire *très* courte... Une pression sur une touche : Spoke apparaît dans l'écran, occupé à faire passer les tests aux nouvelles recrues. Nouvelle pression – section des femmes : étendues sur des tables, cuisses ouvertes, l'esprit vide, consentantes, elles attendent la machine qui les inséminera, avec du bon sperme tiré de ses Crobs. Bien sûr, chacun aura sa chacune – il faut rester humain – mais la procréation ne peut être laissée au hasard, car les enfants du monde futur devront le servir, lui, Zürweiter, le Maître. Nouvelle pression – quartier des rebuts : les malades, les vieux, les mous, les faibles : ceux qui vont mourir – proprement — ou servir de pantins pour le Dreamworld. Nouvelle pression – ah ! les Crobs. Ses chers Crobs. L'élite, les hommes-machines, les...

Une alarme stridule soudain, se répercute en échos dans les galeries. L'image s'efface dans l'écran, remplacée par un message en lettres rouges clignotantes : INTRUS DANS LA ZONE — INTRUS DANS LA ZONE...

Zürweiter bondit sur ses pieds, empoigne le micro de la console, le commute en mode Dialogue Avec Computer, interroge :

— Localisation ?

L'écran affiche un plan des circuits d'aération/climatisation. Un point rouge palpite à l'extrémité d'une des gaines. Un pointillé orange trace l'itinéraire probable depuis le lieu d'effraction le plus proche.

— Visualisation en clair, demande Zürweiter. Apparaît de nouveau la salle des tests : les patients allongés sur des couchettes, en attente ; Spoke devant ses appareils, où sinuent des courbes. Zoom sur la grille d'aération – derrière laquelle se devine un visage ahuri.

— Arrêt sur image.

Zürweiter se penche sur l'écran – reconnaît Bart Pointer. Il sourit. Voilà une très belle mouche, se dit-il.

Il commute le micro en mode audio, diffusion salles de garde :

— Appel à toutes les sections, appel à toutes les sections. Un intrus a pénétré dans la zone par une gaine d'aération. Bloquez toutes les issues et capturez-le. Je le veux vivant et en état de parler. Je répète : je le veux vivant et en état de parler.

Zürweiter se frotte les mains, ravi : cette nuit est riche d'événements ! Bon, organise-t-il, je m'occupe de Bart Pointer et ensuite de Billial. Je me doute que c'est lui qui l'a téléguidé – sinon comment aurait-il pu parvenir jusqu'ici ? Je vais annoncer la bonne nouvelle à Billial : il en *sautera* de joie !

Il glousse, enchanté de son jeu de mots.

La sirène d'alarme surprend Pointer alors qu'il commence à comprendre ce qu'il vient de découvrir : des hommes nus, allongés, une petite plaque brillante derrière l'oreille... Ce technicien barbu là-bas, bardé d'appareils de mesure, qui enfonce une fiche dans la plaque, parle d'une voix douceuse dans un minuscule micro, surveille les tracés sur ses écrans, manipule des curseurs, des potentiomètres... En tendant l'oreille, Bart a pu capter quelques mots :

— Je m'appelle 88... Je suis un Crob... agent des Sections Spéciales... dévoué au capitaine Zürweiter... mourir pour lui... pas de pitié, de sentiment... inutile... pouvoir... force...

À peine remis de sa stupéfaction, Bart s'apprête à photographier la scène (malgré la grille serrée de l'aération) – quand l'alarme se déclenche, hululement sinistre. Le technicien sursaute, lève les yeux – reprend aussitôt sa litanie, la main en coupe autour de son micro.

Merde, s'affole Bart – je suis repéré ! Sortir de là au plus vite !

Il rampe à reculons dans l'étroit conduit, s'écorchant coudes et genoux aux fixations, jusqu'à une intersection où il peut faire demi-tour. Lancé dans une sorte de crawl vermiforme, il tente de rejoindre la sortie, retrouver sa corde – une nouvelle intersection le désoriente un instant : à droite ou à gauche ? À gauche, se rappelle-t-il. Bart s'engage dans le boyau qui se rétrécit – il se trouve bientôt coincé : c'était à droite... Il recule de nouveau, en sueur, essoufflé, paniqué, prend à droite, fonce autant que possible, étreignant sa minitorche qui trace un ovale blafard dans le tuyau d'aluminium. Il loupe l'intersection suivante, s'en aperçoit trop tard : le boyau qu'il suit fait un brusque coude et plonge à pic. De surprise il lâche sa torche – qui dégringole vers d'insondables profondeurs. Condamné à errer dans le noir... Bart gémit, désespéré : il n'y arrivera pas.

Du calme, se raisonne-t-il, du calme : ils ne m'ont pas encore trouvé.

Il revient en arrière, trouve à tâtons l'embranchement, rampe dans le conduit qui le mène à un autre, plus large, où il peut mieux respirer : il halète, en nage. Ses parties le brûlent. Merde, grogne-t-il, pas le moment. Il parvient à se gratter : le bouton est très dur, comme du cartilage. Mais qu'est-ce que c'est que ça, nom de Dieu ?

Il entend toujours la sirène hululer, en écho lointain. Il progresse dans les ténèbres, les mains en sang, il ne sait combien de temps, pas certain d'être sur la bonne voie...

Si : il sent de l'air frais sur son visage. Il approche. Il arrive.

Bart se heurte à la corde – la saisit avec des larmes de joie : il va s'en sortir.

Ignorant la brûlure de la corde sur ses mains écorchées, il grimpe, grimpe vers l'air libre, perçoit la lueur grise du dehors, retrouve le carré de ciel nocturne, monte, se hisse...

S'affale devant une paire de bottes noires.

Le Crob l'empoigne par le col de son blazer, le relève d'un coup sec. Un autre le fouille, rapide, efficace ; le déleste de son laser, de ses papiers, de sa ceinture, de sa sacoche. Bart grimace, trop effondré pour ruser, se débattre, dire ou faire quoi que ce soit. Il n'a qu'une envie : se gratter les couilles.

Zürweiter fait les cent pas dans son bureau de verre, frémit d'impatience : les Crobs ont trouvé Bart Pointer. Ils l'ont cueilli alors qu'il sortait de son trou comme une taupe. Ils l'amènent ici – au centre de la toile, à sa merci. Il va pouvoir jouer avec lui, le faire parler, le faire souffrir, oh oui ! Poussant des petits cris d'allégresse, Zürweiter imagine les tortures raffinées qu'il va infliger à Bart Pointer...

Les voilà : il entend monter l'ascenseur.

La porte s'ouvre, les deux Crobs pénètrent dans le bureau, encadrant Pointer gris et défait. Zürweiter s'avance vers lui, un sourire triomphal aux lèvres.

— Ce cher Bart Pointer ! Quel plaisir de...

Il ne va pas plus loin : Bart explose – et avec lui Zürweiter, les deux Crobs et le bureau de verre.

VIVEZ DANGEREUSEMENT !

Attaquez les blockhaus allemands en Normandie !

Chassez au harpon le requin à Hawaï !

Défendez les transporteurs d'or à El Paso ! Descendez
à 100 km/h une piste de bobsleigh à Val-d'Isère !

Allez au

DREAMWORLD

vous en verrez de toutes les couleurs !

T-code 666 : le numéro du risque !

Frissons garantis – en toute sécurité – par

SAGAMORE-Jeux de Rôles

ÉPILOGUE

Le Lagon Bleu est sur le point de fermer. Ne restent plus, autour du comptoir circulaire, que trois personnes – ou presque : une serveuse blonde, élancée, de type asiatic ; une jeune fille aux cheveux teints en arc-en-ciel, vêtue d'un sac à patates ; et un ara multicolore, endormi sur un robinet à bière pression.

La jeune fille aux cheveux teints suçote pensivement le bout d'une paille qui plonge dans un verre vide. Elle lève ses grands yeux cerclés de noir vers la blonde, qui essuie avec application le zinc brillant.

— Ça doit être réglé maintenant, Engeddi, dit-elle.

Engeddi soupire :

— Je le suppose...

— Tu vas l'annoncer au Réseau ?

— Quoi ?

— La mort de Zürweiter.

— Pas tout de suite. J'attends d'être sûre...

— Sûre de quoi ? Qui va te le dire ? Pas S-Channel en tout cas...

— Pourquoi pas ? Écoute Samantha, il faut vraiment tout t'expliquer : Zürweiter n'était pas dangereux seulement pour le Réseau – mais pour tout le monde. C'était un fou, tu comprends ? Un fou qui avait du pouvoir, son *propre* pouvoir. Je suis certaine que le Président lui-même aurait fini par le faire éliminer si...

— Ah ouais ? s'emporte Samantha. Tu crois ça, toi ! Alors pourquoi on s'est donné ce mal de chien, hein ? Pourquoi je me suis emmerdée à aller baiser ce gros lard de Bart Pointer, à coller la microbombe sous ses roubignolles, hein ? Pour la beauté du geste ?

— Crie pas si fort, tu vas réveiller Holmes.

— M'en fous ! Si ça se trouve, ça a foiré, notre plan. Bart a trouvé la microbombe et l'a balancée aux chiottes. Ou bien il a échappé à Zürweiter...

— Ça te plairait, hein ? Au fond, tu l'aimais bien, Bart.

— Pas toi ?

Engeddi soupire de nouveau :

— Si... Mais le Réseau passe avant tout, Samantha. Avant Bart, avant nos sentiments.

— Mouais... Des fois je me demande si on n'est pas aussi cinglées que Zürweiter. Utiliser un pauvre mec comme ça, sans lui demander son avis... Et t'imagines, si la bombe n'a pas pété ? Si Bart est entre les

pattes de l'autre barjo ?

— Impossible, frémit Engeddi. Elle était réglée sur la fréquence vocale de Zürweiter. Suffisait qu'il dise trois mots et...

— Et s'il n'a rien dit ?

— Arrête, Samantha. Tu vas me donner des cauchemars.

— À l'abordaaage ! braille soudain Holmes – qui choit de son robinet à bière.

Il se relève, éberlué, secoue la tête, lisse ses plumes.

— Que-que-que s'est-il passé ? caquette-t-il. J'ai dû rêver... Oh ! Mais c'est Samantha ! (Holmes se dandine sur le comptoir en clignant des yeux.) Que vous êtes charmante, mademoiselle... Si j'étais un homme, je vous épouserais.

Samantha éclate de rire.

Étalé dans son grand lit à baldaquin, Billial ronfle comme un bienheureux. Son visage poupin, détendu par le sommeil, lui donne l'air d'un gros bébé un peu fripé. Sylvie s'écarte de lui avec précaution, sort du lit à gestes mesurés – de peur de le réveiller –, se dirige vers le salon où elle a laissé son sac.

Son cœur bat la chamade. Jusqu'à présent, ça a été facile : l'aguicher, s'inviter chez lui, le séduire — un peu plus dur pour lui faire l'amour, mais bon, elle n'est pas venue pour ça... Maintenant le pire reste à accomplir : poser la microbombe sans qu'il s'en aperçoive – surtout sans qu'il prenne peur. Car elle sera déclenchée par une décharge émotionnelle, d'après Zürweiter.

Mon Dieu, angoisse Sylvie, pourquoi me suis-je embringuée dans cette histoire ? Trop tard pour reculer : elle doit aller jusqu'au bout – sinon Zürweiter la jettera, elle n'aura plus rien – et ça, c'est pire que tout.

Elle suit le long couloir tapissé de velours, moquetté de haute laine, pénètre dans le salon richement meublé, les jambes flageolantes. La peur la prend à la gorge. Manipuler cette bombe... la coller sur Billial... sans qu'il s'en aperçoive... Je dois me calmer, se dit-elle.

Son sac est là, près du canapé. Elle s'accroupit devant. Ses mains tremblent. Me calmer, se répète-t-elle. Ce n'est rien...

Elle fouille dans son sac, trouve la petite boîte. L'ouvre. Elle tremble tellement que la microbombe tombe sur l'épais tapis persan.

Oh mon Dieu mon Dieu, panique Sylvie. Je l'ai perdue. Où est-elle ?

Elle tâtonne fébrile à sa recherche. Met la main dessus – explose.

Des coups contre le pare-brise réveillent Pedro à l'aube. Il sursaute, cligne des yeux, s'écrie :

— Bart ?

Ce n'est pas Bart.

C'est un jeune blondinet boutonneux, vêtu d'une combinaison kaki, qui lui sourit. Un autre type près de lui, un petit brun à moustache, en kaki également.

Et derrière eux, le fuselage aérodynamique, brillant au soleil levant, du Jet-Ranger 39.

— Ayayaye ! s'affole Pedro. Madré de Dios !

Le jeune blondinet ouvre la portière. Pedro lève aussitôt les mains.

— Yé mé rends, yé mé rends ! Mé touez pas ! Santa Maria...

— Arrête ton cirque, tête de nœud, on vient pas t'arrêter, annonce le blondinet.

— Hé no ? fait Pedro bouche bée.

— Hé no, singe le moustachu. On vient te proposer un job.

— Oune job ? Mais y'ai déyà...

— Oublie ton client, cul de babouin. Il est mort, et le mec qu'il allait voir aussi.

— M-mort ? Bart ?

— Hé ouais, renchérit le moustachu. Et Zürweiter avec. On vient d'apprendre la nouvelle.

— Alors tu sais quoi ? enchaîne le blondinet. Nous on se tire de toute cette merde. On va rejoindre un réseau de résistance.

Le regard de Pedro oscille de l'un à l'autre – il écoute sans vraiment comprendre.

— Et on emmène ce bon vieux Jet-Ranger avec nous, tu piges ? poursuit le moustachu.

— On t'a vu piloter ton tas de ferraille au milieu de l'échangeur en ruine. On a vu comment tu l'as engagé dans le tunnel autoroutier. Le meilleur pilote des Patrouilles Aériennes n'est pas capable de faire ça.

— Pas capable, répète le moustachu.

— Ah ? lâche Pedro ébahi.

— Nous on a besoin d'un péquenot comme toi, explique le blondinet. Les réseaux de résistance en ont besoin. Tu saisis le topo, trouduc ?

— Heu... Mais la madré... les bambinos...

— Ils nous rejoindront. Vous serez nourris, logés, payés, la belle vie, quoi.

— Et l'aventure en plus, précise le moustachu. Alors, tu viens ?

— Minoute... Yé réfléchis.

— Pas trop longtemps, mon pote. Je te signale qu'on est recherchés... et toi aussi.

— Si tu retournes dans la cité avec ton tas de boue, prévient le blondinet, les patrouilles t'abattront comme un pigeon. Tu vois, t'as pas tellement le choix.

— Yé vois, acquiesce Pedro. Dommage... Y'avais 12 000 à prendre dans oune café.

— On arrangera ça, face de rat, sourit le blondinet.

Pedro saute à terre et tous trois rejoignent le Jet-Ranger, qui s'envole vers le ciel libre, tournant le dos à la cité.

FIN

*Achevé d'imprimer en octobre 1988
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

Numérisation : mai 2014
Dépôt légal : décembre 1988
Imprimé en France

EXTRA LEGERES



Dreamworld est le must des parcs d'attractions. On y vit des aventures fantastiques. On peut même y laisser sa peau, surtout si l'on est un détrôné – un chômeur, un rebut. Il vaut mieux ne pas voir l'envers du décor : bien des illusions risquent de s'écrouler... Mais le "monde de rêve" n'est pas qu'illusion : il peut aussi tourner au cauchemar.

47647.3



9 782265 040175

Illustration: KERVEVAN
ISBN 2-265-04017-7